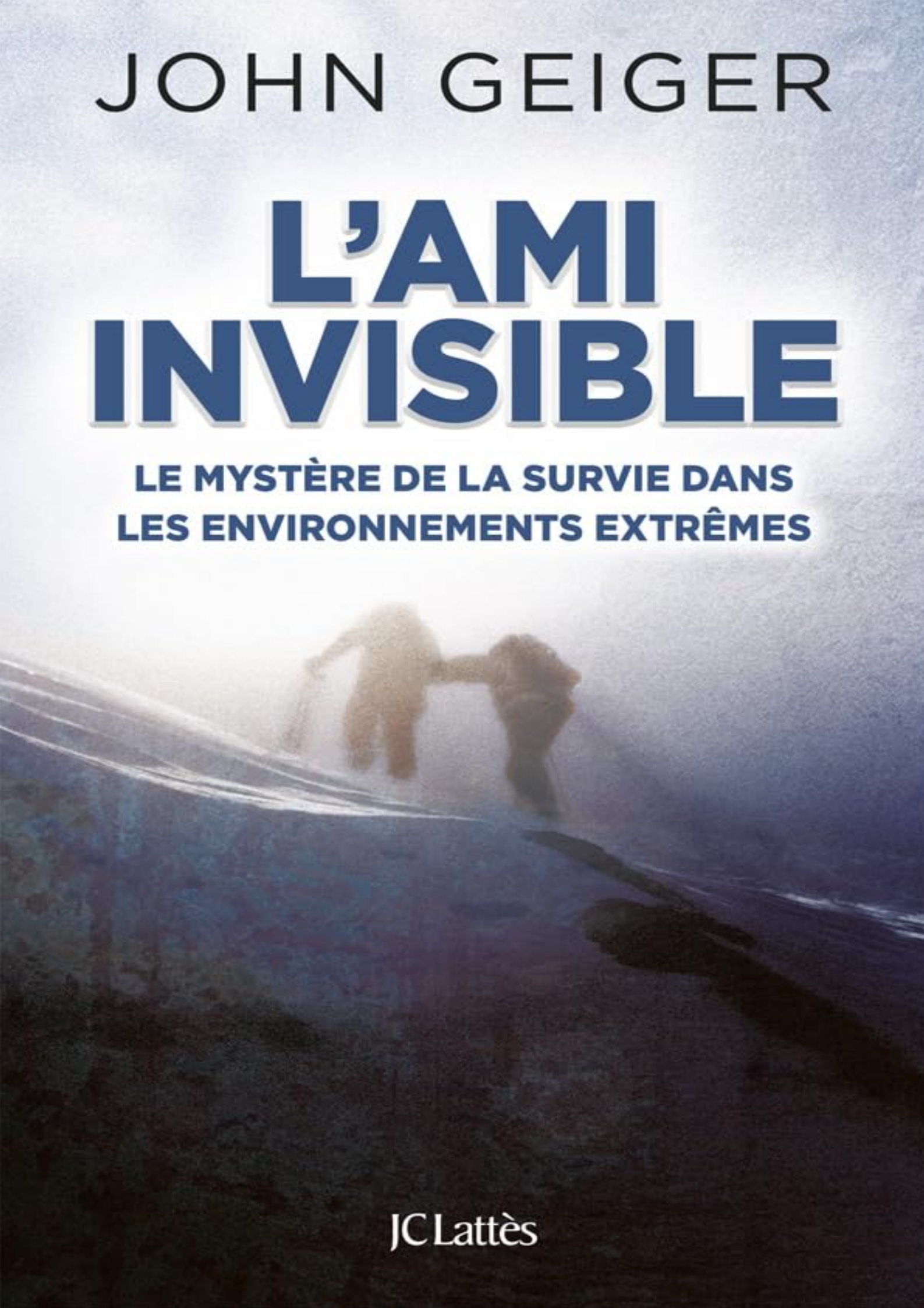
JOHN GEIGER

L'AMI INVISIBLE

LE MYSTÈRE DE LA SURVIE DANS LES ENVIRONNEMENTS EXTRÊMES



JC Lattès

John Geiger

L'AMI INVISIBLE

Le mystère de la survie
dans les environnements extrêmes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Boudewyn

JC Lattès

Titre de l'édition originale :
THE THIRD MAN FACTOR
publiée par Canongate

Nous remercions les éditions de la Table Ronde et Sylvie Doizelet, qui nous ont autorisés à utiliser le titre L'Ami invisible *, titre d'un ouvrage de Sylvie Doizelet paru en 2006.*

Maquette de couverture : Bleu T.
Photo : © Patrik Lindqvist / Getty Images.

© John Grigsby Geiger, 2009.
Tous droits réservés.
© 2012, éditions Jean-Claude Lattès, pour la traduction française.
Première édition février 2012.

ISBN : 978-2-7096-4027-5

www.editions-jclattes.fr

À James Sutherland Angus Geiger
15-21 juin 2007

« Quel est donc ce troisième qui marche à ton côté ?
Lorsque je compte il n'y a que nous deux
Mais lorsque je regarde au loin la route blanche
Il y a toujours un autre qui glisse à ton côté.
Enveloppé d'un manteau brun, le chef voilé
Je ne sais pas si c'est un homme ou une femme
— Qui est-ce donc qui marche à ton côté ? »

La Terre vaine, T. S. Eliot

Table

Préface

1. Le troisième homme

2. L’ange de Shackleton

3. Les fantômes sortent du placard

4. L’ange gardien

5. Le syndrome de la lassitude

6. Le principe des déclencheurs multiples

7. Le sentiment d’une présence (1)

8. Le contrecoup du veuvage

9. Le sentiment d’une présence (2)

10. L’appel des muses

11. Le pouvoir du sauveur

12. Le compagnon fantôme

13. Le commutateur de l’ange

Remerciements

Notes

Préface

J'ai rencontré John Geiger et j'ai voyagé avec lui dans l'Arctique – au cœur des sublimes panoramas qui ont vu défiler tant d'explorateurs et où nombre d'hommes et de femmes ont entrepris un périple en solitaire afin d'améliorer leur connaissance du terrain et, surtout, d'eux-mêmes. C'est souvent dans de telles conditions que le troisième homme est apparu à ces aventuriers coupés du monde, en leur apportant aide et réconfort. Quand John m'a parlé du phénomène pour la première fois, en me confiant qu'il travaillait à un livre sur le sujet, j'ai tout de suite compris de quoi il retournait, vu que j'en avais déjà fait moi-même l'expérience.

Ma rencontre avec le troisième homme remonte au tout début de mes études de médecine, à un hiver où il m'a fallu passer, en quelques semaines, des examens écrits et oraux portant sur un grand nombre de matières différentes. Il me semblait indispensable de les réussir haut la main si je voulais être admis à l'université de mon choix. Pendant quelques semaines, je n'ai donc rien fait d'autre que réviser, manger, dormir et passer des épreuves. Dehors, la neige tombait sans discontinuer. La biologie moléculaire et la biochimie me poursuivaient jusque dans mes rêves, au point qu'au réveil, je ne me sentais ni frais ni dispos et que je n'avais qu'une hâte : me plonger à nouveau dans mes manuels. Plus rien ne comptait pour moi que mes futurs résultats, dont dépendait mon avenir – et, en un sens aussi, ma confiance en moi.

Un soir, à l'issue d'une longue journée de travail, assommé par la complexité des connaissances que je devais emmagasiner, j'ai pris une douche. Dans la salle de bains, j'ai senti une présence qui ne m'a pourtant pas inquiété car, à l'instar des nombreuses personnes dont il sera question au fil de ce livre, j'ai tout de suite compris que la présence – le troisième homme – souhaitait me venir en aide. Il m'a semblé que Dieu m'envoyait un ange gardien pour me guider en un moment difficile. L'ange m'a expliqué comment organiser au mieux ma vie quotidienne, mémoriser mes leçons et contrôler mes émotions. Il ne m'a pas promis que je réussirais mes examens mais il m'a assuré que tout irait bien et que je devais garder confiance en l'avenir.

J'ai décidé de conserver une trace de ses paroles. Sitôt sorti de la douche, je me suis installé à mon ordinateur où j'ai créé un fichier

reprenant les conseils qu'il venait de me dicter. J'ai enregistré ce fichier sur mon disque dur puis sur une disquette avant d'aller au lit. Pour la première fois depuis plusieurs semaines, j'ai dormi d'un sommeil réparateur.

Chose étrange : je n'ai pas réussi à remettre la main sur les conseils de l'ange. Je me rappelle pourtant avoir sauvegardé mon fichier sur deux supports distincts, or mon ordinateur n'est pas tombé en panne et, pourtant, impossible de le retrouver ! Comme tant d'autres dont il sera question plus loin, l'ange s'est volatilisé dès qu'il m'a remis sur les rails. Les semaines suivantes se sont écoulées sans incident notable. J'ai continué à travailler d'arrache-pied en me sentant l'esprit plus en paix. J'ai obtenu d'excellents résultats, qui m'ont permis de poursuivre mes études comme je le souhaitais.

Les êtres humains ont une tendance innée à nouer entre eux toutes sortes de liens. Nous apprécions la compagnie de nos amis, de notre famille ; nous nous rassemblons dans des villes, des métropoles et les groupes que nous formons – entre collègues, voisins ou adeptes d'une même religion – nous procurent un sentiment d'identité, d'appartenance. En dépit de notre inclination commune à la vie en société, certains d'entre nous s'engagent dans des aventures périlleuses, seuls ou en petits groupes. D'autres se lancent le défi d'explorer les régions les plus reculées du globe. Enfin, certains entament pour leur part une quête spirituelle. Il arrive aussi que des gens qui n'ont rien demandé subissent de terribles épreuves lors de cataclysmes naturels ou d'attaques terroristes comme celle du World Trade Center le 11 septembre 2001. Qu'arrive-t-il à ceux qui, en dépit de leur épuisement, de leur peur et de leur isolement, n'ont pas d'autre choix que d'affronter une situation menaçante ? Le livre fascinant que vous tenez entre les mains traite de la présence bienfaisante qui leur apparaît parfois.

Mon troisième homme (que je considère pour ma part comme mon ange gardien) m'est apparu à un moment de crise personnelle et non dans des circonstances extérieures adverses comme vous en trouverez tant d'exemples au fil des pages qui suivent. Voilà qui tend à prouver, comme le soutient d'ailleurs John, que le troisième homme se manifeste plus fréquemment que nous ne voulons bien l'admettre, et pas seulement lors de périples dans des conditions extrêmes.

Ma formation de médecin m'amène à me représenter sous un jour particulier la réalité biologique empirique qu'il me faut traiter. En un

sens, chacun de nous se résume à un assemblage de muscles, d'os, de neurones et d'autres organes qu'il doit être théoriquement possible de mesurer et d'étudier. Ma connaissance de la mécanique des corps m'incite toutefois à penser que le tout formé par un être humain n'équivaut pas seulement à la somme de ses parties. Ne perdons pas de vue que l'anatomie ne suffit pas à expliquer un phénomène pourtant aussi banal que celui de la conscience.

En tant qu'écrivain et en tant qu'individu, je sais que ce que nous ressentons est bien réel. Nous aurions toutefois du mal à quantifier l'amour, la colère, la peur ou l'orgueil qui nous envahissent, comme on mesure le poids d'un organe. Quand on contemple un magnifique ciel bleu, qu'on se plonge dans une lecture palpitante ou qu'on brûle d'une foi religieuse sincère, on vit quelque chose d'impalpable et, en même temps, de très concret, qui s'inscrit dans le mystère de la nature humaine. Dans l'abîme qui sépare notre connaissance des mécanismes biologiques de ce que nous vivons au quotidien se glissent des phénomènes que l'on ne s'explique pas toujours mais qui n'en existent pas moins. Le troisième homme en fait partie.

Il se manifeste en général dans des circonstances extrêmes, quand la survie même semble incertaine. Curieusement, son apparition, bien qu'elle soit le plus souvent liée à une situation inquiétante, laisse un souvenir positif, celui d'une force de vie. Vous allez découvrir le récit de périples incroyables et de découvertes inouïes aux limites de l'expérience humaine. Le troisième homme nous éclaire à la fois sur notre solitude intrinsèque et sur la possibilité que nous conservons à tout moment, en tant qu'êtres humains, d'entrer en relation avec autrui. Il nous rassure en nous prouvant que, même aux pires moments de crise, une main secourable peut encore se tendre dans notre direction.

Vincent Lam

1

Le troisième homme

Ron DiFrancesco travaillait dans les locaux de la compagnie financière Euro Brokers au quatre-vingt-quatrième étage de la tour sud du World Trade Center à New York, lorsqu'un avion s'encastra dans la tour nord, à 8 heures 46 du matin, le 11 septembre 2001. Une déflagration se produisit. Les lumières de la tour sud s'éteignirent un instant. De la fumée grise s'éleva bientôt de la tour nord. La collision venait de rendre impraticables les escaliers des niveaux supérieurs au quatre-vingt-douzième étage en y retenant mille trois cent cinquante-six personnes prisonnières. Certains appelèrent à l'aide, en vain. La plupart des employés de la firme Euro Brokers évacuèrent aussitôt les lieux, mais pas DiFrancesco. Quelques minutes plus tard, une annonce retentit à tous les étages : un accident venait de se produire dans l'autre tour, mais « le bâtiment 2 ne craint rien. Inutile d'évacuer ! Même si vous avez entrepris de quitter les lieux, rien ne vous empêche de regagner votre bureau par les ascenseurs[I] ». DiFrancesco, un courtier sur le marché monétaire, originaire d'Hamilton dans l'Ontario, passa un coup de fil à son épouse, Mary, pour l'avertir qu'un avion venait de s'écraser contre l'autre tour mais que lui allait bien et ne comptait pas quitter son poste. « C'est la tour 1 qui a été touchée, pas celle où je travaille », lui précisa-t-il avant de se pencher à nouveau sur les chiffres qui défilaient à l'écran de son ordinateur[II]. Un ami de Toronto lui téléphona peu après : « Sors de là tout de suite ! », lui conseilla-t-il[III]. À l'issue d'un bref échange, DiFrancesco se rangea à son avis. Il en avertit ses principaux clients, puis son épouse, avant de se diriger vers les ascenseurs.

À 9 heures 3, dix-sept minutes après le premier impact, un Boeing 767 de la compagnie United Airlines, censé relier Boston à Los Angeles, s'écrasa contre la deuxième tour à neuf cent cinquante kilomètres-heure en y provoquant un incendie qu'alimenteraient les quatre-vingt-dix mille litres de carburant de son réservoir. Des terroristes d'al-Qaida venaient de le détourner alors que cinquante-six passagers, deux pilotes et sept hôtesses se trouvaient à son bord. L'avion s'écrasa contre la façade sud

de la tour entre les soixante-dix-septième et quatre-vingt-cinquième étages, en s'inclinant au dernier moment. Son aile supérieure s'encastra dans les locaux d'Euro Brokers tandis que le fuselage endommageait ceux de la banque Fuji, entre le soixante-dix-neuvième et le quatre-vingt-deuxième étage.

DiFrancesco se retrouva projeté contre un mur sous une avalanche de gravats. Autour de lui, des appliques, des conduits d'aération et des câbles se déversèrent du plafond éventré. La tour vacilla sur ses fondations. Il ne restait déjà plus rien de l'étage que venait de quitter DiFrancesco avant de s'engager dans l'escalier de secours A – l'un des trois ménagés dans la tour sud et, par chance, le seul qui offrît encore un espoir de s'échapper à ceux qui se trouvaient dans les étages supérieurs au point d'impact, protégé par une gigantesque salle des machines reliées aux ascenseurs au quatre-vingt-unième étage (celui où le nez du Boeing 767 avait précisément heurté la tour). La machinerie des ascenseurs occupait plus de la moitié de la surface au sol, ce qui avait contraint les architectes à placer l'escalier A non pas au centre mais dans le coin nord-ouest de la tour, c'est-à-dire le plus loin possible de la zone d'impact[IV]. DiFrancesco entreprit de gagner les étages inférieurs, en dépit de la fumée que perçait à peine le faisceau de la lampe de poche de Brian Clark, un vice-président d'Euro Brokers chargé de la sécurité incendie au sein de l'entreprise. Trois paliers plus bas, ils rencontrèrent une femme corpulente qui avançait en sens contraire avec l'un de ses collègues. Vous feriez mieux de remonter, leur affirma-t-elle. Il y a trop de fumée et de flammes en bas pour continuer à descendre[V]. »

Valait-il mieux attendre des secours par hélicoptère ou aller de l'avant au mépris des flammes et de la fumée ? Les uns et les autres pesèrent le pour et le contre, puis Clark demanda à ses collègues ce qu'ils comptaient faire en les éclairant chacun leur tour avec sa lampe torche. Un appel au secours retentit alors. Brian Clark attrapa DiFrancesco par la manche. « Viens, Ron. Il faut aider cette personne[VI]. » Clark et DiFrancesco s'engagèrent dans les décombres du quatre-vingt-unième étage avec l'espoir de retrouver celui qui venait d'appeler à l'aide, mais la fumée ne tarda pas à asphyxier DiFrancesco, qui brandit son sac à dos devant sa bouche dans le vain espoir de filtrer l'air. Il ne tarda pas à rebrousser chemin. À bout de souffle, il décida de remonter en espérant ainsi échapper à la fumée. Il gravit plusieurs étages mais, à chaque palier, il trouva les portes coupe-feu bloquées en raison d'un dysfonctionnement

du mécanisme censé empêcher la fumée d'envahir l'immeuble. DiFrancesco finit par retrouver certains de ses collègues auprès de la femme corpulente, qui venait de les persuader que le seul moyen de s'en sortir restait encore de parvenir au sommet de la tour sud. L'escalier se remplit de monde à mesure que DiFrancesco le gravit. Selon lui, il atteignit alors le quatre-vingt-onzième étage de la tour, qui en comptait cent dix. Ron DiFrancesco, courtier aux nerfs d'acier, perdait rarement son sang-froid. Hélas ! il souffrait de claustrophobie. La fumée déclencha en lui un mouvement de panique. Il songea à sa famille et se dit qu'il devait à tout prix revoir sa femme et ses enfants. Il résolut de s'en sortir envers et contre tout[VII] et, pour cela, entreprit de descendre les marches qu'il venait de gravir au mépris de la fumée de plus en plus dense.

DiFrancesco se fraya un chemin à tâtons parmi les décombres sans pour autant distinguer quoi que ce soit au-delà de quelques pas devant lui. Il s'arrêta sur un palier au niveau de la zone d'impact, au soixante-dix-neuvième ou quatre-vingtième étage. La respiration entravée par la fumée, il rejoignit une douzaine de personnes qui suffoquaient, recroquevillées dans un coin ou étendues face contre terre à même le béton. Un mur effondré les empêchait d'aller plus loin. DiFrancesco lut de la peur dans leurs regards. Certains pleuraient. Plusieurs s'évanouirent. Quelque chose de remarquable se produisit alors : « Quelqu'un m'a dit de me lever[VIII]. » Quelqu'un, affirme-t-il, l'« a interpellé[IX] ». « Lève-toi ! » insista une voix d'homme n'appartenant à aucun de ceux qui se trouvaient là. « Vas-y ! Tu peux y arriver[X] ! » encouragea-t-elle Ron DiFrancesco en l'appelant par son prénom. À cet instant, DiFrancesco perçut auprès de lui une présence physique.

Beaucoup de gens, ce jour-là, prirent en une fraction de seconde une décision dont dépendrait leur survie. Ce qui distingue le cas de DiFrancesco des autres, c'est qu'au moment critique, il bénéficia d'une aide *a priori* extérieure. L'impression lui vint que quelqu'un l'aidait à se relever[XI]. Il se sentit épaulé. « J'ai été conduit à l'escalier. Je n'irais pas jusqu'à dire que quelqu'un m'a pris la main mais j'y ai été guidé, c'est certain[XII]. » Il descendit quelques marches avant d'apercevoir une lumière dont il tenta de s'approcher en se frayant un chemin entre les gravats qui obstruaient la cage d'escalier. Là, il se trouva face à un incendie. Il recula mais, une fois de plus, une aide extérieure se manifesta. Un « ange » l'incita à tenir bon. « Comme je n'étais pas

encore à l'abri du danger, il m'a conduit à la cage d'escalier, à travers les flammes […] À l'évidence, quelqu'un m'encourageait : "Ce n'est pas là que tu dois aller, ne te dirige pas vers l'incendie."[XIII] » DiFrancesco se protégea la tête de ses bras avant de poursuivre son chemin en courant. Les flammes lui roussissaient la peau. À l'en croire, elles provenaient d'un foyer d'incendie, trois étages plus bas. Enfin, il parvint à une cage d'escalier dégagée au soixante-seizième étage. À ce moment-là seulement, le sentiment qu'il bénéficiait du soutien d'un tiers, présent auprès de lui, se dissipa. « À partir de cet instant, il m'a laissé me débrouiller seul », commente DiFrancesco.

En descendant, il croisa trois pompiers partis au secours des victimes. « J'ai du mal à respirer[XIV] », se plaignit-il. Les pompiers l'informèrent qu'il trouverait de l'aide au rez-de-chaussée. DiFrancesco dévala les marches quatre à quatre. Arrivé au rez-de-chaussée, il se dirigea vers une sortie mais un responsable de la sécurité lui barra la route sous le prétexte qu'il courrait trop de risques. DiFrancesco jeta un coup d'œil horrifié aux débris et aux victimes. Quelqu'un lui indiqua une autre issue de secours : au nord-est de la tour, du côté de Church Street. Cinquante-six minutes venaient de s'écouler depuis que l'avion avait heurté la tour en endommageant de nombreuses colonnes de soutien. La chaleur dégagée par l'explosion et l'incendie ayant diminué la résistance des poutres en acier, les différents étages s'aplatirent bientôt les uns sur les autres. À l'approche de la sortie qui donnait sur Church Street, DiFrancesco entendit un « grondement de tous les diables ». Une boule de feu surgit sous ses yeux au moment même où l'immeuble s'effondrait. Il ne garde aucun souvenir de ce qui s'est passé après qu'il l'eut échappé belle. Il ne reprit en effet conscience que bien plus tard, à l'hôpital Saint-Vincent de Manhattan.

Ron DiFrancesco fut le dernier à quitter la tour sud du World Trade Center avant qu'elle s'effondre à 9 heures 59, projetant aux alentours un nuage de gravats. Si l'on en croit le rapport officiel de la commission d'enquête sur le 11-Septembre, seules quatre personnes de celles qui se trouvaient au-dessus du quatre-vingt-unième étage quand le vol 175 de la compagnie United Airlines s'y est écrasé ont réussi à quitter la tour[XV]. Quelques instants avant son affaissement, des policiers new-yorkais ont informé leur poste qu'ils venaient de croiser des gens en train de descendre les escaliers aux environs du vingtième étage. Pas un seul n'a survécu. Apparemment, ils venaient des étages supérieurs à la zone

d'impact : sans doute ont-ils emboîté le pas à DiFrancesco quelques instants après lui. Des instants qui ont hélas suffi à sceller leur destin ! Aujourd'hui encore, DiFrancesco ne comprend pas pourquoi il a survécu alors que tant d'autres sont morts mais, en homme de foi, il attribue sa survie à une intervention divine.

Un parfait silence régnait en ce petit matin calme. James Sevigny, un étudiant de vingt-huit ans originaire de Hanover, dans le New Hampshire, et son ami Richard Whitmire comptaient atteindre ce jour-là – le 1er avril 1983 – le sommet du Deltaform, un pic des montagnes Rocheuses au Canada, non loin du lac Louise, dans l'Alberta. Ils commencèrent par remonter un défilé pris par la glace sous une vive lumière encore hivernale, encordés l'un à l'autre, en s'aidant de broches à glace. Whitmire, âgé de trente-trois ans et natif de Bellingham dans l'État de Washington, avançait en tête. À un moment donné, il cria à Sevigny de prendre garde à la glace qui se détachait des parois de la montagne. Soudain, une masse de neige à la verticale du défilé s'effondra sur les alpinistes. Un grondement brisa le silence et la lumière céda la place aux ténèbres : en un instant, une avalanche emporta les deux hommes six cents mètres plus bas, au pied du Deltaform. Sevigny perdit connaissance. Quant à Whitmire, il aurait peut-être eu la vie sauve s'il n'avait été encordé à son compagnon.

Sevigny revint à lui une heure plus tard ; du moins, c'est ce qu'il lui sembla. Gravement blessé, un bras cassé, il souffrait d'une hémorragie interne, d'une déchirure des ligaments aux genoux et d'une double fracture de la colonne vertébrale. Son autre bras, à l'omoplate brisée et aux nerfs sectionnés, pendait le long de ses côtes cassées. Son visage meurtri au nez cabossé et aux dents cassées ne conservait plus qu'une vague apparence humaine. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait ni de ce qui venait de lui arriver. Il se crut d'abord au Népal où il avait randonné pendant six mois, quelques années plus tôt. Sevigny, qui venait pourtant d'obtenir un diplôme universitaire de deuxième cycle, menait, au moment de son accident, une vie d'errance. Il dormait dans sa Volkswagen et passait son temps à faire de l'escalade. Il lui fallut un long moment avant de reconnaître les alentours. Petit à petit, il se rappela l'avalanche, puis se leva tant bien que mal à la recherche de son compagnon. Whitmire gisait à proximité, le corps disloqué ; mort, selon toute vraisemblance. Sevigny s'allongea auprès de lui, convaincu qu'il

ne tarderait pas à partager son triste sort. « Je me suis dit que ce serait plus simple pour moi de m'en aller en m'endormant. » Il demeura ainsi une vingtaine de minutes à frissonner, avant de se sentir envahi par une sensation de chaleur consécutive à l'hypothermie. Il se mit à somnoler et comprit que seule une infime ligne et non un gouffre sépare la vie de la mort. À ce moment-là, Sevigny estima préférable de la franchir plutôt que de continuer à lutter.

Tout à coup lui vint la curieuse impression qu'un être invisible se tenait près de lui. « Je ne le voyais pas mais j'ai perçu une présence. » Cet être lui communiqua un message des plus clairs : « Tu ne peux pas renoncer, il faut que tu fasses un effort. »

« Il m'a expliqué ce qu'il fallait que je fasse. Jusque-là, je n'avais pris qu'une seule décision : celle de m'allonger près de Rick en me préparant à mourir. À partir de cet instant, je n'ai plus agi que sur les instances de la présence, qui m'a dicté la marche à suivre. Je n'ai fait qu'obéir à ses instructions […] J'ai compris ce qu'elle attendait de moi : que je survive[XVI]. »

La présence incita Sevigny à se lever avant de lui donner des conseils pratiques. Elle lui suggéra de suivre la traînée de sang qui venait de couler de son nez comme une flèche lui indiquant son chemin. Il n'arrêtait pas de s'enfoncer dans la neige et avait un mal fou à lever ses pieds meurtris. Il dut avancer en rampant sur la moitié du parcours. La présence, derrière son épaule droite, l'adjura de continuer bien qu'il ne se sentît plus la force de lutter. Même lorsqu'elle se tut, Sevigny continua de la percevoir à ses côtés. La profonde sollicitude qu'elle lui témoigna le convainquit qu'il s'agissait d'une femme. Elle l'accompagna le long de la vallée des dix pics jusqu'au camp d'où il était parti avec Whitmire le matin même et où il espérait trouver de la nourriture, voire de l'aide. Il souffrait tant qu'il lui fallut une journée entière pour parcourir un kilomètre et demi mais, pas un instant, la présence ne le quitta.

Arrivé au camp, Sevigny ne parvint toutefois ni à se blottir dans son sac de couchage ni à avaler la moindre bouchée en raison de ses multiples fractures et de ses dents cassées. Il ne réussit même pas à allumer le radiateur. Il s'assit et s'aperçut, à la position du soleil, que l'après-midi touchait à sa fin. Il en conclut que la mort allait l'emporter en moins de quelques heures. « Je me rappelle très bien m'être dit que je m'apprêtais à rendre l'âme en position fœtale dans la neige[XVII]. » Comme il s'attendait depuis longtemps à périr un jour ou l'autre en

montagne, sa situation ne l'étonna pas outre mesure. Il songea toutefois à sa mère et au chagrin qu'elle en concevrait et, aussitôt, crut entendre des voix. Il appela à l'aide. Pas de réponse. À cet instant, la présence disparut. « Elle venait de s'en aller ; il ne restait plus personne auprès de moi pour me conseiller quoi que ce soit, plus la moindre présence. » Pour la première fois depuis l'avalanche, le sentiment de sa solitude accabla Sevigny.

« Je me suis alors cru victime d'hallucinations. La présence sait que je suis mort, me suis-je dit, elle a renoncé à me sauver. En réalité, des skieurs venaient de me rejoindre. L'un d'eux m'a porté secours. Un hélicoptère est venu me chercher le soir même. La présence est partie quand elle a compris que je n'avais plus rien à craindre[XVIII]. »

Allan Derbyshire, qui faisait du ski de fond aux alentours en compagnie d'amis, perçut soudain un cri au loin : « Au secours ! J'ai été pris dans une avalanche ! » Si Derbyshire ne l'avait pas entendu, Sevigny serait certainement mort cette nuit-là, en l'absence d'autres skieurs ou alpinistes dans les environs. Derbyshire trouva Sevigny « mal en point […] Son état [lui] a d'ailleurs semblé critique ». Malgré tout, Sevigny se montra « tout à fait lucide quand [il demanda] ce qui venait de lui arriver, bien qu'il fût couvert de sang et très affaibli[XIX] ». Sevigny ne parla cependant pas de son compagnon invisible. Dans un entretien à la presse, le responsable des secours du parc national de Banff, Tim Auger, déclarerait par la suite que Sevigny « a eu de la chance de survivre à l'avalanche et surtout d'avoir été retrouvé par des skieurs[XX] ». Sevigny, lui, garde néanmoins conscience que la chance n'explique pas tout.

La grotte sous-marine présentait une ouverture à peine plus large que ses épaules. En s'y glissant, Stephanie Schwabe pénétra dans un monde de ténèbres où bien peu ont la chance de s'aventurer, et que seul éclairait pour l'heure son équipement. Les parois en cristaux de la grotte scintillaient comme des pierres précieuses. Des stalactites et des stalagmites blanches surgirent devant Schwabe à mesure qu'elle s'enfonçait dans l'antre de la Sirène, sur la côte sud de l'île de Grand Bahama, à près de trente mètres de profondeur. Bien qu'un tel décor n'eût rien de banal, Stephanie Schwabe, que le magazine *Diver International* considérait à quarante ans comme l'une des meilleures plongeuses au monde, effectuait là une simple sortie de routine – sauf que, pour une fois, elle se trouvait seule.

Schwabe plongeait d'ordinaire en compagnie de son époux, le Britannique Rob Palmer, spécialiste des trous bleus ou trous marins des Bahamas, un ensemble de grottes sous-marines spectaculaires (dont la plus profonde au monde : le trou bleu de Dean) qui doivent leur nom à la teinte plus sombre en apparence de l'eau qu'elles contiennent. Ces cavernes abritent d'immenses cathédrales peuplées de formes squelettiques en calcite et d'espèces marines incolores dont la plupart restent encore à répertorier[XXI]. L'antre de la Sirène, qui s'étend à l'horizontale sur des centaines de mètres, compte au nombre des rares grottes déjà explorées – en l'occurrence, par Palmer et Schwabe. Palmer avait hélas trouvé la mort en plongeant dans la mer Rouge, plus tôt cette année-là, laissant sa compagne poursuivre seule leur étude des grottes sous-marines des Bahamas.

En cette fin du mois d'août 1997, Schwabe, géomicrobiologiste de formation, comptait prélever des échantillons de sédiments pour l'un de ses collègues désireux d'étudier la poussière du Sahara emportée des siècles plus tôt par le vent jusque dans l'antre de la Sirène, de l'autre côté de l'Atlantique. La journée avait commencé par une série d'incidents : une tempête venait de déraciner la veille un arbre empoisonné (*metopium toxiferum*) tombé en travers de la route que devait emprunter Schwabe. Alors qu'elle luttait de toutes ses forces pour le repousser sur le côté, les alcaloïdes contenus dans la sève lui irritèrent la peau. Elle ne voulut toutefois pas renoncer à ce qui était prévu. Sitôt arrivée à destination, elle enfila son costume de plongée, ne pensant plus qu'aux sédiments à prélever.

Schwabe passa une demi-heure à collecter des échantillons de sable rouge sur le plancher de la grotte avant de ranger son matériel. Pour la première fois depuis son entrée dans la caverne, elle leva les yeux et dut s'avouer qu'elle avait perdu de vue son fil d'Ariane (le filin qui devait lui permettre de retrouver son chemin). Elle se mit aussitôt à sa recherche en proie à une anxiété croissante. L'exploration de grottes sous-marines présente un formidable défi technique. En cas d'urgence, le plongeur ne peut pas remonter directement à la surface : il doit d'abord se faufiler à la nage dans une succession de passages étroits. Sans son fil d'Ariane, un plongeur a bien du mal à se repérer, or il risque de manquer d'oxygène s'il tarde trop à remonter.

Schwabe céda à la panique. Du temps où elle plongeait avec Palmer, elle comptait toujours sur lui pour retrouver leur chemin. Une fois de

plus, ce jour-là, elle s'était reposée sur lui, par automatisme. « Je me fiais à la certitude pourtant infondée qu'il m'accompagnerait. » Schwabe, qui se trouvait alors bel et bien seule, jeta un coup d'œil à sa bouteille d'oxygène : il ne lui en restait plus que pour vingt minutes au maximum. Les craintes de Schwabe se muèrent en colère. Accablée par un sentiment d'isolement aussi prégnant que sa peur panique, elle en voulut à Palmer de sa disparition et à elle-même de sa bêtise : elle venait en effet de commettre une erreur de débutante qui risquait de lui coûter la vie. « À ce moment-là, j'ai baissé les bras. J'étais disposée à mourir. Rob me manquait tellement ! J'en avais assez de souffrir[XXII]. »

Au paroxysme du désespoir, « je me suis tout à coup secouée, raconte Schwabe. Ce qui m'apparaissait dans mon champ de vision a soudain gagné en netteté ». Schwabe sentit une présence auprès d'elle : quelqu'un se trouvait là dans la grotte. Au départ, elle crut qu'il s'agissait de son défunt mari, dont elle entendit d'ailleurs la voix. « Tout va bien, Steffi ! l'assura-t-il en pensée. Calme-toi. Et rappelle-toi : libre à toi de te persuader que tu vas t'en sortir ou de te persuader du contraire, dans un cas comme dans l'autre, tu auras raison. » C'était ce que lui répétait Palmer quand il voulait l'inciter à reprendre le dessus. Son intervention étonna Schwabe mais elle lui fut d'un grand secours. Schwabe finit par se calmer. Elle s'assit sur le plancher de la grotte « en essayant de comprendre pourquoi [son] cerveau réagissait ainsi ». Un quart d'heure venait de s'écouler depuis qu'elle avait perdu de vue son fil d'Ariane. Le temps pressait !

Elle leva les yeux mais, cette fois, sans se départir de son calme. À force de scruter les alentours, elle aperçut son filin. Au même instant, la présence se volatilisa. Voilà Schwabe de nouveau seule dans la caverne ! Elle examina de plus près l'endroit où son fil d'Ariane venait de lui apparaître et le repéra de nouveau. Elle le rejoignit aussitôt à la nage et le suivit jusqu'à l'entrée de la grotte où pénétrait la lumière. « Ce n'était pas encore ce jour-là que je devais mourir », conclut-elle. À l'en croire, une présence venait de lui sauver la vie ; celle de son défunt mari.

Ce qu'ont vécu Ron DiFrancesco dans la tour sud du World Trade Center, James Sevigny au pied du Deltaform et Stephanie Schwabe dans l'antre de la Sirène pourrait à première vue passer pour une simple curiosité ; une illusion s'imposant à des esprits soumis à une tension nerveuse extrême. Le plus incroyable reste que d'autres victimes du 11-

Septembre, des alpinistes, des plongeurs mais aussi des explorateurs, des prisonniers de guerre, des navigateurs en solitaire, des naufragés, des aviateurs et des astronautes, ont vécu à leur tour une expérience similaire. Ils ont réchappé à des événements traumatisants avant de rendre compte, en termes étonnamment semblables, de la présence, à un moment donné, auprès d'eux, d'un compagnon qui leur est venu en aide – voire « d'une espèce d'être tout-puissant ». Sa venue les a rassurés. Elle leur a redonné l'espoir en les persuadant qu'ils ne se trouvaient pas seuls au monde mais que quelqu'un d'autre les épaulait, alors qu'en réalité personne ne se tenait à leurs côtés.

Beaucoup de gens, dans des circonstances extrêmes, partagent le même type d'expérience, qui leur laisse en général un merveilleux souvenir – aussi étrange que cela paraisse quand on songe à ce qu'ils ont dû endurer pour en arriver là ! L'hypothèse qu'une présence invisible aide à s'en sortir ceux qui atteignent les limites du supportable s'appuie sur une quantité de témoignages extraordinaires, qu'ont livrés des personnes ayant survécu à un environnement hostile. Toutes affirment qu'au moment le plus critique elles se sont senties épaulées par un ami dont elles ne s'expliquent pas la présence mais qui leur a donné la force de surmonter des circonstances adverses. Ce phénomène porte un nom : le troisième homme.

Notre esprit, quand nous le soumettons à une forte pression, nous joue parfois de drôles de tours. À l'âge de sept ans, il m'est arrivé un incident dont je n'ai pas cessé depuis d'espérer qu'il se reproduirait un jour. Je me trouvais en compagnie de mon père, K. W. Geiger, un géologue engagé par le conseil de recherches de l'Alberta pour étudier la topographie du sud de cet État. Nous longions des prairies au bord de la rivière Oldman par un jour d'été caniculaire, quand nous gravîmes un escarpement assez raide. Le parfum des roses sauvages flottait dans l'air que n'agitait pas le moindre souffle de vent. Alors que je marchais derrière mon père, un serpent à sonnettes prêt à fondre sur moi m'a soudain barré la route[XXIII]. Il se tenait en embuscade sous un rocher saillant qui aurait fort bien pu servir de repaire à je ne sais quel animal. Pis encore, il s'interposait entre moi et mon père, qui venait de le dépasser sans encombre, et qui se tenait au sommet du talus.

Je ne suis plus très sûr aujourd'hui de ce qui s'est passé ni de la part de mes souvenirs qu'il faut attribuer à la réalité ou à mon imagination débordante de petit garçon. En tout cas, je me rappelle avoir connu un

instant de terreur à l'état pur. Mon point de vue a ensuite changé. Je me suis détaché de la situation en observant la scène sous un nouvel angle. Je me suis retrouvé en deux endroits différents à la fois. J'ai vu mon père à côté d'un enfant qui ne pouvait être que moi. Je distinguais ce qui se passait à distance, comme un simple spectateur. Le cours du temps m'a paru ralentir. Et cependant, ce ne fut l'affaire que d'un instant. Mon père a saisi le petit garçon par un bras et, mû par une force surhumaine, il l'a hissé sur son épaule, à l'abri du danger. Ce fut un moment inoubliable – qui n'a toutefois pas pu se dérouler comme dans ma mémoire. À moins que… Tout ce que je sais, c'est que trois personnes assistaient à la scène, telle que je me la rappelle.

Des années plus tard, j'ai découvert en lisant *L'Odyssée de l'« Endurance »*, de Sir Ernest Shackleton, que lui aussi s'était senti épaulé par une présence invisible au moment de quitter l'Antarctique après que l'*Endurance*, le bateau de l'expédition, se fut retrouvé prisonnier des glaces. Il s'agit là de la plus célèbre illustration du phénomène. C'est d'ailleurs à l'interprétation qu'en a livrée Shackleton qu'il doit son nom de « troisième homme ». Il a suffi que je m'intéresse de près à la question pour découvrir une foule de récits de même nature, qui s'écartaient toutefois de ma propre expérience. Dans son livre *Victoires sur la mort*, l'intrépide alpiniste Wilfrid Noyce raconte qu'il luttait pour atteindre le sommet de l'éperon des Genevois quand l'impression lui vint qu'il se dédoublait : « Me voilà dans la peau de deux personnes à la fois : l'une, sans se départir de son calme, demeure indifférente aux souffrances de l'autre, à bout de souffle. » Ce que j'ai vécu, petit garçon, dans des circonstances moins dramatiques, ressemble beaucoup à ce que décrit Noyce : selon lui, le phénomène gagne en puissance dans certains cas extrêmes, quand « le second moi revêt l'apparence d'un autre être humain[XXIV] ». La même impression s'est imposée à une foule d'aventuriers ; en montagne, en mer ou encore dans les mornes étendues glacées des pôles. Noyce y voit la manifestation d'un « second moi » ; d'autres, une preuve de l'existence des anges gardiens. Certains classent le troisième homme parmi les hallucinations. D'aucuns le prétendent cependant bel et bien réel. Qu'en est-il au juste ?

Surpris que personne n'ait encore réuni les nombreux témoignages disponibles au sujet du troisième homme, j'ai décidé de m'atteler à la tâche : pendant cinq ans, je me suis entretenu avec des rescapés et j'ai feuilleté de vieux carnets de bord inédits en passant en revue quantité de

récits d'explorations. Parfois, toutes les conditions semblaient réunies pour que le troisième homme se manifeste mais personne ne le mentionnait nulle part, puis en m'entretenant avec l'un des protagonistes de l'aventure – je pense par exemple à l'alpiniste britannique Tony Streather, qui a failli laisser la vie au pic Haramosh dans le massif du Karakoram – je découvrais que là aussi le phénomène s'était produit : un être invisible était intervenu.

J'ai recueilli des témoignages de plus en plus extraordinaires, aboutissant peu à peu à une sorte d'histoire naturelle de l'exploration du globe, un inventaire des catastrophes susceptibles de survenir en montagne, en mer, sur terre, dans les airs ou dans l'espace et de susciter l'apparition d'un mystérieux troisième homme. Je me suis retrouvé en train de répertorier l'éventail des réactions humaines au danger, en dressant par ailleurs la liste de ce qui seul rend la survie possible. Vous découvrirez au fil de ce livre les témoignages les plus étonnants jamais livrés par des rescapés. Les aventures de ceux qui ont réussi à tromper la mort exercent une fascination bien compréhensible, or celles que j'évoque ici possèdent encore une dimension supplémentaire. Ce n'est qu'à condition de les vivre par procuration que nous répondrons à la question : qu'est-ce au juste que le troisième homme ?

Dans la mesure du possible, j'ai regroupé les récits selon que leur auteur pratiquait l'alpinisme, la navigation en solitaire ou encore l'aviation. Je dois préciser que vous ne trouverez ici que les histoires les plus palpitantes. J'en ai réuni beaucoup d'autres encore, que j'ai préféré ne publier qu'en ligne, sur le site Internet www.thirdmanfactor.com, qui permettra à ceux qui le souhaitent de livrer leur propre témoignage ou de publier le récit d'aventures dont ils auraient entendu parler.

Le nombre important de cas étudiés m'a permis de mettre en évidence cinq conditions essentielles à l'apparition du troisième homme, dont je traite dans cinq chapitres de ce livre : le syndrome de la lassitude, le principe des déclencheurs multiples, le contrecoup du veuvage, la réceptivité à l'appel des muses et le pouvoir du sauveur. Dresser la liste des conditions d'apparition du phénomène ne nous éclaire cependant pas sur sa raison d'être et n'explique en rien son influence. Les théories sur le troisième homme se sont multipliées au fil des ans. Vous trouverez dans d'autres chapitres l'aboutissement des réflexions qu'il a suscitées. Les tentatives successives d'expliquer le phénomène – par l'intervention d'un ange gardien ou encore par un dédoublement de personnalité –

témoignent de l'évolution constante de la manière dont l'être humain se conçoit lui-même. Des religieux, des psychologues et des neurologistes se sont penchés sur la question en y apportant des réponses qui vont de l'intervention divine au simple résultat de l'activité cérébrale.

Y a-t-il une seule des explications avancées qui suffise à rendre compte de l'apparition du troisième homme ? C'est ce que vous découvrirez bientôt. À force de recueillir des témoignages, une chose au moins m'a paru claire : le troisième homme incarne une force tout ce qu'il y a de plus réelle. Sa présence apporte un soutien décisif à ceux qui doivent affronter une épreuve à première vue insurmontable.

Les biologistes qualifient de « limites physiologiques[XXV] » les bornes que la réalité physique impose aux êtres humains. Une mort certaine nous attend quand les conditions auxquelles nous sommes soumis dépassent un certain point, mesurable scientifiquement. Une augmentation d'à peine cinq degrés Celsius de la température interne provoque un arrêt cardiaque. À moins cinquante, la peau à l'air libre gèle en une minute. « Pour dire les choses simplement, il est rare qu'une personne meure dans un environnement extrême et qu'une autre survive dans les mêmes conditions parce que sa volonté de vivre prend le dessus », écrit Claude Piantadosi dans son étude *The Biology of Human Survival*.

Dans les récits que voici (qui traitent de situations *a priori* désespérées, où la mort paraît imminente), à chaque fois, quelque chose d'extraordinaire s'est passé. En dépit de l'angoisse, de la peur, du sang versé, du désespoir, de l'épuisement, de l'isolement, une main secourable s'est tendue et une force extérieure a « communiqué de l'énergie et des encouragements, en témoignant d'une sagesse innée[XXVI] ». Une présence s'est manifestée, celle d'un troisième homme qui, pour citer le légendaire alpiniste italien Reinhold Messner, « vous entraîne au-delà de l'impossible[XXVII] ».

2

L’ange de Shackleton

À l’approche de l’hiver antarctique, quatre membres de l’expédition Transglobe, conduite par Sir Ranulph Fiennes, établirent leur camp au pied du mont Ryvingen, sur la calotte glaciaire du pôle Sud. Ils installèrent leurs logements préfabriqués, dont un simple morceau de carton assurait l’isolement, puis la cabane qui abritait leur radio, à cinquante mètres de celle où se trouvait le générateur, elle-même distante de vingt-cinq mètres du principal abri où les membres de l’expédition se rassembleraient cet hiver-là. Ils enfoncèrent le mât d’antenne de leur radio dans le sol en prévision des bourrasques et, le mois suivant, en février 1980, à quatre cent quatre-vingts kilomètres à l’intérieur des terres, ils se tinrent prêts à affronter pendant huit mois l’hiver antarctique où le soleil ne se lève jamais et où il arrive que les températures chutent à – 45 °C. Fiennes tenterait de renouveler l’exploit du Britannique Sir Vivian Fuchs qui, en 1957 et 1958, avait traversé l’Antarctique à l’occasion d’un tour du monde en suivant l’axe des pôles.

En tant que responsable de la base et opératrice radio, l’épouse de Fiennes, Virginia (surnommée « Ginnie »), assurait le lien entre les membres de l’expédition et le reste du monde. Plutôt frêle de carrure mais pleine de vie et de ressources, elle était capable, « d’un simple regard, de faire trembler des hommes qui la dépassaient pourtant d’une ou deux têtes[I] ». Lorsqu’une bourrasque arracha du sol les boulons de métal de soixante centimètres de long qui maintenaient en place l’antenne de la radio prise par la glace, Ginnie Fiennes dut la réparer elle-même en luttant contre le blizzard, une lampe torche entre les dents, tandis qu’elle démêlait les câbles. Pas une plainte ne lui échappa. Au fil du temps, elle finit tout de même par s’épuiser. Les heures qu’il lui fallut passer seule dans la pénombre de l’abri où se trouvait la radio instillèrent en elle un malaise croissant. À plusieurs reprises, elle dut tirer un traîneau chargé de batteries de rechange jusqu’à l’abri de la radio, par un vent mordant, attachée à un filin. Le froid glacial et le blizzard, ajoutés à la nuit polaire d’un noir de poix, qu’éclairait à peine le clair de lune, l’incitèrent à se replier sur elle-même, à l’écart du reste du monde.

En mai, l'un des équipiers de Ginnie, Oliver Shepard, lui raconta d'un ton détaché qu'il avait entendu des pas dans son dos en revenant de l'abri du générateur. À l'entendre, il ne s'agissait que du fruit de son imagination. Cependant, il ne fut pas le seul à percevoir une présence invisible. À un moment donné, Ginnie elle-même déclara à son mari : « Il y a quelque chose auprès de nous. » Il protesta mais elle ne voulut pas en démordre : « Je ne parle pas d'une menace, non ; disons plutôt une présence palpable[II]. » Son impression finit par se dissiper. La situation revint à la normale. Puis, au cours d'une tempête en juin, Ginnie perçut de nouveau quelque chose d'indéterminé, non loin d'elle. « Ça s'est manifesté près de la radio avant de me suivre dans le tunnel. » Ginnie s'en étonna toutefois plus qu'elle ne se sentit véritablement en danger. Ranulph Fiennes, conscient que sa femme « craignait d'apercevoir la présence en question[III] », décida dès lors de l'accompagner partout, en tirant lui-même son traîneau jusqu'à l'abri de la radio. Il ne rencontra personne. Quant à Ginnie, elle ne perçut plus de présence autre que celle de son mari. Cependant, la tension augmenta à mesure que l'hiver antarctique se prolongeait. En octobre, si l'on en croit Fiennes, Ginnie, « épuisée, souffrait d'hallucinations […] De temps à autre, elle entendait des cris dans les ténèbres ; quelqu'un chuchotait des paroles incompréhensibles dans son dos ».

Le 29 octobre, le temps devint plus clément. Ranulph Fiennes décida de traverser l'Antarctique en motoneige avec deux de ses équipiers. Ginnie Fiennes et Simon Grimes, qui venait de rejoindre Ryvingen par voie aérienne, resteraient sur place afin de leur servir de relais en attendant d'établir un nouveau campement un peu plus loin. D'ici là, Ryvingen se transformerait en base aérienne permettant de ravitailler en essence les motoneiges. À un moment donné, Grimes se rendit seul à l'abri de la radio. Voici ce qu'il écrit dans son journal : « Aucun signe du fantôme de Ginnie, une présence qu'elle a sentie auprès d'elle cet hiver. Un homme plutôt jeune, d'après ce que j'ai cru comprendre, sans malveillance et dont tout ce qu'on peut dire est qu'il se trouvait là. Les longues nuits de solitude dans l'abri ont dû jouer sur les nerfs de Ginnie. » « Autour de l'abri désert de la radio flotte une sorte d'aura, ajoute Grimes. J'en ai condamné l'accès en sachant pertinemment que je ne voudrais pour rien au monde y retourner. » Avant son départ, il aperçut quelques lignes gribouillées par Ginnie sur le mur à l'aide de

trois crayons différents – donc en s'y reprenant à trois fois, supposa-t-il. Elles lui parurent « effrayantes, en un sens » :

Alors que les grésillements de la radio
Vrillent les tympans
Le fantôme de Ryvingen
Éclate en sanglots.
« Pourquoi es-tu venue me déranger
au bout de tant d'années ?
Je te hanterai et te raillerai
Et finirai par te chasser[IV]*. »*

Ginnie Fiennes a été victime d'un phénomène somme toute assez répandu en Antarctique. Des marins embarqués dans la première expédition au pôle Sud « et qui travaillaient, à la nuit tombée, ont tout à coup abandonné leurs outils en refusant de s'éloigner du navire si personne ne venait avec eux », raconte Raymond Priestly dans l'ouvrage novateur qu'il a consacré à la psychologie des explorateurs. D'autres études ont démontré que le froid extrême dans les régions polaires n'exerce qu'un impact limité sur l'état d'esprit de ceux qui doivent y passer l'hiver. En réalité, c'est la monotonie, ajoutée à l'isolement et à la solitude, qui explique une bonne part de la tension subie dans les bases de l'Antarctique. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : l'homme est un animal social, au point que le confinement à l'écart du monde passe pour le plus cruel des châtiments et que, même dans la solitude, « nous envisageons nos pensées et nos actes du point de vue d'un compagnon abstrait qui nous comprend et nous approuve[V] ».

Le phénomène dit « du troisième quart », mis en évidence par plusieurs études, touche la plupart de ceux qui passent l'hiver dans l'Antarctique (et qui se retrouvent le plus souvent en petits groupes isolés du reste du monde). Il consiste en une baisse de moral et un changement d'humeur au bout de la première moitié d'un long séjour dans un endroit aussi reculé qu'une station météo de l'Arctique ou de l'Antarctique[VI] ; et ce, quelle que soit sa durée, cinq mois, un an ou plus encore. Quoique rarement assez grave pour dégénérer en troubles psychiatriques, le « syndrome de l'hibernation » provoque une dépression nerveuse plus ou moins caractérisée, de l'apathie, de l'irritabilité qui se mue parfois en colère, des insomnies chroniques, des difficultés à se concentrer et

même, dans certains cas, un état de conscience dissocié qui n'est pas sans rappeler celui des victimes d'une guerre ou d'un cataclysme[VII]. « Les pensées vagabondent, de la réalité présente à une sorte de vide, dont même le patient ne garde pas toujours le souvenir[VIII]. » Des conditions de vie aussi rudes prédisposent en outre aux expériences du type de celle de Virginia Fiennes.

En mai 1986, une jeune psychologue, Jane Mocellin, interrogea le personnel de la base antarctique Esperanza, en Argentine, dans le cadre d'une étude des réactions à un séjour prolongé aux pôles ou dans un environnement extrême. Ses recherches prirent un tour inattendu lorsqu'elle découvrit, à l'occasion de discussions à bâtons rompus, que certains employés avaient senti une présence auprès d'eux (ce que lui confirmerait par la suite le médecin attaché à la base[IX]) à un moment ou à un autre des quatre mois précédant les entretiens. L'un après l'autre, les membres du personnel s'avouèrent convaincus de la présence d'un être invisible dans le bâtiment le plus isolé, où l'on produisait de l'électricité et dont ils s'occupaient chacun leur tour par roulement de vingt-quatre heures. La présence se manifestait le plus souvent de nuit. Un soldat prétendit ainsi qu'un soir lui était venue l'impression que quelqu'un l'observait, bien qu'il fût absolument seul. Un technicien de vingt-sept ans affirma quant à lui que quelqu'un l'épiait par une fenêtre. « Je me trouvais seul mais je suis quand même sorti m'assurer qu'il n'y avait personne. » À une autre occasion, il aperçut « une silhouette humaine, fugace ; celle d'un homme[X] ». « J'ai vu quelqu'un en train de me regarder », insiste l'un de ses collègues. « Quand je me suis levé pour m'approcher, il a disparu de mon champ de vision. » Aucun de ces hommes n'a toutefois pris peur : ils ont tout bonnement eu conscience d'une présence auprès d'eux.

Mocellin a recueilli d'autres témoignages de « présence hallucinée » auprès d'une équipe chilienne basée en Antarctique ainsi que du personnel d'une station météo sur une île tropicale isolée du Brésil. Elle publierait par la suite ; dans la revue universitaire *Environment and Behaviour* (en collaboration avec Peter Suedfeld, professeur de psychologie à l'université de la Colombie-Britannique) une étude du troisième homme qui ferait date. Suedfeld et Mocellin distinguent entre les récits faisant état d'une simple présence, comme celui de Ginnie Fiennes, et ceux dont l'auteur a frôlé la mort de près : « Dans le premier

cas, l'entité ne communique pas avec le sujet, qui n'a pas le sentiment de recevoir de l'aide[XI]. »

En réalité, ce qui s'est produit dans les stations de l'Antarctique n'a rien d'extraordinaire. L'impression d'une présence s'impose plus fréquemment que la plupart des gens ne veulent bien l'admettre. Graham Reed, qui enseigne la psychologie à l'université de Toronto, affirme qu'il arrive « souvent à des personnes saines de corps et d'esprit de percevoir une présence invisible dans certaines circonstances[XII] ». Presque tout le monde a eu un jour ou l'autre l'impression que quelqu'un se trouvait près de lui, alors même qu'il n'en était rien. Reed a remarqué que le phénomène se produisait le plus souvent dans un environnement inhabituel, bien que rien ne l'empêche de se manifester dans la vie de tous les jours. Nombre de ceux qui se déplacent seuls à pied la nuit finissent par se convaincre que quelqu'un les suit. Ils tentent de se rassurer en se disant que leur imagination leur joue des tours, mais leur impression est parfois si forte qu'ils se retournent quand même. Sait-on jamais ! Une femme, dont le travail la retenait tard le soir au bureau, longeait une rue paisible en rentrant chez elle lorsqu'elle a soudain eu peur que quelqu'un l'attaque. Il lui a semblé que quelqu'un la suivait. Elle a accéléré le pas sans se retourner, de crainte que l'autre ne la rattrape[XIII]. La femme en question était pourtant persuadée qu'il n'y avait personne derrière elle. Le silence et l'obscurité jouent souvent un rôle décisif. L'un comme l'autre forment un « écran » sur lequel l'individu projette son état d'esprit. Voilà pourquoi des phénomènes naturels tels qu'un coup de vent, de la brume, un nuage ou une ombre prennent parfois un relief inquiétant.

Le même phénomène s'observe quand on prive quelqu'un de stimuli, en l'immergeant par exemple dans une cuve d'eau à la même température que son corps sans que le moindre paramètre de son environnement varie. Dans de telles conditions, au bout d'un temps relativement court (en général trois quarts d'heure), « quelqu'un de normal, dont les sens cessent de lui transmettre de nouvelles informations, adopte un comportement étrange en laissant ses fantasmes prendre le pas sur la représentation qu'il se forme de ce qui l'entoure[XIV] ». Souvent même, les personnes soumises à ce genre de test finissent par se convaincre que « quelqu'un d'autre se trouve dans la cuve auprès d'elles[XV] ».

Comme l'a si bien formulé un écrivain, il semble hors de doute que « d'étranges hôtes s'imposent parfois à l'improviste à n'importe quel être humain en proie à une solitude prolongée[XVI] ». Voilà pourquoi l'on recherche souvent la compagnie d'un tiers. Les enfants rechignent à se mettre au lit s'ils n'entendent pas la voix de leurs parents, la télévision ou de la musique. Ils réclament souvent qu'on laisse une lumière allumée ou une porte entrouverte. Qui sait, sinon, ce qui risquerait de leur arriver ?

[…] Après le dîner, elle fut priée d'aller se doucher, alors que les adultes s'attardaient dans la salle à manger. Pour rejoindre sa chambre, elle devait traverser un couloir mal éclairé. Elle prit peur : l'impression lui vint que quelqu'un se tenait derrière elle, prêt à l'attraper par l'épaule[XVII].

Les adultes eux-mêmes adoptent une attitude comparable dans certaines situations, quand leur conjoint part en voyage d'affaires, par exemple. Les chiens, d'ordinaire relégués au jardin, sont alors les bienvenus dans la chambre à coucher. Ceux qui passent leurs soirées dans la solitude tentent la plupart du temps de meubler le silence en sifflotant, en fredonnant, en parlant tout haut, en allumant la télé ou en jouant de la musique afin de « masquer des stimuli susceptibles de laisser croire à la présence d'un tiers[XVIII] ».

Les impressions de cet ordre redoublent dans les contrées sauvages, « où l'environnement change peu : en montagne, dans la jungle, dans le désert ou en pleine mer[XIX] ». Bien que les alpinistes, les randonneurs et les explorateurs ne soient que rarement seuls à strictement parler, ils se trouvent souvent « isolés en groupes », à l'écart du reste du monde[XX], à l'instar de ceux que leur travail contraint à vivre dans l'Antarctique. Le sentiment qu'ils éprouvent parfois d'une présence auprès d'eux ne signifie pas forcément que celle-ci communique avec eux ou leur vient en aide. En général, il ne s'agit que d'une simple impression plus ou moins inquiétante et qui se manifeste dans un environnement d'une grande monotonie, qui expose à ce que Graham Reed nomme la « solitude face à la nature ». Bien entendu, les pôles comptent parmi les endroits où l'on a le plus de chances de se sentir seul au monde.

Ce qui est réellement arrivé à Sir Ernest Shackleton et ses équipiers lors de leur traversée éprouvante de l'île de la Géorgie du Sud, à

proximité du pôle Sud, a laissé perplexes les historiens et inspiré depuis le sermon de plus d'un prédicateur. Ce qui est apparu à Shackleton à la fin de l'expédition Endurance, en 1916, au moment décisif où se jouaient sa survie et celle de ses hommes, n'appartenait pas à notre monde. Selon lui, il fallait y voir la manifestation d'une puissance supérieure.

En août 1914, quelques jours avant que la Première Guerre mondiale éclate en Europe, Shackleton quitta la Grande-Bretagne au nom de laquelle il voulait réussir l'exploit de traverser l'Antarctique à pied. Son expédition manqua de peu tourner au désastre, or c'est parce qu'il sut l'éviter *in extremis* que Shackleton entrerait dans la légende. Cet homme doté d'un heureux caractère semblait né pour l'aventure. Autodidacte, il ne manquait ni d'endurance ni de volonté. En incurable romantique, il prétendait en outre n'avoir songé à devenir explorateur qu'à la suite d'un rêve, alors qu'à vingt-deux ans il roulait sa bosse dans la marine marchande en tant que matelot. « Je me suis juré de me rendre un jour dans les contrées où règnent la neige et la glace et d'y poursuivre ma route jusqu'à l'un des pôles de la terre. » Sa troisième tentative de rejoindre le pôle Sud ne tarda toutefois pas à tourner court : son navire, l'*Endurance*, se retrouva pris par la glace dans la mer de Weddell avant même que Shackleton eût mis le pied sur le continent.

L'équipage abandonna le bateau prisonnier de la banquise le 27 octobre 1915, au bout de dix mois. « L'*Endurance* était condamné, admet Shackleton. De toute façon, aucun vaisseau construit de main d'homme n'aurait résisté à sa place. J'ai moi-même donné l'ordre d'évacuer. » Le bruit de la coque comprimée par la glace rappelait « les gémissements d'un être vivant ». Du navire, il ne resta bientôt plus que des décombres. Les vingt-huit membres de l'équipage se groupèrent à une centaine de mètres de l'épave. Leur équipement et leurs provisions s'entassaient à leurs pieds, sous lesquels craquait la glace. Un océan large de mille six cents kilomètres les séparait de l'habitat humain le plus proche. Shackleton déclara sans s'émouvoir à ses hommes : « Il ne reste plus rien du bateau ; nous allons donc rentrer chez nous. » La situation semblait désespérée. Pendant cinq mois, l'équipage rebroussa chemin sur une couche de glace en train de fondre, en traînant à sa suite les canots de sauvetage de l'*Endurance*. « Les hommes ne réagissaient plus normalement ; certains voulaient attenter à leurs jours. Shackleton dut les contraindre à renoncer à leurs noirs desseins[XXI]. »

Le 9 avril 1916, quinze mois après que leur bateau eut été pris par la glace, les équipiers de Shackleton, à la santé et au moral déjà bien entamés, quittèrent la banquise pour mettre à l'eau leurs canots. Ils se blottirent les uns contre les autres sur la mer houleuse. Des gerbes d'écume leur rougissaient les yeux et leur gerçaient les lèvres en donnant à leur teint une pâleur mortelle. Certains attrapèrent la dysenterie à force de ne se nourrir que de pemmican cru. La nuit, il gelait à pierre fendre. De la pluie, qui se changeait parfois en neige, tombait sans discontinuer. Au lendemain de la troisième nuit en mer, Shackleton commençait à se demander s'ils s'en sortiraient un jour quand il aperçut la côte rocheuse de l'île de l'Éléphant, un monticule de terre perdu dans la péninsule Antarctique, où ses hommes débarquèrent à sa suite en titubant comme une bande d'ivrognes. Leurs visages émaciés faisaient peine à voir. « Beaucoup ont connu un moment d'égarement, raconte Frank Hurley, le photographe de l'expédition. Certains se sont mis à errer sans but aux alentours ou à trembler de tous leurs membres. »

Conscient qu'aucune expédition ne viendrait spontanément leur porter secours sur l'île de l'Éléphant, Shackleton décida d'y laisser la majorité de ses équipiers et de partir avec cinq hommes à bord de l'un des canots, une sorte de baleinière qu'il baptisa le *James Caird*. Ils affronteraient ensemble les périls de la navigation au sud du cap Horn, « sur les mers les plus houleuses du monde », dans l'espoir de rejoindre une station de chasse à la baleine sur l'île de la Géorgie du Sud, une possession britannique à plus de mille cents kilomètres de là mais à l'intérieur de la convergence antarctique, et donc soumise aux dépressions atmosphériques du passage de Drake à l'origine d'un microclimat aussi redoutable qu'imprévisible. Shackleton annonça sa décision le 19 avril. « Soudain s'est imposée à moi la conclusion qu'il me fallait à tout prix chercher des secours en bateau, écrit-il. J'avais cependant conscience du danger auquel je m'exposais. »

Les six hommes essuyèrent des bourrasques et des tempêtes de neige sur une mer démontée, dix-sept jours durant. La plupart, trempés et glacés jusqu'aux os, souffrirent du mal de mer. Au bout de trois jours de navigation, leurs pieds et leurs jambes prirent « une teinte cadavérique ; ils ne sentaient plus rien ». Le froid ne leur laissait de répit que lorsqu'ils se réfugiaient dans la cabine pour y chercher le sommeil. Celle-ci mesurait à peine deux mètres de long par un et demi de large. Trois hommes s'y blottissaient par roulements dans des sacs de couchage

humides en peau de renne, sur des caisses de provisions et des tas de bardeaux qui leur tenaient lieu de lest. Pendant ce temps, la houle secouait en tous sens leurs « misérables carcasses ». Le commandant Frank Worsley se réveilla un beau matin, le souffle court, en s'imaginant, paniqué, qu'on venait de l'enterrer vivant.

Pour couronner le tout, ils perdirent une barrique d'eau potable, ce qui aggrava encore leur déshydratation. Ils en furent bientôt réduits à ne boire qu'une petite quantité d'eau salée chaque jour. Le sixième matin, alors que leur supplice se poursuivait sans espoir, Worsley nota : « Nos pauvres camarades ne cessent d'allumer leur pipe – leur seule consolation – car la soif leur coupe l'appétit. » « La soif nous tenaille, nota quant à lui Shackleton. Le manque d'eau correspond à la plus terrible privation qu'un homme puisse subir. » Il n'avait pas tort : alors qu'on peut survivre des semaines sans nourriture, la mort survient en général au bout de quatre jours à peine sans boire. « Tous, nous mourions de soif et manquions de sommeil, note Worsley dans son journal de bord. Certains semblaient vraiment à bout. »

Les conditions climatiques ne firent qu'empirer : une couche de glace si épaisse recouvrait le bateau que les hommes devaient se relayer pour la briser à l'aide d'une herminette de charpentier, de crainte de sombrer. Un jour, Shackleton cria : « Le ciel s'éclaircit ! », croyant que le mauvais temps leur laissait un répit. Las ! il dut aussitôt détromper ses camarades : « Pour l'amour du Christ, tenez bon ! Gare à vous ! » Ce qu'il avait pris pour un pan de ciel dégagé annonciateur d'un redoux n'était autre que la crête écumante d'une énorme vague, peut-être provoquée par l'effondrement d'un iceberg. Il leur fallut écoper chacun leur tour pour garder la vie sauve.

Non seulement ils tinrent bon mais, grâce à Worsley, un navigateur hors pair, ils atteignirent les côtes de la Géorgie du Sud au beau milieu d'un ouragan qui menaçait de les projeter sur des rochers. Ils luttèrent neuf heures durant contre la tempête avant d'accoster enfin. « Nous n'en pouvions plus », commente Henry McNeish, le charpentier. En manque de sommeil, la gorge sèche et la langue gonflée par la soif, ils risquaient à présent de dépérir, faute de nourriture. Sitôt le canot hissé sur la terre ferme, ils fondirent sur des mares d'eau potable qu'ils se mirent à laper comme des bêtes sauvages. Ce fut à peine s'ils réussirent à traîner sur le rivage leurs sacs de couchage : ils ne sentaient plus leurs mains ni leurs pieds immergés dans l'eau de mer glacée depuis plus de deux semaines.

Leur supplice ne touchait cependant pas encore à son terme. Ils se trouvaient sur l'île au point opposé à leur destination, la station de chasse à la baleine de Stromness. Pas question, par un temps aussi épouvantable, de poursuivre leur route en bateau le long de la côte où les guettaient de nombreux écueils. Shackleton décida de parcourir à pied les trente-huit kilomètres qui les séparaient de Stromness, en s'aventurant au cœur des montagnes encore inexplorées de la Géorgie du Sud. D'un bout à l'autre de l'île s'étendent des cordillères comprenant plus d'une douzaine de pics cernés de glaciers, à une altitude supérieure à deux mille mètres. Avant de se mettre en route, Shackleton et ses hommes attendirent toutefois que le temps radoucisse. Ils en profitèrent pour récupérer des forces en buvant de l'eau fraîche et en se nourrissant de la chair tendre des albatros.

Enfin, le 19 mai 1916, à trois heures du matin, Shackleton, Worsley et Tom Crean, l'officier en second, confièrent à McNeish le soin de veiller sur le canot et les autres équipiers, et se lancèrent à l'assaut des glaciers et des montagnes. Duncan Carse, un explorateur qui parcourut le même chemin qu'eux dans les années 1950, n'en revint pas de leur courage : « Ils allèrent de l'avant, faute d'autre choix. À force de privations, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Ils manquaient de tout, il ne leur restait plus que leurs habits en loques. » En guise de matériel d'escalade, ils allaient devoir se contenter de quinze mètres de cordage et d'une herminette de charpentier qui leur tiendrait lieu de piolet. « S'ils voulaient s'en sortir, il leur faudrait se dépêcher, en dépit du danger. Ils n'avaient pas le droit d'échouer : vingt-deux hommes attendaient les secours qu'eux seuls étaient en mesure d'alerter[XXII]. »

Ils avancèrent au clair de lune dans le brouillard et gravirent des escarpements rocheux, encordés, en prenant soin de contourner les crevasses. Ils ne se nourrirent que de maigres rations en se passant de dormir. Ils s'attaquèrent au Trident, un pic immense qu'ils eurent bien du mal à descendre. À deux reprises, ils durent rebrousser chemin. Enfin, ils arrivèrent au bord d'une pente de glace vertigineuse, sans distinguer ce qui les attendait en bas. Une épaisse nappe de brouillard, qui menaçait de les envelopper, les décida à se jeter dans l'inconnu. Comme l'écrit Shackleton : « Il n'était plus question de revenir sur nos pas. » « Jamais de ma vie je n'ai eu aussi peur que les trente premières secondes, confierait plus tard Worsley. Nous sommes tombés dans le vide à une vitesse effrayante. Je crois bien que nous en avons tous eu le souffle

coupé. » À ce moment-là, eux seuls étaient encore en mesure de localiser les autres membres de l'expédition : leur mort aurait entraîné celle de leurs coéquipiers. Ils avaient décidé de défier le sort et grand bien leur en prit ! Ils dévalèrent deux cent soixante-quinze mètres en quelques minutes à peine, puis balayèrent la neige sur laquelle ils venaient d'atterrir avant d'échanger une poignée de main. En se retournant, ils virent des bancs de brume grisâtre s'étendre au sommet du précipice. « Comme s'ils traquaient les intrus que nous étions dans ces contrées encore inexplorées. En résumé, nous l'avions échappé belle. »

Ils marchèrent toute la journée, plus une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce que la pleine lune se lève, projetant devant eux une traînée argentée. Ils atteignirent Fortuna Bay, qu'ils prirent d'abord pour leur destination, Stromness. Ils ne mirent toutefois pas longtemps à s'apercevoir de leur erreur. À cinq heures du matin le 20 mai, épuisés et transis de froid, les trois hommes, dont l'un souffrait de gelures, s'arrêtèrent pour se reposer. Vêtus de haillons, ils se serrèrent les uns contre les autres pour se réchauffer, faute de tente. En quelques minutes, Worsley et Crean s'endormirent. « J'ai compris que c'en serait fini de nous si jamais le sommeil nous gagnait, vu que, dans notre état, il débouche souvent sur la mort », explique Shackleton. Il attendit cinq minutes avant de réveiller les autres en leur affirmant qu'ils venaient de s'assoupir une demi-heure. Puis ils se remirent en route. « Nous nous sommes alors rapprochés les uns des autres en gardant le silence[XXIII] », raconterait-il plus tard.

À six heures et demie du matin, Shackleton crut entendre un sifflet à vapeur. Une demi-heure plus tard, les autres distinguèrent le bruit à leur tour. « Aucun de nous n'avait entendu plus douce musique », confie Shackleton. Ils poursuivirent leur route avant d'arriver enfin aux abords de Stromness. Un baleinier flottait à proximité de la côte. De minuscules silhouettes s'affairaient tout autour. Ils s'arrêtèrent pour échanger une poignée de main. Lorsqu'ils remontèrent enfin les rues de la station, en loques, les cheveux emmêlés et leurs visages noirs de crasse mangés par une barbe hirsute, leur apparence n'avait plus rien d'humain. Un mouvement de recul échappa aux trois premières personnes qu'ils croisèrent, qui prirent peur en les voyant. Enfin, un contremaître les conduisit au responsable de la station, que Shackleton connaissait personnellement. « Eh bien ? » s'exclama-t-il. « Vous ne me remettez pas ? » lui demanda Shackleton. Le responsable admit qu'il reconnaissait

sa voix mais qu'il hésitait à se prononcer sur l'identité du visiteur hirsute et puant sur le pas de sa porte. « C'est moi, Shackleton », lui avoua enfin ce dernier.

On envoya des secours au reste de l'équipage, à l'autre bout de la Géorgie du Sud, puis sur l'île de l'Éléphant. En fin de compte, les hommes de l'*Endurance* eurent tous la vie sauve. Thomas Hans Orde-Lees, un alpiniste chevronné, resté sur l'île de l'Éléphant, écrirait par la suite : « Shackleton a souvent admis qu'il n'était pas un spécialiste de l'escalade. Par quel miracle Worsley, Crean et lui sont-ils parvenus à traverser la Géorgie du Sud, c'est ce que je n'ai jamais compris. » Les épreuves qu'ils venaient de traverser ne les laissèrent toutefois pas indemnes. Shackleton, paraphrasant un poème de Robert Service[XXIV], écrivit en 1919 : « Nous avons percé le vernis à la surface des choses. Nous avons souffert puis triomphé en dépit de la faim ; nous nous sommes avilis avant d'atteindre la gloire ; nous avons grandi dans l'immensité du tout. Nous avons été témoins des manifestations de Dieu dans toute sa splendeur, nous avons tendu l'oreille au poème de la nature et mis à nu notre âme. »

Shackleton en vint à considérer son parcours épique de l'île de l'Éléphant jusqu'à Stromness comme l'événement le plus marquant de sa vie ; plus marquant encore que son record de 1909, l'année où il parvint à moins de cent cinquante-six kilomètres du pôle Sud ; ce qui lui valut d'être anobli par le roi. Lors de l'expédition *Endurance*, Shackleton ne remporta aucun triomphe mais, grâce à lui, ses compagnons surmontèrent des obstacles en apparence invincibles. Leur traversée de la Géorgie du Sud marqua la dernière étape avant leur délivrance.

La narration de ses aventures ne fut pas chose facile pour Shackleton, qui n'eut de cesse que de mettre en garde ses lecteurs : « Il restera toujours des choses impossibles à exprimer[XXV]. » Quand il entreprit le récit de son expédition chez Leonard Tripp (son ami et confident, qui vivait à Heretaunga, près de Wellington, en Nouvelle-Zélande), Shackleton dut se débattre avec l'indicible. Tripp entendit Shackleton dicter son texte à Edward Saunders, un journaliste qui lui servait alors de secrétaire, et n'en crut pas ses oreilles ! Shackleton arpentait la pièce en parlant. De temps à autre, bien qu'il hésitât rarement sur la tournure de ses phrases, il demandait à Saunders de laisser une croix dans ses notes en attendant de trouver le mot juste. « J'observais Shackleton, raconte Tripp, quand ses traits se contractèrent tout à coup. Vous savez comme

moi qu'il avait une physionomie assez imposante. » Les larmes aux yeux, Shackleton confia à Tripp : « Tu ne sais pas ce que j'ai enduré et que j'ai l'impression de revivre à présent. En parler me semble au-dessus de mes forces. » À plusieurs reprises, il sortit fumer une cigarette, comme s'il ne comptait pas revenir. « Cela sautait aux yeux que cet homme souffrait, se souvient Tripp. C'est à ce moment-là qu'il a mentionné le quatrième homme[XXVI]. »

Shackleton, citant Keats[XXVII], décrit ainsi sa lutte dans *L'Odyssée de l'« Endurance »* :

On mesure bien « la misère des mots des hommes, la rudesse du langage des mortels », quand on tente de décrire des phénomènes intangibles. Le récit de nos aventures demeurerait toutefois incomplet si je ne parlais pas d'un sujet qui me tient à cœur[XXVIII].

Shackleton révèle alors que le sentiment lui est venu, pendant la dernière partie – la plus pénible aussi – de son expédition, qu'un phénomène hors du commun se produisait :

Quand je songe à ces quelques jours, il me paraît hors de doute que la providence nous a guidés dans le désert de neige, mais aussi sur la mer démontée qui séparait l'île de l'Éléphant du point de la côte où nous avons débarqué en Géorgie du Sud. Plus d'une fois, pendant les trente-six heures de notre longue marche éprouvante parmi les glaciers et les montagnes, il m'a semblé que nous étions quatre et non trois[XXIX].

Il n'en toucha pas un mot aux autres et, pourtant, trois semaines plus tard, Worsley confia spontanément à Shackleton : « J'ai eu la curieuse impression que quelqu'un d'autre se trouvait auprès de nous. » Crean avouerait par la suite avoir ressenti lui aussi une présence. Chacun des trois hommes parvint à la même conclusion, indépendamment de ses équipiers : un tiers leur avait tenu compagnie.

Dans un premier temps, Shackleton ne fit part à personne de la présence d'un quatrième homme. Le passage où il en est question (et que Tripp a entendu Shackleton dicter à Saunders) ne figure pas dans la première version de *L'Odyssée de l'« Endurance »*, rédigée en 1917. De ce fait, et parce qu'aucun autre document ne le mentionnait à l'origine, certains ont voulu réduire la présence à une simple « invention destinée à ajouter une dimension plus spirituelle au récit avant sa mise sous presse[XXX] ». L'un des biographes de Shackleton laisse entendre que la présence ne correspond qu'à une « tentative de la part de Shackleton de

s'attirer de la publicité en offrant au public sa propre version de "l'ange de Mons[XXXI]", à une époque où une forte émotion venait de saisir la nation entière ».

Il se réfère en réalité à un rapport de la Première Guerre mondiale affirmant que des anges avaient veillé sur l'armée britannique lors de sa retraite de Mons, en août 1914. L'historien A. J. P. Taylor présente Mons comme le seul champ de bataille où une « intervention surnaturelle a été observée avec plus ou moins de fiabilité, du côté britannique[XXXII] ». Le caporal A. Johnstone, rattaché au corps des Ingénieurs Royaux, adressa une lettre à l'*Evening News* de Londres le 11 août 1915. Il y affirmait que d'angéliques cavaliers étaient apparus aux soldats battant en retraite :

Je m'en souviens encore : je me suis tourné vers mes hommes en leur disant : « Dieu merci ! Nous ne sommes plus loin de Paris. Regardez : la cavalerie française ! » Eux aussi l'aperçurent mais, quelques mètres plus loin, à notre grande surprise, les cavaliers disparurent en laissant la place à des nappes de brume à travers lesquelles on distinguait vaguement des bosquets d'arbres.

Johnstone précisa que ses hommes et lui n'avaient pratiquement pas cessé de marcher depuis la veille au soir, ne s'accordant qu'une demi-heure de pause. L'ennemi aux trousses, ils luttaient contre l'épuisement, tiraillés par la faim. « Nous tombions tous de fatigue, physique et mentale », écrit Johnstone « et nous avancions d'un pas mécanique en proférant toutes sortes d'absurdités, en proie au délire. » Certains en conclurent que Johnstone et ses hommes avaient été « victimes d'une illusion de leurs sens due à leur abattement[XXXIII] ». La tension nerveuse subie par les soldats britanniques à Mons n'est pas sans rappeler les épreuves endurées par Shackleton et ses équipiers. Il y a donc tout lieu de croire que, loin de chercher à embellir la réalité, Shackleton a rendu compte, dans *L'Odyssée de l'« Endurance »*, d'une réaction comparable à des conditions non moins extrêmes.

À vrai dire, Shackleton a mentionné son compagnon invisible sur une feuille à part de son tapuscrit d'origine. Selon toute vraisemblance, il a d'abord laissé ce passage de côté avant de l'inclure dans la version finale de son récit[XXXIV]. « Il est impossible de publier ce genre de choses […] à propos de l'énigme du quatrième homme présent lors de notre aventure ; il n'en reste pas moins au cœur de ce que nous avons

vécu[XXXV]. » Il se peut que Shackleton ait regretté par la suite d'avoir fait part au grand public d'une expérience aussi intime. « Il lui arrivait d'en parler d'un ton détaché ou embarrassé[XXXVI]. » Malgré tout, il y glisserait encore quelques allusions qui ne manqueraient jamais de produire leur effet, à l'occasion d'une conférence ou d'une autre. Un convive d'un banquet en l'honneur de Shackleton se rappelle ainsi : « On aurait pu entendre une mouche voler quand Sir Ernest a confié son impression qu'un compagnon divin se trouvait auprès de lui à un moment de son expédition[XXXVII]. » Un tel aveu fit sensation parmi le clergé de l'époque. Frank W. Boreham, pasteur baptiste, par ailleurs auteur d'ouvrages à succès, ne fut que l'un des nombreux hommes d'Église à établir un lien entre la présence dont parlait Shackleton et le livre de Daniel (3 : 24-25) :

Alors le roi Nebucadnetsar fut effrayé, et se leva précipitamment. Il prit la parole, et dit à ses conseillers : N'avons-nous pas jeté au milieu du feu trois hommes liés ? Ils répondirent au roi : Certainement, ô roi !

Il reprit et dit : Eh bien, je vois quatre hommes sans liens, qui marchent au milieu du feu, et qui n'ont point de mal ; et la figure du quatrième ressemble à celle du Fils de Dieu.

Le point de vue de Boreham ne doit pas surprendre : « Feu ou glace », écrit-il, « là n'est pas la question. Rien n'empêche une vérité de se révéler à une époque donnée au sein des flammes d'une fournaise puis d'éclater à telle autre au beau milieu d'une étendue de neige glacée […] Et d'ajouter : "La figure du quatrième ressemble à celle du Fils de Dieu[XXXVIII]" ».

D'où venait la présence sur l'île de la Géorgie du Sud ? S'agissait-il d'un guide d'origine surnaturelle dont la mission consistait à veiller sur les explorateurs ou, comme le dit Boreham, du « Fils de Dieu » ? Le trio d'explorateurs a-t-il gardé la vie sauve grâce à une intervention divine ? Faut-il invoquer une autre explication ? La plupart des historiens qui se sont intéressés à l'expédition de Shackleton estiment les explorateurs victimes d'une hallucination collective. Comme le dit l'un d'eux, « ce qu'ils ont enduré a dû leur embrumer l'esprit[XXXIX] ». « Il ne faut rien y voir de plus qu'une hallucination due à leur déshydratation[XL]. » À en croire le biographe de Shackleton, Roland Huntford, « souffrant de déshydratation, ils se sont perdus dans l'univers incertain où les projections mentales se confondent avec des phénomènes physiques. Ils ne demandaient alors qu'à s'illusionner. Les ombres prenaient à leurs

yeux l'apparence de spectres. Ils ont fini par se figurer des compagnons invisibles à leur côté[XLI] ».

L'écrivain Harold Begbie évoquerait plus tard, dans le *Daily Telegraph* de Londres, une conversation avec Shackleton :

— Dans votre livre, il est question de la présence d'un quatrième homme.

Il hocha la tête.

— Accepteriez-vous de nous en dire plus ?

Il parut gêné.

— Non, répondit-il. Aucun de nous ne tient à en parler. Ce que nous avons vécu fait partie de ces choses impossibles à décrire. Il me semblerait commettre un sacrilège en y risquant ne serait-ce qu'une simple allusion[XLII].

Shackleton retourna sur l'île de la Géorgie du Sud le 4 janvier 1922, à bord du *Quest*, un ancien phoquier. L'objectif, pour le coup plutôt imprécis, de sa nouvelle expédition consistait à naviguer dans l'Antarctique à la recherche d'îles encore inconnues. L'équipage comprenait huit des hommes de l'*Endurance*, dont Worsley. Quand le *Quest* longea les côtes de la Géorgie du Sud, Shackleton et Worsley, « aussi surexcités que des gamins », indiquèrent les sommets qu'ils avaient escaladés en traversant l'île. Le *Quest* jeta l'ancre à l'est de Stromness. « Quel drôle d'endroit ! » nota Shackleton dans son journal ce soir-là. « Au crépuscule, j'ai vu une étoile scintiller comme une pierre précieuse au-dessus de la baie. » À l'aube du 5 janvier, Shackleton mourut d'une crise cardiaque, à l'âge de quarante-sept ans à peine. Son corps repose au cimetière de baleiniers de Grytviken, en Géorgie du Sud, à l'endroit même où la providence lui est venue en aide.

Bizarrement, le compagnon fantôme de Shackleton en Géorgie du Sud n'est pas entré dans l'histoire en tant que quatrième, mais en tant que « troisième homme[XLIII] ». (Rappelons que Shackleton se trouvait alors en compagnie de Worsley et Crean.) La raison en est simple : T. S. Eliot a glissé une allusion au phénomène en 1922 dans *La Terre vaine*, l'un des plus célèbres poèmes en langue anglaise du XX^e^ siècle, s'autorisant une licence poétique en jouant sur les chiffres :

Quel est donc ce troisième qui marche à ton côté ?
Lorsque je compte il n'y a que nous deux

Mais lorsque je regarde au loin la route blanche
Il y a toujours un autre qui glisse à ton côté.

Eliot s'est prétendu inspiré par le récit d'une expédition dans l'Antarctique ; « Je ne me rappelle plus laquelle, l'une de celles de Shackleton, je crois[XLIV]. » L'idée qu'un « groupe d'explorateurs, à bout de forces, ait eu constamment l'illusion qu'un équipier de plus se trouvait auprès d'eux » a marqué le poète ; ce qui explique pourquoi l'on qualifie la plupart du temps de « troisième homme » le phénomène dont traite le présent ouvrage, bien que les scientifiques qui l'ont étudié parlent parfois aussi de « présence imaginaire », ou encore de « double illusoire ». « On s'imagine quelqu'un d'autre auprès de soi », précise l'alpiniste Doug Scott, qui, avec Dougal Haston, a conquis la face sud de l'Everest en 1975. « On se figure une présence réconfortante dispensatrice de conseils, aussi prégnante, parfois, que la voix d'un être de chair et de sang[XLV]. »

Sir Ernest Shackleton a ressenti auprès de lui une présence non moins tangible que celle d'un être humain. Au moment où lui et ses équipiers avaient le plus besoin de l'aide et des encouragements d'un ami, ils en ont vu un apparaître auprès d'eux. Par quel miracle a-t-il surgi à leurs côtés ? Voilà tout le mystère du troisième homme…

Comment passe-t-on de la simple impression d'une présence, telle que l'ont ressentie les membres du personnel de tant de stations de l'Antarctique, à l'espoir qu'incarne le troisième homme ? Pourquoi l'apparition d'un être fantomatique dans les régions polaires n'a-t-elle pas aidé Ginnie Fiennes alors qu'elle a été d'un secours inestimable à Shackleton ? L'un comme l'autre se trouvaient isolés dans un environnement polaire monotone, mais la situation de Shackleton s'annonçait plus délicate, et même désespérée : il risquait d'y laisser la vie. Voilà ce qui a sans doute modifié la nature de son expérience en accentuant ses effets.

Si l'on en croit Shackleton, sa rencontre avec le troisième homme possède une signification spirituelle ; il faut y voir une manifestation de la divine providence. Shackleton n'en parlait d'ailleurs qu'avec un profond respect. Il a éprouvé bien plus que la vague sensation d'une présence qu'il nous arrive tous un jour ou l'autre de nous imaginer quand nous longeons une rue déserte le soir. À vrai dire, l'apparition du troisième homme coïncide en général avec une émotion forte : plus le

trouble augmente, plus la présence apparaît manifeste. Pourquoi Shackleton a-t-il bénéficié d'une aide bienveillante ? Parce que, contrairement à Ginnie Fiennes ou aux Argentins de la base Esperanza, il en avait réellement besoin.

3

Les fantômes sortent du placard

Les récits de l'apparition d'un troisième homme dans des conditions extrêmes, et aussi extrêmement diverses, se sont multipliés à l'époque de l'expérience mystique de Shackleton en Géorgie du Sud. Certaines manifestations du phénomène, dont il sera question plus loin, ont connu à leur époque une célébrité comparable à celle de Shackleton. Le « compagnon » auquel Frank Smythe proposa une moitié de sa barre énergétique à la menthe au sommet de l'Everest constitue l'exemple le plus connu d'un troisième homme apparu à un alpiniste. La presse a beaucoup parlé en son temps de la rencontre de Joshua Slocum avec un marin fantôme alors qu'il bouclait un tour du monde à la voile en solitaire. Nombre de navigateurs s'en souviennent encore aujourd'hui. Henry Hugh Gordon Dacre Stoker, commandant d'un sous-marin dans la marine australienne, a lui aussi fait état d'une présence invisible auprès de lui dans son récit à succès de ses aventures en temps de guerre. D'autres manifestations du troisième homme ont cependant gardé un caractère confidentiel. La mystérieuse silhouette qui a permis à A. F. R. « Sandy » Wollaston d'échapper aux dangers de la jungle en Nouvelle-Guinée ou la présence surnaturelle qu'a ressentie près de lui William Laird McKinlay dans l'Arctique n'ont eu d'écho que parmi le cercle restreint des explorateurs aux expériences comparables.

Bien qu'il y eût des hommes assez téméraires pour explorer le monde depuis la nuit des temps, les témoignages de l'intervention d'un troisième homme se sont multipliés du jour au lendemain, à l'époque de Shackleton. Un changement venait de se produire, qui concernait à première vue les modalités mêmes de l'aventure. Au lieu d'embarquer sur d'immenses navires pourvus d'un équipage au grand complet ou d'entraîner à leur suite des légions de soldats, les explorateurs partaient de plus en plus souvent seuls ou en petits groupes. À moins que le principal changement ne vînt des aventuriers eux-mêmes, soudain désireux de partager leurs curieuses expériences ; ce qui eût été inimaginable quelques décennies plus tôt. Les relations de voyage des navigateurs britanniques du XIX^e^ siècle visaient avant tout à convaincre

l'amirauté du bon sens de leur auteur, qui aurait sans doute mieux aimé mourir que de mentionner devant son supérieur l'apparition d'un compagnon fantôme. En tout cas, le changement est incontestable : à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, les fantômes sortirent enfin du placard.

Le 1^er^ juin 1933, Frank Smythe et Eric Shipton se risquèrent hors de leur tente en toile, à 8 351 mètres d'altitude, sur les pentes de l'Everest. Un blizzard aveuglant venait de les obliger à passer deux nuits au camp 6, dans ce qu'on appelle la « zone de la mort ». Une altitude supérieure à 8 000 mètres expose à un danger de mort même ceux qui y sont accoutumés. Les alpinistes, ayant depuis compris qu'il valait mieux ne pas y séjourner trop longtemps, établissent de préférence leur campement à moindre altitude. En 1933, l'alpinisme en très haute montagne en était encore à ses balbutiements. Smythe et Shipton, qui manquaient d'oxygène, de sommeil et de nourriture, se trouvaient dans un état préoccupant. Ils n'en menaient d'ailleurs pas large : allaient-ils encore tenir longtemps ? Au bout de la deuxième nuit au camp, le temps se radoucit. Ils se lancèrent à l'assaut du sommet, quoique à bout de forces, au point qu'à en croire Smythe, n'importe qui, en les voyant quitter le camp, aurait estimé nécessaire de les « conduire à l'hôpital ».

Ils grimpèrent lentement en diagonale en direction du Grand Couloir, en marquant de fréquentes haltes sur une pente qui rappelait un peu un toit à Shipton, qui était alors « aussi faible qu'un chaton ». Quand ils atteignirent ce que l'on appelle le « premier ressaut », à 8 500 mètres d'altitude, Smythe entendit une exclamation dans son dos. En se retournant, il vit Shipton s'effondrer en annonçant qu'il ne se sentait plus capable de continuer. Voilà que la quatrième expédition britannique à l'assaut de l'Everest, qui s'annonçait au départ aussi bien planifiée qu'une opération militaire, ne reposait plus que sur un seul homme ! Frank Smythe, un alpiniste pourtant chevronné, ne semblait *a priori* pas taillé pour une telle mission : renvoyé de la Royal Air Force pour cause d'invalidité en 1927, il souffrait en effet d'un souffle au cœur. À présent, il ne pouvait plus compter que sur lui-même.

Smythe poursuivit sa route, en laissant Shipton derrière lui. Au bout d'un certain temps, il se trouva face à un amas de neige poudreuse où il s'enfonçait à chaque pas, ce qui compliqua encore son ascension. Il n'en persista pas moins et parvint au Grand Couloir. Trois cents mètres à

peine de dénivelé le séparaient du sommet de l'Everest et, cependant, celui-ci aurait aussi bien pu être distant d'un millier de kilomètres. « Le désespoir et la lassitude » eurent raison de Smythe, qui se mit à trembler d'épuisement en haletant, en manque d'oxygène. Son cœur cognait dans sa poitrine. Le défi technique que représentait la fin de l'ascension lui parut impossible à relever. À cet instant, Smythe se sentit dans la peau d'un « prisonnier cherchant en vain à s'échapper d'un fossé cerné de murailles aussi épaisses que celles d'un donjon ». « Je ne voyais autour de moi que des rochers hostiles qui semblaient ridiculiser mes vains efforts pour m'en sortir[I] », ajoute-t-il.

À un moment donné, il glissa et perdit pied brusquement : « Mon cerveau, qui tournait au ralenti, n'eut même pas le temps de prendre peur », dit-il. Smythe ne se tira de ce mauvais pas qu'en se retenant à son piolet fiché dans une paroi, et qui, heureusement, ne céda pas sous son poids ! Plus tard seulement, il prit conscience du danger auquel il venait d'échapper. Il continua de grimper « dans un drôle d'état d'esprit détaché ». « Comme si une partie de moi-même observait l'autre en train de lutter. L'atrophie de mes facultés mentales venait selon moi de mon extrême fatigue, et surtout de mon manque d'oxygène[II]. » Une fois tiré d'affaire, il rapprocherait sa condition physique à cet instant de celle d'un conducteur en état d'ivresse. Smythe décida d'aller de l'avant en balayant de ses mains gantées la neige farineuse afin de s'assurer à chaque pas un meilleur appui. La tâche, laborieuse, le condamnerait à l'échec. « J'avais atteint mes limites », commente Smythe. Il demeura quelque temps seul, « aux frontières entre la vie et la mort », à une altitude qu'aucun homme n'avait encore atteinte. Comme il le dirait plus tard : « Les mille derniers pieds de l'Everest ne sont pas faits pour des êtres de chair et de sang. »

Smythe descendit ensuite jusqu'à un plateau où il s'arrêta pour se reposer : « Arrivé là, je me suis dit qu'il serait bon de manger quelque chose si je voulais reprendre des forces. Je n'avais emporté avec moi qu'une barre énergétique à la menthe. Je l'ai sortie de ma poche et l'ai coupée en deux avant d'en offrir une moitié à mon "compagnon"[III]. »

Il semblait en effet à Smythe que « quelqu'un d'autre [l]'accompagnait depuis qu'[il s'était] séparé de Shipton ». Ce ne fut toutefois qu'à contrecœur, et à la requête de Hugh Ruttledge, qui dirigeait l'expédition, qu'il en fit mention dans le compte rendu officiel de son ascension.

Tout le temps que j'ai grimpé seul, j'ai eu le sentiment qu'une autre personne m'accompagnait – un sentiment d'ailleurs si prégnant qu'il a dissipé l'impression de solitude qui m'aurait sans cela envahi. Il m'a même semblé qu'une corde me rattachait à mon « compagnon » et que, si jamais je glissais, « il » me retiendrait dans ma chute. Je me rappelle que je n'arrêtais pas de lancer des coups d'œil derrière moi[IV].

Smythe insista sur le réconfort que lui apporta la présence de son compagnon invisible. « Auprès de lui, je ne me sentais plus seul. Je me disais qu'il ne m'arriverait rien. Il n'a pas cessé de me soutenir pendant mon ascension en solitaire. » Smythe raconte que, lorsqu'il proposa à l'autre un morceau de sa barre énergétique, sa présence était « tellement tangible » qu'il a « éprouvé un choc » en s'apercevant qu'il n'y avait personne avec qui la partager. À l'en croire, les intentions de son compagnon ne faisaient pas l'ombre d'un doute :

« La présence en question voulait me venir en aide. Ce ne fut qu'à l'approche du camp 6 que le lien qui me rattachait, du moins selon moi, à l'au-delà, s'est rompu. Bien que je ne fusse plus qu'à quelques pas de Shipton et du campement, je me suis senti soudain seul[V]. »

Smythe admettrait par la suite que son expérience n'avait « rien d'exceptionnel. Bien des aventuriers solitaires, en montagne ou dans le désert ou encore à l'intérieur du cercle polaire, ont cru percevoir auprès d'eux une présence ». Smythe évoque à ce propos le troisième homme aperçu par Shackleton et ses équipiers en Géorgie du Sud. « Quelqu'un d'autre se trouvait parmi eux », affirme Smythe. Il aurait aussi pu citer Howard Somervell, un chirurgien de profession, qui avoue avoir « plus d'une fois perçu la présence d'un compagnon qui ne faisait pas partie de [leur] équipe d'alpinistes[VI] » lors de l'expédition britannique de 1924 au mont Everest. La preuve la plus indubitable du caractère somme toute banal d'une telle expérience, Smythe devait paradoxalement la trouver au camp 6 : en 1930, trois ans avant que Smythe se lance à la conquête de l'Everest, Eric Shipton lui-même avait perçu une présence invisible au mont Kenya, le deuxième plus haut sommet d'Afrique, qu'il escaladait alors en compagnie de l'alpiniste H. W. « Bill » Tilman. Au moment de rebrousser chemin, « une drôle de sensation » vint à Shipton. « Il m'a semblé que quelqu'un d'autre se joignait à nous ; que nous étions désormais trois, et non plus deux[VII]. » Il admettrait par la suite qu'il avait plus d'une fois éprouvé « ce genre d'impression en montagne, à l'assaut

d'un sommet particulièrement élevé[VIII] ». Shipton n'épilogua pas sur l'origine de son compagnon invisible. Pas plus que Frank Smythe, qui se contenta de remarquer : « Une pression mentale et physique intense suscite parfois de drôles d'impressions en montagne. »

En montagne, certes… mais pas seulement. Joshua Slocum se dirigeait vers Gibraltar après une courte halte aux Açores lors du premier tour du monde à la voile en solitaire, quand un violent coup de vent secoua son sloop de onze mètres, le *Spray*. Une bourrasque balaya tout ce qui traînait sur le pont « comme de l'écume à la crête des vagues ». Pour ne rien arranger, Slocum tomba brusquement malade d'un empoisonnement alimentaire. Il s'écroula sur le sol de sa cabine, au pied du gouvernail. Un « hôte étrange » lui apparut alors qui, si l'on en croit Slocum, l'aida à maintenir le cap du *Spray* pendant une dangereuse tempête longue de quarante-huit heures alors que lui-même gisait par terre, incapable de réagir. « Je me suis mis à délirer. Quand je suis revenu à moi, je me suis aperçu que le sloop s'enfonçait dans une mer déchaînée. En jetant un coup d'œil à la descente, à ma grande surprise, j'ai vu un homme de haute taille au gouvernail. Il maintenait la barre d'une main ferme, comme un étau[IX]. »

Juste avant de se trouver mal, l'ancien capitaine de la marine marchande de cinquante et un ans, citoyen américain natif de Nouvelle-Écosse, s'était senti la proie d'une profonde solitude « dont [il] ne parvenai[t] pas à [se] défaire ». Depuis peu, il avait pris l'habitude de crier ses ordres à tue-tête, comme s'il s'adressait à un équipage. À un moment donné, il interpella même un homme de barre imaginaire. « Quoi de neuf ? Le bateau n'a pas dévié de sa trajectoire ? » L'absence de réponse « [le] ramena soudain à [sa] situation ». « Ma voix ne rendait qu'un son creux. J'ai bientôt renoncé à me parler à moi-même. » Slocum passerait dorénavant ses moments de loisir à lire *La Vie et les Voyages de Christophe Colomb*, de Washington Irving.

Au plus fort de la tempête, Slocum, gravement malade, se convainquit que quelqu'un d'autre se trouvait bel et bien à bord. Le marin en question possédait à l'en croire « des traits semblables à ceux qu'on aperçoit sur les portraits du temps jadis ». Il se demanda s'il ne s'agissait pas du capitaine de la *Pinta*, l'une des caravelles de Colomb. L'inquiétude suscitée par la présence de cet hôte inattendu se dissipa lorsque celui-ci affirma à Slocum : « Je ne te ferai aucun mal. Au contraire, je suis venu

t'aider. Allonge-toi tranquillement et je manœuvrerai ton bateau ce soir. » D'énormes vagues se brisaient alors contre la coque du *Spray* en éclaboussant la cabine, mais Slocum ne s'en soucia bientôt plus.

À l'issue de la tempête, Slocum, se sentant un peu mieux, s'aperçut que son bateau « continuait à voguer comme avant, à la vitesse d'un cheval de course ». La nuit précédente, le sloop avait parcouru cent quarante-cinq kilomètres en direction de Gibraltar sur une mer agitée. Slocum envoya un récit de sa mésaventure au *Boston Globe*, qui le publia le 14 octobre 1895 sous le titre : « Une apparition à bord du *Spray* ». « Si jamais un homme a tenu la barre d'un navire, il y a eu quelqu'un de posté au gouvernail du *Spray* cette nuit-là. » Slocum ajouta qu'il lui semblait « avoir eu affaire à un ami doublé d'un navigateur expérimenté », et lui devoir une fière chandelle[X].

Slocum perçut encore la présence « de l'invisible timonier » à plusieurs reprises jusqu'à la fin de son tour du monde. Au cours d'une tempête aux environs du cap Horn, un cri d'alerte le tira de son sommeil, lui permettant d'éviter de justesse la catastrophe. La présence se manifesta encore lors de la dernière partie de son périple historique, alors qu'il remontait la côte est des États-Unis vers son port d'attache : elle reparut à l'occasion d'un orage, tandis que « des grêlons pleuvaient sur le *Spray* et que le tonnerre grondait sans discontinuer dans les nuages ». Slocum, « fatigué comme jamais », parvint à maintenir son sloop à bonne distance de la côte en évitant le plus gros de la tempête. « Après cela, je n'ai plus revu le capitaine de la *Pinta*. » Il rejoignit Newport, dans l'État de Rhode Island, le 27 juin 1898, menant ainsi à bien sa remarquable aventure.

En 1913, William Laird McKinlay perçut une présence à bord d'un navire océanographique dans l'océan Arctique. McKinlay l'évoque dans son récit de la catastrophe qui toucha le *Karluk*, le principal bateau de l'expédition canadienne menée par l'ethnographe Vilhjalmur Stefansson de 1913 à 1918. Stefansson, après un séjour de plusieurs années parmi les Inuits, avait adopté leur mode de vie en ne se nourrissant plus que de viande crue. Il comptait établir une carte détaillée de la région qui s'étend au nord de l'Alaska, à l'ouest du Canada, quand son navire océanographique se retrouva pris par la glace dans la mer de Beaufort, non loin de la côte nord de l'Alaska. L'attitude de Stefansson, à ce moment-là, ternirait à jamais sa réputation : il débarqua pour chasser le

caribou sur le continent en promettant à l'équipage de revenir en moins d'une dizaine de jours. Pendant ce temps, les courants de la banquise entraîneraient le navire à la dérive. Au lieu de rameuter des secours, Stefansson poursuivit son exploration des terres en traîneau, comme il en avait d'ailleurs peut-être l'intention depuis le début, abandonnant le *Karluk* et son équipage à leur triste sort.

McKinlay, un maître d'école de Glasgow de vingt-cinq ans engagé dans l'équipe en tant que météorologue, s'aventurait alors dans l'Arctique pour la première fois de sa vie. *A priori*, il n'avait rien d'un explorateur endurci : enfant de santé fragile, il était devenu un adulte de frêle carrure an teint blafard, qui passait son temps dans les livres. Il mesurait à peine plus d'un mètre soixante, d'où son surnom de « petit Mac ». Cela dit, il faut se méfier des apparences : McKinlay devait trouver en lui une force incroyable, qui le soutiendrait jusqu'au bout.

Sa première impression d'une présence fantôme lui vint quand les vingt-cinq hommes du *Karluk* prirent enfin conscience du sort qui les guettait. Un vent violent battait la coque du navire prisonnier de la banquise. Les tourbillons de neige empêchaient de distinguer quoi que ce soit à l'horizon. Pendant ce temps, la nuit hivernale resserrait son étau. Sans parler du froid glacial ! « L'obscurité effrayante, raconte McKinlay, redoublait notre sentiment d'insécurité, or la tempête n'arrangeait rien. » Le 5 octobre 1913, le temps se radoucit un peu, ce qui permit à McKinlay de mettre pied à terre. Seul, il contempla une spectaculaire aurore boréale.

« Tout à coup, un phénomène étrange et nouveau s'est produit. Une "présence" a surgi auprès de moi. L'impression m'est venue que je ne me trouvais pas seul. "Impression" n'est cependant pas le terme qui convient ; il s'agissait plutôt d'une prise de conscience. Je n'ai rien senti à proprement parler. Parfois, la nuit, aux moments de grande solitude, a écrit H. G. Wells, "je me sens en communion avec quelque chose qui me dépasse et qui n'est pas moi". Peut-être ai-je vécu une expérience comparable ? Je n'en sais rien. En tout cas, ça n'a pas duré[XI]. »

La présence se manifesta de nouveau auprès de McKinlay en décembre. La situation à bord du *Karluk* devint critique à cette période. Le navire demeurait prisonnier de la glace, dont il ne parviendrait jamais à se dépêtrer, or celle-ci exerçait une pression croissante sur la coque dans une cacophonie de grincements, de craquements et autres bruits inquiétants. L'équipage s'en trouva tellement affecté que certains se

mirent à comploter contre le capitaine, Robert Bartlett. Un homme, en particulier, réagissait bizarrement : il refusait de répondre quand on lui adressait la parole, feignant d'être sourd et muet, ce qui ne l'empêchait pas de chanter à tue-tête ni de se parler à lui-même ou aux chiens de traîneau. Les rations alimentaires diminuaient à vue d'œil. L'équipage se mit à construire des igloos sur la glace et à coudre des peaux de bêtes pour se protéger du froid. Puis, un beau jour, survint l'inévitable : il fallut abandonner le navire.

Ce fut dans ces conditions extrêmes que McKinlay, par une nuit de pleine lune, partit se promener sur la banquise, avant de s'arrêter au bout d'une centaine de mètres. « Une fois de plus, j'ai eu conscience de ce que je ne peux décrire que comme une présence, qui m'a exaltée comme jamais encore ici-bas. Lorsque mon impression s'est dissipée, je me suis dit, en revenant au navire, qu'aucun agnostique, sceptique, athée ni libre penseur ne m'ôterait jamais la certitude qu'il existe un Dieu. Peu importe les épreuves qui m'attendaient encore ou le destin que me réservait le grand Nord, à cet instant, je me suis félicité d'être venu jusque-là. »

Sa rencontre avec une présence endurcit fort heureusement McKinlay avant le supplice qu'il dut endurer lorsque, tôt le matin du 10 janvier 1914, un violent tremblement agita le navire. De l'eau se mit à s'infiltrer par une large fissure à bâbord. L'équipage, contraint d'abandonner le bateau, vécut là un moment terrible, rendu plus pénible encore par la nuit polaire : un vent violent soufflait en effet à quatre-vingts kilomètres-heure tandis que la neige tombait sans discontinuer. Quand le *Karluk* sombra enfin, Bartlett, qui resterait à bord jusqu'au dernier moment, passa sur le tourne-disques la Marche funèbre de Chopin.

Une fois le pavillon canadien disparu sous les flots, les hommes se rassemblèrent dans leurs igloos en réfléchissant à un moyen de se tirer de là. Quatre d'entre eux se mirent en route vers l'île Wrangel, afin d'y établir un campement. Personne ne les reverrait jamais. Peu après, le reste de l'équipage leur emboîta le pas, à l'exception de Bartlett et d'un autre homme, qui entreprirent un périple héroïque de 1 100 kilomètres en traîneau tiré par des chiens, jusqu'en Sibérie puis, de là, en Alaska en passant par le détroit de Béring, afin d'alerter les secours. La situation de ceux qui ne voulurent pas les suivre allait empirer à mesure que la faim, le désespoir et la maladie les tourmenteraient. Quand les secours arrivèrent enfin, onze membres de l'équipage étaient déjà morts – huit en tentant de traverser la banquise, deux autres de faim ou de maladie, et un

dernier en mettant lui-même fin à ses jours. McKinlay bénéficia quant à lui d'une aide qui lui permit d'affronter le désastre avec courage, « sans baisser les bras ni flancher ».

En 1912-1913, une expédition remonta le cours de la rivière Utakwa en Nouvelle-Guinée sur quatre-vingts kilomètres avant de s'aventurer dans la jungle vers la chaîne du Sudirman, encore mal cartographiée. À sa tête se trouvait le Britannique A. F. R. « Sandy » Wollaston ; un médecin, naturaliste et explorateur, diplômé de Cambridge, qui s'était déjà rendu au Soudan, à Java et dans les monts Rwenzori en Ouganda avant de participer à une expédition britannique le long de la rivière Mimika en Nouvelle-Guinée. Des chasseurs de tête Dayaks de Bornéo engagés en tant que porteurs complétaient sa petite équipe. Wollaston fut l'auteur de nombreuses découvertes marquantes : il laissa son nom à un sommet d'Afrique, un lapin du Tibet, une chauve-souris de Nouvelle-Guinée ainsi qu'à une quarantaine de plantes. Les récits de ses expéditions témoignent d'une rare sensibilité, tant aux merveilles de la nature qu'aux cultures primitives. Sa plus curieuse trouvaille reste toutefois la culotte d'homme, « anglaise, à n'en pas douter », qu'il aperçut près du mont Rwenzori, le long de la frontière entre l'Ouganda et le Congo (une région mal connue à son époque) où, pour autant que l'on sût, aucun Européen n'avait encore mis les pieds.

Sa première expédition en Nouvelle-Guinée, en 1910-1911, sous la direction de C. G. Rawling, conduisit Wollaston à des villages pygmées de la tribu encore inconnue des Tapiro mais hélas ! les pluies torrentielles, la végétation touffue, le manque de provisions et les maladies tropicales (dont la dysenterie et le béribéri) l'empêchèrent d'atteindre son objectif : la chaîne du Sudirman. Vingt des équipiers de Rawling ne revinrent jamais. Wollaston, lui, depuis qu'il avait aperçu à l'horizon les montagnes aux sommets couronnés de neige, ne pensait plus qu'à y retourner.

Le voilà donc de nouveau en Nouvelle-Guinée en 1912, dans une région où aucune carte ne permettait alors de se repérer. De terribles épreuves s'imposèrent à Wollaston. Son équipe, ralentie dans sa progression par le poids des provisions, ne s'approchait que lentement de son objectif : le plus haut sommet de l'Océanie, la pyramide Carstensz (aujourd'hui Puncak Jaya), qui culmine à 4 884 mètres d'altitude. Il leur fallut lutter contre la boue et la pluie qui gonflait la rivière Utakwa, avant

d’essuyer une attaque de Papous et de sangsues. Ils rencontrèrent une tribu jusque-là inconnue, qui leur présenta de curieuses offrandes. Des marais, ils parvinrent à des collines, puis aux montagnes où l’Utakwa prenait sa source. À partir de là, Wollaston poursuivit sa route en direction de la pyramide Carstensz dans le brouillard de la forêt tropicale, en compagnie de quelques hommes seulement. Ils atteignirent les neiges éternelles à 4 300 mètres d’altitude. À cent cinquante mètres à peine du sommet, un mur de glace obligea Wollaston à s’arrêter. Il dut admettre qu’il courait à sa perte si jamais il persistait à grimper dans le brouillard sous une pluie glaciale. « Inutile que je m’appesantisse ici sur notre déception lorsqu’il nous fallut rebrousser chemin […], renoncer à la victoire alors qu’elle s’annonçait si proche ; c’est plus que ce qu’un bon chrétien est tenu d’endurer[XII]. »

Sur le trajet du retour, le sort ne cessa de s’acharner sur Wollaston. Il manqua de peu se noyer lorsque son canot chavira dans la rivière gonflée par les eaux de pluie, où il perdit ses notes, son journal, ses cartes et d’autres choses encore auxquelles il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Il découvrit ensuite, à sa grande horreur, une légion de cadavres le long de la route, ceux des membres d’une tribu croisée au moment de leur ascension. Suivirent alors « deux journées parmi les plus atroces qu’il m’ait été donné de vivre […] Nous aperçûmes trente à quarante cadavres aux abords de la piste », raconte Wollaston, « certains sous des abris de branches et de feuilles, d’autres dans des cavernes auprès d’un feu de camp ». Il les crut d’abord emportés par une épidémie, mais l’absence du moindre signe de maladie le convainquit qu’ils étaient morts de faim. « Sans doute que, plus faibles de jour en jour, ils ont fini par se laisser mourir, comme cela arrive aux indigènes. »

Wollaston livra un compte rendu de son expédition à la Royal Geographical Society de Londres, le 26 janvier 1914, quelques jours avant que Sir Ernest Shackleton sollicite le soutien de ses membres à son expédition à bord de l’*Endurance*. Un auditeur admiratif de Wollaston se souvient que ce dernier, « vêtu d’un costume impeccable, l’air de ne jamais s’être aventuré hors de Piccadilly », fournit ce jour-là une terrible description d’une « rivière aux dangereux rapides, encaissée entre des à-pics dans une jungle inexplorée grouillante de moustiques, de mouches et de sangsues […] Ses nuits, il dut les passer dans le froid, vêtu d’habits trempés, tiraillé par la faim, cerné par la brume qui lui masquait les environs. Et encore, ne parlons pas de son naufrage ni de la disparition

de ses irremplaçables carnets ! » Le plus remarquable, dans le récit de Wollaston, reste néanmoins ce qu'il préféra passer sous silence, en tant qu'homme de science : son étrange rencontre avec un inconnu. Wollaston n'écrirait pas une ligne à ce sujet mais il se confierait à l'un de ses amis de Cambridge, le critique littéraire I. A. Richards[XIII].

De retour de Nouvelle-Guinée, Wollaston fut désigné pour accompagner George Mallory dans la première expédition britannique au mont Everest. Il devint ensuite *fellow* du King's College de Cambridge où, en 1930, un étudiant de dix-neuf ans atteint de graves troubles mentaux le tua par balle, ainsi qu'un policier, avant de retourner son arme contre lui. Cinquante ans plus tard, Richards rencontra le fils de Wollaston, Nicholas (âgé de quatre ans à la mort de son père) à une réception à Londres. Richards lui confia une anecdote incroyable, que Nicholas publierait par la suite, à propos de la seconde expédition de Wollaston en Nouvelle-Guinée. Il semblerait que Sandy ait bénéficié d'une aide extérieure :

Heureusement pour lui, en dépit des brumes tropicales, des mirages et des pluies torrentielles, un autre Blanc qui marchait assez loin devant lui l'a guidé. Il ne distinguait que de dos cet inconnu, qui avançait dans la même direction que lui, celle de la côte. Chaque fois que Sandy gravissait un escarpement, l'autre apparaissait au sommet suivant. Chaque fois que Sandy parvenait à un coude de la rivière, l'autre disparaissait au prochain tournant.

S'agissait-il vraiment d'un inconnu[XIV] ?

Bien qu'il ne parvînt jamais à rattraper l'homme qu'il apercevait au loin, Wollaston lui trouva un petit air familier. À un moment donné, il parvint à portée de voix du mystérieux inconnu, qui ne répondit toutefois pas à son appel. Quand l'expédition rejoignit enfin la côte, il disparut. Wollaston tenta d'établir son identité mais personne ne fut en mesure de le renseigner. L'inconnu disparut aussi soudainement qu'il était apparu. Sandy était certain d'une chose : un autre explorateur, marchant devant lui, l'avait dissuadé de baisser les bras, sauvant ainsi l'expédition[XV].

En avril 1916, Henry Hugh Gordon Dacre, dit « Harry » Stoker retrouva la liberté en échappant aux Turcs qui le retenaient prisonnier de guerre, lui et deux de ses compagnons d'armes. Né à Dublin et cousin de Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, Harry s'engagea dès l'âge de quinze ans dans la Royal Navy. À vingt-neuf ans, il reçut le commandement de

l'*AE2*, un sous-marin de la Marine australienne. Quand la Première Guerre mondiale éclata huit mois plus tard, Stoker quitta le port de Sydney en direction de la Méditerranée. Ses supérieurs lui confièrent la mission de franchir le détroit des Dardanelles pour semer la panique parmi la flotte ennemie dans la mer de Marmara. Il attaqua quelques navires de guerre turcs avant de devoir abandonner son sous-marin sur le point de couler. Les Turcs le capturèrent, lui et son équipage, avant de l'enfermer à la forteresse d'Afion Kara Hissar. Là, Stoker crut « mourir vivant », ainsi qu'il l'écrirait plus tard. Refusant d'endurer plus longtemps le supplice de sa captivité, le 23 mars 1916, Stoker et deux de ses hommes s'évadèrent pendant qu'un complice détournait l'attention des sentinelles turques. Quand les autorités eurent vent de leur disparition, le commandant du camp ne prit même pas la peine de lancer des soldats à leur poursuite, tant leur sort s'annonçait épouvantable. Pour atteindre la côte, il leur faudrait parcourir 480 kilomètres à travers les monts Taurus, sans boussole ni carte ni vêtements adéquats.

Dans un premier temps, ils n'avancèrent que sous le couvert de l'obscurité. Ils devaient parcourir 24 kilomètres par nuit, faute de quoi, ils arriveraient bientôt à court de raisins secs ou de cacao en poudre. « Comme nous n'étions jamais loin de l'étage nival, le froid intense nous empêchait de dormir quand il nous devenait impossible d'aller plus loin. Tenaillés par la faim et la soif, les pieds meurtris par de longues heures de marche, nous nous sentions en permanence traqués », raconte Stoker. Le jour, ils se cachaient pour se reposer. La onzième nuit, affamés et le moral au plus bas, ils parvinrent aux abords d'un col sous un vent violent. À un moment donné, ils crurent voir des lumières et craignirent que des soldats turcs, les ayant repérés, ne soient en train de donner l'alerte aux alentours.

« Au milieu de la nuit, écrit Stoker, il m'a semblé, ce qui ne m'a d'ailleurs même pas surpris, que nous n'étions pas trois à lutter mais quatre. Un quatrième homme nous suivait ; derrière nous, à la file indienne. Il ne s'est pas approché de nous quand nous avons marqué une halte, non : il est resté dans l'obscurité, hors de notre vue. En revanche, il s'est replacé derrière nous, dès que nous avons repris la route. Il n'a pas une seule fois ouvert la bouche ni pris les devants ; son attitude était celle d'un ami fidèle, qui pense en substance : "Je ne peux rien pour vous mais rappelez-vous, en cas de danger, que je suis là et que je vous accompagnerai jusqu'au bout, que vous en réchappiez ou pas[XVI]." »

Ils continuèrent leur route de nuit et franchirent le col peu avant l'aube. Une fois le danger passé, Stoker se retourna mais il n'aperçut plus de silhouette derrière lui. Il ne parla pas tout de suite à ses compagnons de ce qu'il avait cru voir. Ils n'abordèrent le sujet qu'une fois parvenus en lieu sûr, en sirotant du chocolat chaud autour d'un feu de camp. L'un des hommes de Stoker lança : « Vous n'avez rien remarqué ? » Les autres ne lui répondant rien, il poursuivit : « J'ai vu… enfin, j'ai cru voir un homme. » L'autre camarade de Stoker renchérit alors : « Moi aussi, je l'ai vu[XVII]. » Stoker rapporterait par la suite leur conversation :

L'un comme l'autre, ils l'avaient vu. Tous trois, nous avons perçu sa présence pendant la partie la plus éprouvante de la nuit ; il nous a quittés dès que nous nous sommes trouvés hors de danger.

Je ne dirai jamais assez à quel point la présence en question nous a paru tangible ni combien elle nous a réconfortés, toute mystérieuse qu'elle fût. Nous avons vécu là une drôle d'expérience. Apparemment, la présence nous a porté chance.

Stoker s'étendrait plus longuement sur le sujet dans un entretien à la presse au cours des années 1930 : ses compagnons estimaient eux aussi que la présence leur avait « procuré du réconfort et de la sympathie[XVIII] ». Dès qu'elle eut disparu, leur chance tourna. « Nos bottes étaient en lambeaux, nous n'avions plus de provisions, nos forces diminuaient à vue d'œil. Il fallait nous ravitailler à tout prix sous peine de mourir d'inanition. » Ils rencontrèrent un berger, auquel ils confièrent leur sort. Celui-ci leur donna à manger, mais il les dénoncerait aux autorités turques dès leur départ. Ils atteignirent enfin la Méditerranée : « Une splendide vision qui a élevé l'âme et redonné de la vigueur aux trois marins épuisés que nous étions alors. » Le dix-huitième jour après leur évasion, ils entendirent un craquement dans les buissons aux abords de leur cachette et se retrouvèrent face à des fusils braqués sur eux par des soldats turcs. Les voilà de nouveau prisonniers de guerre ! Stoker ne recouvrerait la liberté qu'en février 1917.

Stoker évoquerait encore la mystérieuse présence après la guerre, dans une lettre à Sir Arthur Conan Doyle, l'auteur des aventures de Sherlock Holmes. Doyle, qui s'intéressait beaucoup au paranormal, lui répondit : « Il vous est arrivé la même chose qu'à Shackleton et ses équipiers. L'un d'entre vous possède sans doute un pouvoir médiumnique sans le savoir. Ce n'est pas rare. L'un de mes amis en a d'ailleurs tiré parti[XIX]. »

Un monde peuplé d'êtres invisibles qu'il serait possible d'évoquer au besoin… Voilà qui ne ressemble que de très loin à l'univers rationnel où nous sommes censés évoluer ! Pour un peu, on se croirait de retour dans les siècles passés, à l'époque reculée où les moines disparaissaient des années dans le désert pour en rapporter des récits d'épiphanies ou de rencontres avec des êtres divins ; une époque où il semblait admis qu'un ange gardien veillait sur chacun d'entre nous et se porterait à notre secours si nécessaire. Une première explication, la plus évidente, au phénomène du troisième homme consiste donc à le présenter comme la version moderne d'une entité ancestrale : celle de l'ange gardien. En fin de compte, les conditions de vie de certains explorateurs ne s'éloignent pas tant que ça de l'isolement éprouvant qui suscitait jadis l'intervention des anges gardiens, voire de Dieu lui-même.

4

L’ange gardien

Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu’il servait dans la Royal Navy, le neurologiste britannique Macdonald Critchley étudia le comportement de deux cent soixante-dix-neuf naufragés. Dans une étude qu’il publia en 1943, intitulée *Shipwreck-Survivors* (rescapés d’un naufrage), il décrivit les tourments subis par ces hommes (gelures, etc.) mais aussi les troubles mentaux dont ils souffrirent (leur impression, par exemple, de revivre en accéléré certains événements du passé). Ce fut au cours d’un entretien préparatoire à son étude que Critchley entendit parler pour la première fois d’une expérience unique en son genre : celle d’un « ange gardien ».

Le 25 mai 1941, un pilote de la Fleet Air Arm de la Royal Navy se vit contraint d’amerrir dans l’Atlantique nord avec son mécanicien, alors qu’il effectuait de nuit, dans des conditions météorologiques épouvantables, sans radar, une mission de reconnaissance du *Bismarck*, un navire de guerre allemand. Le carburant ne tarda pas à manquer au pilote perdu en mer avec son second. Il leur fallut se poser en urgence, avant de voguer à la dérive sur un canot de sauvetage. « Ils ne pensaient pas tenir longtemps, exposés au froid et à l’humidité, tiraillés par la soif et la faim, explique Critchley. Il leur semblait peu probable de voir arriver des secours. De temps à autre, un fol espoir renaissait en eux, puis ils se morfondaient aussitôt en se rappelant leur sort tragique. » Du début à la fin de leur supplice, le pilote et son mécanicien « n’ont pas cessé de s’imaginer qu’un tiers se trouvait auprès d’eux[I] ».

Il ne subsistait aucun doute sur l’identité de ce tiers dans l’esprit des naufragés, convaincus que seul un ange avait pu les aider à surmonter une aussi terrible épreuve. Selon Critchley, il n’y a pas lieu de s’en étonner, « d’autant qu’il s’agissait de naufragés en détresse, à bout de forces. La figure de l’ange gardien s’impose naturellement aux fervents croyants ». Critchley n’ignorait pas qu’une telle apparition s’appuyait par ailleurs sur une longue tradition théologique. « L’image de l’*angelo custode* s’avère fort répandue ; dans la peinture religieuse, il est le plus souvent figuré sous les traits d’un ange aux larges ailes protégeant un

petit enfant qui ne le voit pas. » Bien entendu, tous ceux qui ont perçu auprès d'eux une présence invisible ne lui attribuent pas une origine divine. Les personnes animées d'une foi sincère, comme Ron DiFrancesco ou le pilote de la Fleet Air Arm et son mécanicien, croient en général à l'intervention d'un ange ; ce qui n'empêche pas le troisième homme de s'accorder aussi à d'autres formes de convictions religieuses. Je songe ici au « divin compagnon » de Shackleton ou à la rencontre éminemment spirituelle de McKinlay. Ce ne fut donc pas parmi les publications scientifiques que Critchley recueillit de plus amples témoignages sur le troisième homme : « Les références les plus explicites au phénomène se trouvent dans les textes théologiques. » Critchley découvrit dans des œuvres d'inspiration purement religieuse le compte rendu de ce qu'il assimilerait à une présence mystérieuse plus qu'à une vision mystique. Voici ce que raconte par exemple la religieuse espagnole, sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), dans son autobiographie :

Je me trouvais en prière […] quand j'ai vu le Christ auprès de moi – ou, pour mieux dire, j'ai pris conscience de sa présence car je n'ai rien vu, ni avec les yeux du corps ni avec ceux de l'âme […] Je n'ai pas pu m'empêcher de me rendre compte qu'Il se tenait à côté de moi […] On ne saurait comparer ce qui m'est arrivé avec le fait de ne pas distinguer quelqu'un près de soi à cause de l'obscurité ou d'une mauvaise vue. Il y a certes une similitude, mais qui comporte ses limites car celui qui se trouve dans le noir peut encore déceler la présence d'autrui par ses autres sens : il l'entend parler ou remuer, ou peut du moins le toucher. Dans mon cas, il ne s'agissait de rien de tel[II].

Si l'on se fie à certaines estimations, à l'aube de l'ère chrétienne, pas moins de cinq mille ermites se seraient retirés au désert en quête d'un renouveau spirituel et d'une communion avec Dieu par le biais de la solitude, du jeûne, de l'autoflagellation, de la méditation et de la prière[III]. Les moines de la Thébaïde, au IVe siècle, ont voulu se rapprocher du Seigneur en se retirant du monde dans le désert égyptien, où rien ou presque ne stimulait leurs sens. Le romancier Aldous Huxley s'est intéressé à l'étouffement des sens dans diverses traditions religieuses : « Quand on se penche sur la vie de Milarépa, le fameux maître tibétain, sur celle de saint Antoine ou de saint Paul, ermites de la tradition chrétienne, on remarque que, bien souvent, un complet

isolement provoque des visions[IV]. » Milarépa, à l'issue d'un séjour de plusieurs mois dans une caverne, reçut la visite de sa sœur, que son apparence terrifia. Elle se crut face à un fantôme, ce qui n'a rien d'étonnant, quand on songe à la description que livrait de lui-même Milarépa :

L'ascétisme avait ravagé mon corps. Mes yeux s'enfonçaient dans leurs orbites. Mes os saillaient. Ma chair desséchée avait une teinte verdâtre. Il ne me restait plus que la peau sur les os, or cette peau, on aurait dit de la cire. Mes cheveux grisonnaient en masquant à demi mon visage sous leur masse effrayante. Mes membres ne me soutenaient plus[V].

Milarépa passe pour avoir atteint l'état d'éveil suprême. Un monastère bouddhiste se dresse aujourd'hui à l'entrée de sa caverne.

Dans les tribus primitives d'Afrique ou d'Asie et les cultures aborigènes d'Amérique du Nord, les rites de passage de l'enfance à l'âge adulte comprennent souvent un séjour en solitaire dans la nature sauvage, assorti de privations dont l'objectif consiste à s'attacher un esprit protecteur. La quête spirituelle des Indiens d'Amérique se résume en un sens à la « recherche de visions induites par la faim, la soif, la prise de purgatifs et la scarification[VI] ». La tradition voulait ainsi qu'un jeune homme parte jeûner en priant à l'écart de sa tribu jusqu'à ce qu'il reçoive « la visite de ce qu'il prenait pour des êtres surnaturels[VII] ». Les Inuits aussi pratiquaient un rite assez semblable : de longues marches monotones dans la toundra ou un confinement prolongé à l'intérieur d'un igloo les aidaient en effet à évoquer un esprit.

En 1642, un jésuite consigna le récit, par un Indien d'Amérique du Nord, de sa quête spirituelle : « Ce jeune homme, alors dans sa seizième ou dix-septième année, se retira en forêt pour se préparer, en jeûnant, à l'apparition d'un démon. » Au bout de seize jours de solitude sans rien avaler, « il vit un homme âgé d'une rare beauté descendre du ciel et s'approcher de lui en le considérant avec bienveillance. "Ne perds pas courage ! lui dit-il. Je veillerai sur toi" ». Le jésuite parle ensuite d'un Indien des grandes plaines ayant « jeûné quatre jours durant. Il se coupa un doigt, qu'il offrit au soleil […] Son sang coulait ». Il perdit connaissance mais, à l'aube, « il aperçut un jeune homme et une jeune femme venus de l'Ouest ». Ces êtres bienveillants « lui parlèrent et lui donnèrent un remède[VIII] ». Le peu de témoignages dont nous disposons

sur les cultures primitives présentent une remarquable similitude avec ceux des explorateurs et des alpinistes occidentaux.

Face à un péril extrême, un fervent croyant se tournera toujours vers Dieu ou les anges. John Brown, un mineur de soixante-cinq ans, retenu prisonnier dans un boyau de mine sans nourriture pendant vingt-trois jours en 1835, n'allait plus tarder à rendre l'âme quand les secours le dégagèrent enfin. « On aurait peine à se figurer une apparence plus effrayante que la sienne : son visage ne revêtait même pas la pâleur de la mort, mais une curieuse teinte cireuse pareille à celle d'une momie. Il ne restait plus sur ses os décharnés qu'une peau tannée comme du cuir. » Une espèce de champignon blanc qui poussait sur les bouts de bois pourris au fond des galeries de la mine recouvrait son corps trop faible pour remuer encore. Brown confierait par la suite à la presse : « Dans l'obscurité, je n'étais pas seul. J'ai bénéficié d'une compagnie dont la terre ne pouvait pas me priver, car Dieu se trouvait auprès de moi. » « Il semble du moins probable, estime un commentateur, qu'il ait eu le sentiment, partagé par tant d'autres dans des conditions non moins atroces, que quelqu'un lui tenait compagnie. En tant que presbytérien convaincu, il y a vu l'intervention de Dieu[IX]. »

En août 1967, l'*American Journal of Psychiatry* consacra un article à une catastrophe minière en Pennsylvanie, où deux hommes se retrouvèrent pris au piège d'une galerie à plus de 90 mètres sous terre, pendant quatorze jours, dont six sans nourriture ni lumière ni contact avec l'extérieur. Le septième jour de leur captivité, des secours leur amenèrent des lampes et de quoi manger. Les mineurs « prétendirent par la suite avoir eu des visions sous terre[X] ». Des psychiatres les examinèrent : une présence de nature religieuse était apparue aux deux hommes, au cours des six premiers jours dans la mine. On les interrogea séparément et, à plusieurs reprises, ils prétendirent « avoir vu la même chose en même temps ». Les mineurs (un luthérien de vingt-huit ans et un catholique de trente ans son aîné) déclarèrent ainsi avoir « vu » le pape Jean XXIII. Son apparition « m'a fait comprendre que nous allions nous en tirer », commente le plus jeune, qui ne s'estimait pourtant pas très porté sur la religion. À l'entendre, Dieu l'avait « accompagné d'un bout à l'autre » de son épreuve. Si l'on en croit son compagnon, le pape leur apparut à maintes reprises : « à peu près cinq mille fois ». Le plus jeune ajouta qu'il avait aussi vu une femme aux cheveux longs

agenouillée en prière et qu'elle était restée auprès de lui plusieurs jours, y compris après l'intervention des secours.

Certaines personnes ayant survécu à l'effondrement d'un immeuble ont livré des témoignages de même nature. Lorsque le grand magasin Sampoong de Séoul s'écroula en juillet 1995, causant la mort de plus de trois cents personnes, Park Seung-Hyung, une jeune employée du rayon enfants, se retrouva prisonnière des décombres. Elle passa seize jours sans manger ni boire ou presque, sous une cabine d'ascenseur qui ne lui laissait même pas la place de s'asseoir, parmi les corps des victimes en décomposition. Quand les secours lui parvinrent enfin, la jeune femme, déshydratée, raconta qu'un moine venait de lui apparaître à plusieurs reprises. « Il m'a donné une pomme ; du coup, l'espoir m'est revenu[XI]. » Sa mère qualifierait la présence du moine de miracle.

Will Jimeno, un officier de la police new-yorkaise ayant voulu porter secours aux victimes des attentats du World Trade Center, vécut lui aussi une expérience religieuse. (Son aventure a d'ailleurs été portée à l'écran par Oliver Stone en 2006.) Le matin du 11 septembre, le sergent John McLoughlin réclama des volontaires habitués à se servir d'un appareil respiratoire pour porter secours aux victimes dans la tour nord. Jimeno, qui venait de terminer sa formation au mois de janvier, se proposa aussitôt. Il se trouvait avec quatre autres policiers dans un passage reliant la tour sud à la tour nord quand un grand bruit retentit : ils virent alors un « mur de gravats » s'effondrer au-dessus d'eux. « Tous au monte-charge[XII] ! » hurla McLoughlin. Dominick Pezzulo y courut le premier, suivi par Jimeno puis McLoughlin et deux autres officiers. Trop tard ! La tour sud s'effondra en les emprisonnant sous ses décombres. Sitôt le silence revenu, McLoughlin s'écria : « Parlez-moi, dites-moi quelque chose. » Seuls Pezzulo et Jimeno lui répondirent.

Jimeno se trouvait coincé en position assise, un morceau de béton sur les genoux. Pezzulo, non loin de lui, parvint à s'extraire des gravats. Il tenta de dégager Jimeno, en vain : impossible de déplacer le béton, trop lourd. McLoughlin était quant à lui prisonnier d'une poche d'air, à six mètres des autres. À un moment donné, Pezzulo passa son bras par un trou d'où filtrait la lumière en espérant attirer l'attention des sauveteurs, mais le sol se mit à trembler à nouveau et un bruit de plus en plus violent retentit : la tour nord s'effondrait à son tour, une demi-heure après l'autre. « Il se passe quelque chose de terrible, Dominick ! » lui annonça Jimeno, qui se retrouva bientôt coincé dans un espace pas plus grand que

l'intérieur d'une tente de camping. Pezzulo reçut un choc d'une force inouïe. Il hurla au moment de l'impact puis, quelques instants plus tard, annonça sans s'émouvoir : « Je suis blessé ; salement blessé, même. » Les deux hommes échangèrent encore quelques mots avant que Pezzulo rende son dernier soupir, tourné vers le peu de lumière naturelle qui parvenait encore à l'intérieur de sa prison.

La situation de Jimeno ne tarda pas à empirer, et à lui paraître désespérée : pris au piège sous des plaques de béton, des tuyaux cassés et des poutres en acier, il souffrait de ses blessures à la jambe, mourait de soif et, pour couronner le tout, avait l'impression que le temps ne s'écoulait plus qu'au ralenti. De la poussière et de la fumée épaississaient l'atmosphère. Et toujours aucun signe des secours ! Un gémissement de McLoughlin lui parvenait de temps à autre. Jimeno ferma les yeux. Tout à coup, il prit conscience d'une présence auprès de lui : « J'ai vu Jésus venir à moi. Je mourais de soif. Quand j'ai vu Jésus, j'ai compris[XIII]. » Bien que l'apparition fût dépourvue de visage, Jimeno reconnut le Christ. « Je me rappelle lui avoir demandé : "Si je vais au paradis, on me donnera à boire[XIV] ?" » La vision disparut bientôt, non sans lui avoir redonné espoir, en le convainquant qu'il s'en sortirait. Seules 20 des 2 800 personnes prises sous les décombres du World Trade Center sortiraient vivantes du gigantesque tas de gravats – 1 360 tonnes de poutres en acier, de béton, etc. Au nombre de ces rares survivants se comptent Will Jimeno et John McLoughlin.

Le mot « ange » revient plus d'une centaine de fois dans la Bible. Ces créatures y apparaissent sous les traits de messagers ou de combattants aux pouvoirs terrifiants, exécutant la volonté de Dieu. Dans la Genèse, ils gardent les portes du jardin d'Éden et, dans le livre de l'Apocalypse, ils luttent contre un dragon. Il leur arrive aussi de jouer un rôle protecteur, comme l'ange qui libéra saint Pierre de sa captivité. Dans l'Ancien Testament, Dieu dit à Moïse : « Mon ange marchera devant toi. » Le quatre-vingt-onzième psaume affirme quant à lui : « Il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes voies. » La même idée revient dans l'épître aux Hébreux : « Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ? » Depuis des siècles, l'Église catholique fête les anges gardiens le 2 octobre. Le pape Jean XXIII écrit à ce propos : « Il faut se rappeler l'admirable dessein de la divine providence, qui a confié

aux anges la mission de veiller sur l'humanité tout entière et sur chaque individu en particulier, de crainte que l'un d'eux succombe aux graves dangers qui le guettent[XV]. » Le récit de l'apparition de l'archange Raphaël, dans le livre de Tobie, nous fournit sans doute la meilleure illustration possible du rôle des anges.

Le livre de Tobie, qui date du IIe siècle avant notre ère, traite d'une époque antérieure de quatre cents ans à sa rédaction : les événements qu'il relate se passent à Ninive, une grande cité d'Assyrie, sur les rives du Tigre (l'actuelle Mossoul, en Irak). Tobit y vit en exil avec d'autres Juifs depuis la déportation des tribus du nord d'Israël en Assyrie en – 721. Tobit se présente comme un modèle de piété : il prie, pratique la charité (il faut dire aussi qu'il est très riche) et « ne cesse de louer le Seigneur ni de reconnaître Sa majesté ». Sa dévotion lui attire toutefois des ennuis : chaque fois qu'un Juif est exécuté, Tobit emporte son corps en cachette pour l'enterrer, transgressant ainsi une loi assyrienne selon laquelle il faut jeter la dépouille des auteurs d'un crime contre l'État par-dessus les murailles de la ville et le laisser à la merci des charognards. Un jour, Tobit, pris sur le fait, voit ses biens confisqués. Contraint de se cacher, il est alors victime d'une succession de calamités qui le laissent aveugle. Au désespoir, il prie le Seigneur de lui ôter son « dernier souffle de vie ». Au même moment, à Ecbatane, au royaume des Mèdes (aujourd'hui en Iran), une jeune femme, Sara, supplie elle aussi Dieu de mettre fin à ses jours. Lointaine parente de Tobit, elle a voulu se marier à sept reprises mais, à chaque fois, le démon Asmodée a tué son futur époux. Si l'on en croit le livre de Tobie, Dieu entendit les prières de Tobit et Sara : il envoya l'archange Raphaël à leur secours.

Le principal épisode du livre de Tobie met en scène Tobie lui-même (le fils de Tobit) : son père l'envoie chez les Mèdes chercher de l'argent qu'il y a laissé en dépôt avant ses mésaventures. Tobie s'y rend en compagnie d'un homme qui se présente comme son cousin, mais qui n'est autre que l'archange Raphaël. Celui-ci guide et protège Tobie d'un bout à l'autre du trajet. Quand un grand poisson symbole de mort l'attaque dans le Tigre, Raphaël ordonne à Tobie de s'en emparer afin de lui arracher le cœur, le foie et le fiel, dont il tirera par la suite « d'utiles remèdes ». Sur les instances de Raphaël, Tobie épouse ensuite Sara et chasse Asmodée de leur chambre nuptiale à l'aide du cœur et du foie du poisson. Le démon s'enfuit dans la région la plus reculée d'Égypte, mais

Raphaël l'y pourchasse et l'y retient captif, « pieds et poings liés », l'empêchant ainsi de nuire.

Le plus frappant, dans cette histoire, c'est que Raphaël ne se contente pas de protéger Tobie : il le guide, en tant que compagnon de route pourrait-on dire, dans une région que celui-ci ne connaît pas.

Dieu envoie Raphaël sur terre en réponse aux prières de Tobit et Sara. Ni Tobit ni Sara ne réclament un guide sur les chemins d'Asie occidentale, mais Tobit supplie tout de même son fils de trouver quelqu'un qui l'accompagnera sur la route. C'est à ce moment-là qu'apparaît Raphaël. Il prétend bien connaître la région et, quand il se présente à Tobie – détail amusant –, il lui ment impunément en usurpant l'identité de son cousin. Tobit laisse alors échapper une remarque qui indique qu'en ce temps-là déjà on croyait à l'existence d'anges veillant sur les voyageurs. Il espère, ou du moins prie pour qu'un ange accompagne Tobie (et son cousin !) en chemin. Quand son épouse lui fait part des craintes que lui inspire le voyage de leur fils, Tobit la rassure en affirmant qu'un ange l'accompagnera. Il ne pensait sans doute pas si bien dire !

Tobie et Raphaël reviennent enfin de Ninive, où tout s'est bien passé. Tobie suit les recommandations de Raphaël en frottant les yeux de son père avec le fiel du poisson, ce qui lui rend la vue. L'ange dit alors à Tobit : « Tu n'as pas hésité […] à enterrer les morts. Ta bonne action n'est pas passée inaperçue car je me trouvais alors auprès de toi. Dieu m'a envoyé te guérir, toi et ta belle-fille Sara. » Raphaël finit par dévoiler son identité en expliquant que le corps humain qu'il possédait en apparence n'était en réalité qu'une vision ; le résultat d'une intervention des anges sur les sens des hommes : « Je suis Raphaël, l'un des sept anges qui transmettent les prières des saints et sont admis en présence de la gloire du Dieu unique. » Il souligne qu'il n'a rien avalé pendant le voyage, preuve qu'il ne possédait pas un corps réel. « Il vous a paru que je buvais et mangeais avec vous ; mais je me nourrissais d'un aliment invisible et d'une boisson que l'œil de l'homme ne peut atteindre[XVI]. » Frappé de terreur par l'intervention de cet émissaire de Dieu, Tobit se prosterne tandis que Raphaël monte au ciel.

Thomas d'Aquin, un dominicain du XIIIe siècle, philosophe et « docteur angélique », s'est intéressé de près aux anges en s'appuyant sur

la Bible et sur certaines autorités telles que saint Jérôme. Sans surprise, il a surtout cité dans ses écrits le livre de Tobie.

Dans son grand œuvre, sa *Somme théologique*, Thomas d'Aquin s'interroge sur la nature des anges, qu'il qualifie d'« incorporels ». À l'en croire, il s'agit d'esprits possédant un corps différent du nôtre, composé de lumière, d'air ou d'une autre matière plus subtile que la chair et les os. Il leur est néanmoins possible de revêtir une apparence physique et d'agir sur la matière en demeurant immatériels. À la question de savoir si les anges se comportent comme les vivants lorsqu'ils revêtent une apparence corporelle, Thomas d'Aquin répond en citant le dialogue entre Tobie et Raphaël, où celui-ci prétend bien connaître les routes du royaume des Mèdes pour s'y être plus d'une fois rendu. D'après Thomas d'Aquin, le corps d'emprunt de l'ange s'est réellement déplacé mais il ne s'agissait là que d'un phénomène résultant de sa substance incorporelle.

Les anges, poursuit Thomas d'Aquin, ne peuvent fléchir la volonté des êtres humains : ils ne sauraient rendre nos désirs et nos penchants différents de ce qu'ils sont ; Dieu seul en a le pouvoir. Ils peuvent toutefois nous influencer en nous présentant des images qui nous incitent à la vertu et au respect de Dieu et, surtout, à résister aux sollicitations des anges déchus ou du démon[XVII]. Les anges sont donc susceptibles d'agir sur notre imagination et nos sens par le biais de rêves ou de représentations mentales. Ils peuvent aussi modifier notre tempérament en bouleversant notre chimie interne ou plutôt l'équilibre de nos humeurs. Enfin, il leur arrive de revêtir un corps qui ne dépend pas plus de leur substance que nos habits ne nous appartiennent en propre.

Thomas d'Aquin s'est intéressé à l'aide que nous apportent les anges, et en particulier ceux qui veillent sur nous. Il pose comme incontestable l'existence des anges gardiens, aussi nombreux, selon lui, qu'il y a d'hommes sur terre, chacun disposant de son ange attitré.

Les anges sont avant tout là pour nous inciter à bien agir et non pour nous tirer d'un mauvais pas ; ce qui explique que Thomas d'Aquin se soucie plus de révélation que d'opérations de sauvetage. À l'origine, les anges ne sont pas des professionnels de la sécurité !

« Parfois, écrit Thomas d'Aquin, ils apparaissent cependant aux êtres humains en vertu d'une faveur exceptionnelle (ou d'une grâce) de Dieu, de la même manière que des miracles se produisent au mépris des lois de la nature. » Il convient de s'interroger sur la raison de telles exceptions. Les anges cherchent à sauver de la mort, ou du moins du désespoir, les

hommes qui n'ont pas encore accompli leur destin. Dans certains cas extrêmes, les anges gardiens se manifestent de façon tangible, le temps de nous communiquer des conseils plus univoques que de simples rêves.

L'expression anglaise « Combien d'anges peuvent danser sur une tête d'épingle ? » fait allusion à la théologie médiévale et en particulier à l'œuvre de Thomas d'Aquin. On l'emploie dans un sens péjoratif, à propos de quelque chose de ridiculement abscons ou d'excessivement subtil (reproches souvent adressés aux écrits de Thomas d'Aquin). Il faut apparemment y voir la lointaine réminiscence d'une plaisanterie entre étudiants du Moyen Âge. Cela dit, Thomas d'Aquin n'est parfois pas loin de dénombrer les anges susceptibles de danser au même moment sur une tête d'épingle ! Selon lui, ces créatures incorporelles ont le pouvoir d'agir sur le monde matériel mais cela ne résout pas la question de savoir si plus d'un ange peut se manifester en un seul et même lieu. Si l'on en croit Thomas d'Aquin, un seul et unique ange est en mesure d'agir en un lieu donné : il n'y a en effet que Dieu d'omnipotent.

D'après Thomas d'Aquin, la réponse à la question « Combien d'anges peuvent danser sur une tête d'épingle ? » serait donc : un seul. Quoi qu'il en soit, la théorie d'un unique ange en un lieu donné à tel moment précis cadre avec les témoignages recueillis dans ce livre. Les présences dont il est fait état ici (après tout, pourquoi ne pas les qualifier d'anges ?) ne revêtent jamais l'apparence d'équipes de sauveteurs au grand complet, mais celle d'individus isolés. Sans doute n'est-il pas nécessaire que plus d'une personne entre en jeu.

Plus de sept siècles nous séparent des spéculations de Thomas d'Aquin sur les anges. Le plus remarquable reste que la majorité de nos contemporains y croient encore ; du moins, si l'on se fie à de nombreux sondages. Une enquête publiée en 1993 par le magazine *Times* indique que 69 % des Américains tiennent leur existence pour un fait avéré. 46 % sont d'ailleurs persuadés qu'un ange gardien veille personnellement sur eux[XVIII]. Leur conviction ne se fonde pourtant pas sur la lecture de textes de l'Antiquité tels que le livre de Tobie. En réalité, aujourd'hui, beaucoup n'ont plus en tête qu'une image un peu niaise des anges, qu'ils se figurent sous les traits des chérubins ou des putti qu'on retrouve sur à peu près tout et n'importe quoi depuis les cartes de vœux jusqu'aux sacs de courses. Et encore : je ne parle pas de la vision qu'en véhicule la spiritualité New Age !

Michael Murphy, dans sa bible du New Age parue en 1992, *The Future of the Body*, reconnaît que l'apparition d'un ange ne correspond souvent à rien de plus qu'au « fruit de l'imagination débordante de gens superstitieux », bien qu'elle « défie parfois l'entendement. Des marathoniens, des marins, des explorateurs et des aventuriers peu férus d'occultisme avouent ainsi avoir eu l'impression d'une présence fantôme auprès d'eux ». Murphy y voit la preuve que « les êtres humains sont capables de percevoir des entités désincarnées » qui les guident dans les moments critiques « en leur apportant parfois du réconfort ou des conseils, en les dissuadant d'avaler des idées toutes faites, en leur suggérant que la vie s'inscrit dans une dimension autre que celles que perçoivent d'ordinaire les sens ou encore en les plongeant dans l'extase[XIX] ». Murphy laisse entendre que les anges se manifestent aux moments d'épuisement, quand la vigilance tend à se relâcher : « Il y a tout lieu de supposer qu'une forte tension nerveuse nous rend sensibles à un niveau de conscience supérieur, et qu'une grande fatigue abat les barrières que nous nous imposons en temps normal en nous rendant plus ouverts aux manifestations psychiques[XX]. »

Les anges qui apparaissent de nos jours ne possèdent plus beaucoup de pouvoirs extraordinaires, et surtout pas celui de « dissuader d'avaler des idées toutes faites » ! Ils prennent en général les traits de chérubins aux joues rebondies ou de ravissants jeunes gens à la chevelure dorée. Les anges continuent de fasciner les esprits religieux, mais la croyance en leur existence se répand aussi parmi ceux que rien ne porte à la spiritualité. « Dieu a créé les anges pour qu'ils deviennent entre autres nos amis », affirme Eileen Elias Freeman, qui s'y est intéressé dans un livre à grand tirage. Décidément, Dieu n'a plus grand-chose à voir avec la conception égoïste que la plupart des gens se forment aujourd'hui des anges, dont ils attendent surtout de l'aide pour maigrir ou dénicher une place de parking. Harold Bloom, dans son livre *Omens of the Millennium*, compare les anges à des « animaux de compagnie », dispensateurs d'affection. « Quelle que soit leur fonction à l'origine, aujourd'hui, ils se contentent de rassurer les Américains[XXI]. »

L'ange qu'a rencontré Ron DiFrancesco au World Trade Center ne relève pas de la même catégorie. Pas plus que celui qui a secouru le pilote et le mécanicien de la Fleet Air Arm. À l'instar de l'ange qui a désarmé Asmodée en Égypte ou de celui qui a protégé Daniel dans la

fosse aux lions, ceux-là semblaient bel et bien appartenir au monde surnaturel.

William James décrivit le phénomène dans *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, une étude qui fit date lors de sa parution en 1902 : « Tout se passe comme s'il existait dans la conscience de l'homme le sentiment d'une réalité, d'une présence objective, la perception d'un "quelque chose" de plus diffus que ce que nous indique l'un ou l'autre de nos sens en particulier[XXII]. » James ne s'inspirait pourtant pas de récits d'aventuriers entre la vie et la mort, mais d'expériences survenues dans la vie quotidienne, au sein d'un environnement familier.

William James, philosophe et psychologue, frère du romancier Henry James, enseignait à l'université de Harvard. Il envisageait son œuvre comme une « étude de la nature humaine », mais il lui tenait surtout à cœur de défendre l'instinct qui nous pousse vers la religion. James rédigea son texte en Europe, alors qu'il se remettait tant bien que mal d'une maladie du cœur l'ayant considérablement fragilisé. À moins de soixante ans, il dut admettre que la mort n'allait plus tarder à l'emporter. Dans son étude, il se penche sur les aspects de la nature humaine qui prédisposent à une expérience religieuse, et s'intéresse moins aux institutions ou aux doctrines qu'aux « sentiments, aux actes et au vécu des individus confrontés à leur solitude et qui se perçoivent en relation avec ce qu'ils considèrent comme le divin ; peu importe ce dont il s'agit au juste ». Il sut ne pas tomber dans le prosélytisme et, pourtant, à l'en croire, l'expérience religieuse reste l'un des rares moyens à notre disposition d'accéder à une réalité autre qui nous dépasse : « Les limites de notre être basculent, me semble-t-il alors, dans une autre dimension de notre existence, distincte du monde sensible que nous croyons comprendre. » Il réunit dans son livre des récits d'expériences religieuses, dont certains évoquent une présence invisible. « Il arrive souvent qu'une hallucination ne soit qu'imparfaite : la personne ressent une "présence" auprès d'elle, qu'elle parvient à localiser, qui lui semble réelle, et qui disparaît aussi subitement qu'elle est venue et, cependant, elle n'a pas été vue, entendue ni touchée au sens où on l'entend d'ordinaire[XXIII]. »

Il cite le cas d'un de ses amis ayant senti une présence auprès de lui : une perception « plus manifeste que la certitude que nous éprouvons

d'ordinaire d'une compagnie quand nous sommes face à un être de chair et de sang ». « Ce quelque chose m'a paru proche de moi et beaucoup plus réel que les impressions qui me viennent en temps normal. » À une autre occasion, le même ami lui parla du sentiment brutal d'une présence de plus en plus intense et qui excédait « la simple conscience qu'il y a là quelque chose » : « J'ai ressenti un bien-être, une joie ineffable. Rien de vague pour autant, pas comme lorsqu'on lit un poème, qu'on hume le parfum d'une fleur ou qu'on entend une musique ; plutôt la certitude de la présence toute proche d'une sorte d'être tout-puissant. Après sa disparition, son souvenir a persisté comme s'il correspondait à un fait réel. »

James cite enfin un témoignage publié en 1895 : « Soudain, de but en blanc, mon être tout entier s'est retrouvé dans un état de tension, les sens en éveil, et j'ai pris conscience, avec une intensité que ne s'imagineront pas facilement ceux qui n'ont jamais rien ressenti de tel, qu'un autre être ou, du moins, une présence se trouvait près de moi. » William James rattache ce genre d'expérience au domaine religieux, quand il ne les attribue pas explicitement aux anges.

Certains récits d'explorateurs parlent eux aussi de « sens à l'affût » et d'impressions particulièrement intenses. En octobre 1872, à mi-chemin du sommet du mont Ritter, dans la Sierra Nevada, le naturaliste américain John Muir se retrouva soudain incapable d'avancer ou de reculer. « Mon sort m'a paru scellé. J'allais bientôt tomber. Un moment de confusion ne tarderait plus à entraîner ma chute mortelle au fond du précipice en contrebas. » Il se sentit alors brusquement investi d'une force nouvelle qui, quelle que fût sa nature exacte, « prit le dessus ». « Ma délivrance n'eût pas été plus complète si je m'étais retrouvé transporté dans les airs à dos d'oiseau. » Ce jour-là, Muir, le futur fondateur du Sierra Club, atteignit le sommet du mont Ritter où nul n'avait encore posé le pied. Il ne comprit jamais ce qui lui était arrivé, mais il laisserait entendre par la suite qu'un ange gardien était peut-être intervenu.

Il s'agit là de l'explication la plus évidente du phénomène du troisième homme ; du moins, pour les croyants. Ce qui frappe pourtant, c'est que nombre de ceux qui ont perçu auprès d'eux une présence fantôme, surtout ces dernières années, n'y ont pas vu une intervention surnaturelle mais le simple contrecoup d'une réaction psychologique. À les entendre, la religion n'a rien à voir là-dedans.

5

Le syndrome de la lassitude

Les rencontres avec le troisième homme se multiplient de nos jours pour la simple et bonne raison qu'un nombre croissant d'aventuriers se risquent dans un environnement extrême dont ils n'ont pas l'habitude et qui leur paraît de ce fait menaçant ou, du moins, de nature à instiller en eux un léger malaise. Pour qu'un environnement se définisse comme hostile, il faut :

1) que la survie y dépende d'une technologie sophistiquée (comme dans l'espace ou les fonds sous-marins) ou, du moins, d'un équipement particulier, même si certaines ethnies ont pu y établir leur habitat naturel (je pense ici à l'Arctique ou à certains déserts montagneux),

2) qu'une catastrophe vienne de s'y produire (un tremblement de terre, un ouragan ou une attaque terroriste[I]).

Cela dit, un environnement hostile se caractérise avant tout par son uniformité lassante.

Sur le premier vol transatlantique en solo de New York à Paris, l'aviateur Charles Lindbergh dut paradoxalement s'avouer qu'il n'était pas seul. À un moment donné, il se sentit en effet si las qu'il se crut sur le point de « franchir le pont qu'on n'aperçoit qu'à la fin, celui du dernier voyage ». À vingt-cinq ans, le 20 mai 1927, Lindbergh décolla de Roosevelt Field, près de New York. À l'aide d'une simple boussole et d'un indicateur de vitesse, il pilota son monoplan le *Spirit of St. Louis* le long de la côte est des États-Unis où il fut aperçu pour la dernière fois avant de bifurquer en direction de l'Irlande au-dessus de la Nouvelle-Écosse et de Terre-neuve. Le vol se révéla des plus éprouvants. De la glace se forma sur les ailes de l'avion pendant un orage. Une perturbation magnétique lui fit ensuite perdre sa position. Lindbergh continua d'avancer à l'aveuglette dans une nappe de brouillard. Au bout de dix-sept heures, il dut admettre qu'il n'allait plus tarder à s'endormir, au risque d'y laisser sa peau. Heureusement, le *Spirit of St. Louis* était si peu stable qu'il déviait de sa trajectoire dès que son pilote piquait du nez,

en réveillant celui-ci en sursaut. À plusieurs reprises, Lindbergh s'aspergea d'eau glacée pour éviter un assoupissement fatal. Peu à peu, alors que son organisme réclamait du repos et que son esprit prenait des décisions auxquelles son corps n'obéissait plus, le sentiment vint à Lindbergh qu'il s'en remettait à un « esprit distinct » ; une force qui lui semblait venir de lui-même mais pas seulement.

Lindbergh parvint à mi-parcours au bout de dix-neuf heures de vol. Il s'était promis de fêter l'événement mais, le moment venu, il n'en vit plus l'intérêt. Il n'avait alors plus ni faim ni soif. Il renonça bientôt à tenir son journal de bord. Au cours de la vingt-deuxième heure de vol, Lindbergh crut déceler une présence à bord du *Spirit of St. Louis*. Il luttait alors contre le sommeil en volant si bas, pour éviter les têtes d'orage, que l'écume de l'Atlantique l'éclaboussait. En réalité, à cet instant précis, il lui sembla que plus d'une personne lui tenait compagnie.

L'avion s'est rempli dans mon dos de présences fantomatiques ; des silhouettes aux contours vagues, transparentes, qui se mouvaient sans rien peser. Leur apparition ne m'a pas surpris. Sans me retourner, je les ai vues aussi nettement que si elles s'étaient trouvées dans mon champ de vision[II].

Lindbergh eut l'impression que les « fantômes », qui lui paraissaient plutôt sympathiques, s'adressaient à lui. Il ne prit pas du tout peur : au contraire, il lui sembla qu'il les connaissait. L'aviateur en conclut qu'ils venaient simplement l'aider : « En discutant avec moi et en me donnant des conseils, en me rassurant et en me transmettant un message capital, impossible à communiquer dans le cours ordinaire de la vie. »

Plus tard le même jour, Lindbergh aperçut un petit point noir sur la mer. En s'approchant, il identifia un bateau de pêche et ne tarda pas à en distinguer d'autres encore. Il parvint alors à un promontoire qui devait se situer sur la côte sud de l'Irlande. Il réduisit son altitude à l'approche d'un village, dont les habitants coururent dans la rue pour lui adresser des signes de la main. « Mon envie de dormir disparut soudain, commente Lindbergh, et, avec elle, les présences fantomatiques qui m'avaient accompagné le matin même[III]. »

Il s'attendait à dévier de sa trajectoire de quatre-vingts kilomètres au moins, même par temps clair, or il calcula qu'à peine cinq kilomètres le séparaient de l'itinéraire prévu. La nouvelle de son arrivée imminente se répandit dans le monde entier par télégraphe. Lindbergh survola

Plymouth, en Angleterre. Il comptait se poser à Paris. À l'approche des côtes françaises, des tremblements secouèrent le moteur du *Spirit of St. Louis*. Lindbergh se crut alors sur le point de devoir atterrir en urgence. Puis il s'aperçut que l'un de ses réservoirs était vide ! D'un tour de manette, il rétablit la situation et son moteur se remit aussitôt à ronronner comme avant. Il venait de battre le record du monde de distance en vol sans escale et s'apprêtait à entrer dans l'histoire. Il contourna triomphalement la tour Eiffel avant de se poser, au bout de trente-trois heures et demie de vol, à l'aérodrome du Bourget, où l'attendaient cent cinquante mille spectateurs. Un tonnerre d'acclamations salua Lindbergh lorsqu'il sortit, les genoux tremblants, de son cockpit. Il devint bientôt un héros aux États-Unis, célèbre dans le monde entier.

Lindbergh ne mentionne aucune présence fantomatique dans son livre paru au lendemain de sa traversée historique de l'Atlantique : soucieux de préserver son intimité, il s'en tint aux faits. Lindbergh finirait tout de même par livrer son secret : il parla pour la première fois d'« êtres désincarnés[IV] » dans un mémoire jamais publié qu'il rédigea en 1939. Par la suite, il s'étendrait plus en détail sur son expérience éminemment personnelle, mais il faudrait encore attendre près de trente ans pour qu'il évoque sans fard sa rencontre extraordinaire. Ce fut d'ailleurs le passage du *Spirit of St. Louis* (un livre qui lui valut le prix Pulitzer) qui suscita le plus de commentaires. Lindbergh revint là-dessus dans le *Saturday Evening Post* du 6 juin 1953 :

Je n'ai jamais cru aux apparitions mais comment expliquer autrement la présence des silhouettes qui m'ont accompagné pendant tant d'heures ? Des silhouettes transparentes de forme humaine – des voix s'exprimant d'un ton d'autorité – qui m'ont dit – qui m'ont dit – mais que m'ont-elles dit ? Je ne m'en rappelle pas un seul mot.

Lindbergh ne considérerait jamais les présences comme le fruit d'hallucinations ; il les qualifierait en revanche d'« émanations de la sagesse des époques antérieures ». Selon lui, il venait de toucher à une réalité supérieure. Incapable de se rappeler en détail sa discussion avec ses compagnons fantômes, il affirma toutefois que ceux-ci lui avaient donné des « conseils amicaux » en le rassurant.

Le psychologue Woodburn Heron estime que les présences fantomatiques de Charles Lindbergh ne résultent pas de son manque de sommeil (l'explication pourtant la plus évidente !) mais de la monotonie

du son vol transatlantique. « On ne saurait exclure que certains accidents d'avion ou de train sans cause apparente soient en réalité imputables à l'uniformité du trajet[V]. » Heron précise que les informations qui parviennent sans relâche à nos sens nous aident à maintenir notre cerveau en éveil et qu'un « environnement changeant se révèle indispensable à la survie des êtres humains, auxquels la monotonie pose un problème de taille ». Nous ne saurions maintenir notre vigilance sans une stimulation permanente de nos sens. Au fil de son évolution, l'espèce humaine s'est accoutumée à recevoir de son environnement des signaux sans cesse changeants. Rien, en revanche, ne l'a préparée à en supporter la privation.

La nature à l'état sauvage n'est pas la seule à présenter une certaine monotonie : celle-ci peut aussi résulter de conditions d'isolement dans un environnement artificiel qui permet de séjourner là où la survie serait autrement impossible (dans les fonds sous-marins ou l'espace, par exemple[VI]). De tels environnements modifient les conditions de vie de l'humanité entière dans la mesure où un nombre croissant de personnes y séjournent pour leur travail ou dans le cadre de leurs loisirs. La monotonie occupera une place incontestable dans l'avenir de l'homme !

Par un curieux paradoxe, nombre d'explorateurs se retrouvent dans un environnement monotone précisément parce qu'ils tentent d'échapper à… la monotonie ! Le neurologue britannique W. Grey Walter considère que « le besoin de partir à l'aventure s'inscrit dans le fonctionnement même de notre système nerveux […] Des conditions de vie trop stables nous poussent à l'instabilité[VII] ». Walter s'est intéressé de près aux époques où se sont multipliés les voyages d'exploration : selon lui, les historiens qui affirment que les hommes partent à l'aventure quand la conjoncture économique les y incite le plus se trompent. En réalité, les pays d'origine des explorateurs s'avèrent souvent « hospitaliers et prospères, uniquement frappés par des calamités banales ». D'après lui, l'envie de partir vient surtout d'une « interaction de forces mentales » ; ce qui se vérifie sans doute plus aujourd'hui que jamais. Un nombre croissant de personnes pratiquent des sports à risque ou se lancent à l'aventure en se plaçant volontairement dans des situations extraordinaires. Songeons ici aux premiers touristes de l'espace ! Walter y décèle une volonté d'échapper à la monotonie. Tout le monde porte en soi un certain mépris du confort qui s'accompagne du besoin de prendre des risques.

Dans un article publié par la revue *Neuron*, des chercheurs britanniques affirment avoir identifié la région de notre cerveau où germe le désir de partir à l'aventure. Ils se sont aperçus, en mesurant la pression sanguine de différents sujets, que des stimuli renouvelés activaient le striatum, qui joue un rôle essentiel dans les processus de gratification. La production de dopamine récompense la quête d'expériences inédites. (Dans le même ordre d'idées, ajoutent-ils, les compagnies qui tentent de nous vendre toujours les mêmes produits en se contentant de changer leur emballage exploitent elles aussi la tendance innée de l'espèce humaine à rechercher de l'inédit[VIII].) La soif d'aventure ne caractérise pas seulement les êtres humains. Des rats de laboratoire placés dans un labyrinthe choisissent de préférence de nouveaux trajets pour atteindre leur nourriture, en évitant les routes trop familières. En d'autres termes, les rats aussi ressentent l'envie d'explorer l'inconnu.

Ironiquement, en voulant échapper à la monotonie, beaucoup se réfugient dans un environnement hors du commun mais artificiel qui se caractérise par sa grande… monotonie. Heron a donné un nom aux conséquences du manque de renouvellement des stimuli sensoriels : le syndrome de la lassitude, qu'il illustre par l'exemple des routiers. À force de longer des autoroutes, ceux-ci sont parfois victimes de curieuses hallucinations. Mais le plus intéressant reste encore le phénomène qu'analyse Heron et qui touche les pilotes volant droit devant eux à haute altitude en solitaire, en ne distinguant que le ciel ; pas même la ligne d'horizon. Un pilote harnaché à son siège, au champ de vision réduit, n'entend que le bruit blanc des moteurs de son appareil. Les informations que lui transmettent ses sens à propos de son environnement immédiat varient peu. Sa mission l'expose cependant à une tension nerveuse supérieure à la normale. Dans ces circonstances, il arrive souvent qu'un pilote, en proie à la solitude et à l'écart du reste du monde[IX], dévie de sa trajectoire en perdant de l'altitude. Un pilote, lors d'un test de vol en haute altitude, eut ainsi « l'impression de se détacher de son siège puis de s'observer lui-même de l'extérieur[X] ». Beaucoup d'aviateurs se refusent à faire part de leurs impressions de dédoublement, qu'ils considèrent comme des « aberrations mentales[XI] ». Après tout, ce ne sont pas des « mystiques mais des hommes à l'esprit pratique, qui répugnent à avouer ce genre de choses ». D'autres pilotes confient s'être « sentis proches de Dieu ». Nombre de religions ont traditionnellement recours à l'isolement et à la lassitude pour « susciter des révélations mystiques ou

une renaissance spirituelle qui s'accompagne souvent d'apparitions du divin[XII] ». *A priori*, piloter un avion n'a pas grand-chose à voir avec le fait de méditer au fond d'une grotte et, pourtant, l'un comme l'autre exposent à un environnement monotone à l'écart du monde.

Le conseil de recherches pour la défense du Canada a financé une étude d'Heron, en collaboration avec le psychologue Donald O. Hebb, sur les « effets de l'exposition prolongée à un environnement monotone ». Heron a isolé des sujets munis de casques à visière translucide dans une chambre où ne leur parvenait plus aucun stimulus et où il leur était impossible de palper quoi que ce soit. Au bout d'un long moment, une « soif de stimuli » s'est emparée de la plupart des sujets, qui ont commencé à se parler à eux-mêmes, à siffloter ou à réciter des poèmes. Leur besoin de rompre la monotonie de leur isolement devint tel que la simple caresse d'un de leurs doigts leur procura un plaisir intense. Certains « racontèrent qu'il leur semblait qu'un autre corps se tenait allongé auprès d'eux dans la chambre ; l'un des sujets prétendit même que le corps étranger empiétait sur le sien en occupant en partie le même espace[XIII] ».

Hebb attribue ce type de réactions à un « trouble de l'image corporelle ». Celle-ci, comme il le dit si bien, n'est qu'une « construction mentale » à laquelle les gens normaux n'attachent pas d'importance excessive, dans la mesure où d'autres indices viennent la corroborer. « La conscience que vous avez de vous-même, en ce moment, correspond à une hallucination, dont il se trouve, par un heureux hasard, qu'elle coïncide avec la réalité. » Le membre fantôme que croient sentir les amputés apporte bien la preuve que nous ne percevons pas directement notre corps. La rencontre de Lindbergh s'expliquerait-elle par un trouble de son image corporelle ? Hebb soutient comme Heron que c'est la monotonie de son vol transatlantique qui a fait surgir auprès de lui des passagers fantômes. Dans son *Essay on mind*, Hebb affirme que, vu de très haut, « le sol revêt un aspect monotone au possible. Il en va de même de l'océan à basse altitude. Charles Lindbergh, lors de son vol transatlantique en solitaire, crut sentir auprès de lui des présences fantomatiques[XIV] ». Il ne fut pas le seul.

Edith Foltz Stearns appartient à la génération des pionnières de l'aviation, parmi lesquelles l'histoire a surtout retenu le nom d'Amelia Earhart. Une fois obtenu son brevet de pilote en 1928, elle sillonna le

nord-ouest des États-Unis en y effectuant des démonstrations de vol. En 1929, elle prit part à la première course aérienne exclusivement féminine (et dite par dérision « de la houppe à poudre ») qui devait relier Santa Monica (Californie), à Cleveland (Ohio), au bout de 4 300 kilomètres et de huit jours de vol. Les concurrentes piloteraient à l'estime, en ne s'aidant que de cartes routières. Cinq des vingt participantes n'arrivèrent jamais à destination et l'une d'elles y laissa la vie. Stearns termina deuxième dans sa catégorie.

Lors d'une autre compétition, en 1932, Stearns se retrouva à court de carburant. Elle se dit alors que sa seule chance de s'en sortir consistait à se poser sur une voie ferrée qu'elle survolait depuis un certain temps. Elle entama sa descente et s'apprêtait à atterrir quand une voix lui cria : « Non ! Non, Edith, surtout pas ! » Elle reconnut l'une de ses anciennes camarades de classe, morte adolescente dans un accident d'auto. Abasourdie, Stearns reprit aussitôt de l'altitude avant de continuer droit devant elle. En moins de quelques minutes, la piste d'atterrissage de Phoenix lui apparut. Elle s'y posa sans encombre. « Je ne vole jamais seule, affirme Stearns. Une présence m'accompagne en permanence ; mon copilote, comme je l'ai surnommée. En cas de danger, une main invisible s'empare des commandes jusqu'à ce que je sois sortie d'affaire[XV]. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Stearns dut encore une fois la vie sauve à l'intervention d'un « esprit ». Au service de l'Air Transport Auxiliary, elle conduisait alors des avions des usines aux bases de l'armée de l'air au Royaume-Uni. Un jour, elle reçut l'ordre d'emmener un bombardier Mosquito de Hamble à Hawarden, une base de la Royal Air Force en Écosse, en dépit d'une visibilité réduite. Elle ne décolla qu'à contrecœur : elle demeura quelque temps immobile dans le cockpit, jusqu'à ce qu'un officier lui demande ce qui se passait. Elle ne voulut pas lui avouer qu'elle attendait l'apparition de son copilote invisible. Stearns prit son envol sans incident mais, à l'approche de sa destination, elle s'égara dans un brouillard aussi épais qu'une purée de pois. Elle perdit intentionnellement de l'altitude à plusieurs reprises mais les conditions météorologiques épouvantables la contraignirent à en reprendre aussitôt. Pour comble de malchance, la nuit n'allait plus tarder à tomber, réduisant d'autant ses chances d'atterrir sans encombre. « Je l'avais déjà échappé belle à plusieurs reprises mais jamais je ne

m'étais sentie aussi perdue, aussi seule ; condamnée, pour ainsi dire. » Elle se mit à prier pour que quelqu'un lui vienne en aide.

« Edie ! Prends garde ! », aboya soudain une voix, qu'elle identifia comme celle de son père, décédé depuis peu. Sans hésiter, elle monta en flèche ; ce qui lui permit d'éviter de justesse une colline. « À compter de cet instant, je n'étais plus seule. » Stearns s'aperçut alors qu'elle se trouvait loin de sa destination. Curieusement, elle ne perdit pas son calme pour autant. Au bout d'un certain temps, et en dépit de l'obscurité, elle repéra une grand-route qu'elle suivit jusqu'à une piste d'atterrissage où elle se posa avant de rejoindre la tour de contrôle. Un officier en colère voulut savoir pourquoi elle lui avait désobéi en se posant : « Ce champ d'aviation est officiellement fermé. » Elle lui répondit qu'elle avait dû atterrir en urgence en l'absence de radio. Dans le récit de ses exploits publié dix ans plus tard, Stearns confierait : « Je n'ai jamais douté de m'en sortir, avec l'aide de mon copilote. »

Brian H. Shoemaker fut au nombre de ces rares pilotes capables de voler dans les conditions les plus difficiles, sans lesquels l'Antarctique n'aurait jamais été exploré scientifiquement. Attaché à la base de la marine des États-Unis de Rhode Island, à Quonset Point, il faisait partie d'une escadre qui reçut l'ordre de passer quatre mois à la base antarctique McMurdo pendant l'été austral, à la saison où le froid extrême diminue un peu et permet aux scientifiques d'établir un campement provisoire sur le continent. Notre héros laisserait son nom au glacier Shoemaker, dans la terre Victoria. Sa contribution à ce que l'on surnomma l'opération Deep Freeze lui valut le grade de commandant dans les années 1980 mais, en 1967, le lieutenant Shoemaker tentait encore de repousser les limites de notre connaissance du continent blanc à bord de son hélicoptère H-34.

En décembre de la même année, il s'envola de la base de McMurdo, à la pointe sud de l'île de Ross, dans l'Antarctique, à 3 500 kilomètres au sud de la Nouvelle-Zélande, en compagnie d'un copilote et d'un mécanicien. Ils devaient conduire une équipe de scientifiques à leur campement sur le plateau antarctique, les hauteurs qui cernent le pôle Sud sur des centaines de kilomètres à la ronde. La latitude du plateau et son altitude, proche des 3 000 mètres, en font l'un des endroits les plus inhospitaliers du globe, balayé par des vents incessants. C'est en outre là que furent enregistrées les températures les plus basses jamais relevées.

Shoemaker se dirigea vers l'ouest : il survola le détroit de McMurdo puis la chaîne transantarctique avant de parvenir au campement où comptait s'établir l'équipe de quatre glaciologues. Le pilote avait pour consigne de ne pas repartir tant que les scientifiques n'auraient pas planté leur tente et mis en marche leur radio, ce qui leur prit plus de temps que prévu, la radiobalise ne fonctionnant pas. Une fois la radio installée, Shoemaker s'estima toutefois en mesure de décoller, vu que l'équipe de glaciologues n'avait plus rien à craindre.

Il rebroussa donc chemin. Une demi-heure plus tard, il perdit contact avec la base de McMurdo, sans doute à cause d'une perturbation magnétique. Faute de navigateur automatique, il n'en retrouva plus la direction. Comme le soleil ne se couchait jamais en cette saison et que le pilote ne distinguait au sol qu'une vaste étendue d'un blanc immaculé à perte de vue, il ne parvint pas à se repérer. Shoemaker finit par s'inquiéter : aucune montagne en vue ! Comment maintenir le cap, dans ces conditions ? « On part à la dérive, à votre avis ? demanda Shoemaker à ses équipiers. On vole en cercle ou quoi ? » Au bout d'un certain temps, Shoemaker perçut à l'intérieur du cockpit « une présence venue nous guider ». Elle l'assura qu'ils allaient s'en sortir. « Qu'est-ce que c'était ? s'interroge Shoemaker. Qui au juste a parlé[XVI] ? » Il ne s'en étonna toutefois pas outre mesure et n'en laissa rien transparaître devant son copilote. La présence lui conseilla de « virer de vingt degrés vers la droite ». Le copilote ne s'aperçut de rien mais Shoemaker, lui, sentit bel et bien la présence d'un troisième homme dans son dos. Il suivit ses instructions. « Il ne me restait plus rien à quoi me raccrocher […] C'était bizarre mais pas effrayant pour autant, non. Ce fut une consolation pour moi. Voilà la décision qu'il fallait que je prenne ; si j'avais suivi mon propre instinct, Dieu seul sait où je me serais retrouvé[XVII]. »

Il ne toucha pas un mot de sa drôle d'expérience à son copilote ; de crainte, sans doute, que celui-ci « remette en question » son changement de cap. L'impression d'une présence dans le dos de Shoemaker persista encore une demi-heure après que l'hélicoptère eut rejoint l'itinéraire voulu. Puis Shoemaker estima le moment venu de « la chasser ». Finalement, il regagna la base avec une réserve confortable de carburant.

Shoemaker ne toucha pas un mot de l'incident à ses collègues, par crainte de leur réaction. Il en fit toutefois part au père Gerry Creagh, un Néo-Zélandais, aumônier honoraire de la marine des États-Unis à la base de McMurdo pendant plus de vingt-cinq saisons, surnommé l'« aumônier

de l'Antarctique ». Creagh déclara à Shoemaker qu'il lui était arrivé « une aventure moins rare qu'on pourrait le supposer. Il s'agit de l'un de ces mystères que l'on ne s'explique pas rationnellement mais qui s'éclairent quand on les considère sous l'angle de la foi[XVIII] ».

Après son lancement de nuit le 12 janvier 1997, la navette spatiale Atlantis s'arrima à la station russe *Mir* en y amenant, outre une montagne de provisions, l'astronaute Jerry Linenger, un médecin épidémiologiste ancien officier de la marine qui travaillait pour la NASA depuis 1992. Linenger avait déjà effectué une mission de onze jours à bord de la navette spatiale *Discovery* en 1994. Là, il s'apprêtait à passer cent trente-deux jours dans la station *Mir* – un record historique – en parcourant 80 000 000 de kilomètres en orbite autour de la terre (l'équivalent de plus de 2 000 révolutions du globe). Son isolement prolongé, l'uniformité de son nouveau cadre de vie, à l'origine de nombreux changements physiologiques dans son organisme, et surtout la nécessité pour lui de rester en alerte en permanence, soumettraient Linenger à une forte tension nerveuse. Pour ne rien arranger, des pannes en cascade se produisirent à la station *Mir*, qui, en théorie, n'aurait plus dû fonctionner depuis longtemps. Seuls des problèmes techniques à répétition rompraient, au péril de ses jours, la routine ennuyeuse au possible de la mission de Linenger.

Le système qui fournissait de l'oxygène aux astronautes connut de nombreuses avaries. Pendant plusieurs mois, les trois occupants de la station (Linenger et deux cosmonautes russes) inhalèrent ainsi de l'éthylène glycol par une température de 32 ^{o}C à cause de fuites dans les tuyaux de refroidissement corrodés de la station. Mais ce ne fut pas le pire : au début de la mission de Linenger, lors d'un changement d'équipe où se trouvaient à l'intérieur de la station six astronautes au lieu des trois que *Mir* accueillait en temps normal, un incendie se déclara. Quand l'alarme retentit, personne n'y prit vraiment garde, tant elle se déclenchait souvent à tort et à travers. Linenger se rendait d'un module à un autre lorsqu'il faillit heurter Vasili Tsibliyev, le nouveau commandant, pris de panique. Linenger lui demanda si, cette fois, il fallait prendre l'alerte en considération mais, avant que l'Ukrainien lui réponde, Linenger vit « un panache de fumée se profiler derrière lui ». Il aperçut alors un foyer d'incendie qui grondait sous des flammes d'un mètre de haut, d'où jaillissaient des étincelles. La chaleur n'allait plus tarder à

faire fondre le métal en menaçant d'atteindre la coque en aluminium de la capsule ; ce qui entraînerait la suffocation de l'équipage au grand complet.

Une fumée si épaisse emplissait les modules qu'à en croire Linenger, « pendant près d'une heure, [il] n'a même plus distingué [sa] main devant [son] nez ». Les membres de l'équipage s'efforcèrent d'éteindre l'incendie par tous les moyens. L'un d'eux bouscula Linenger en s'abritant le visage derrière un chiffon sale. L'air chaud ne s'élève pas dans l'espace : les astronautes n'avaient donc aucun moyen d'échapper à l'âcre fumée qui leur piquait les yeux et leur brûlait les poumons. Linenger enfila un masque à oxygène en retenant son souffle, le temps d'en démêler les sangles, puis il inspira à pleins poumons : en vain, le masque comportait un défaut de fabrication ! Linenger crut alors mourir. Naturellement maître de lui-même et, surtout, parfaitement entraîné à la vie dans l'espace, il ne perdit heureusement pas son sang-froid. Sans rien distinguer autour de lui, il alla chercher à tâtons un autre masque alors que son crâne l'élançait et que chaque seconde lui paraissait une éternité. Enfin, il dénicha un masque qui, cette fois, fonctionnait.

« Nous aurions tous fini par suffoquer en l'absence de masques, reconnaît Linenger. La mission se serait alors soldée par la mort des six astronautes ; point final[XIX]. » Trois cosmonautes russes se préparèrent à évacuer à bord de l'une des deux capsules Soyouz. Des flammes empêchaient d'accéder à l'autre. Vu que seuls trois hommes pouvaient prendre place à bord de l'unique véhicule spatial disponible, leurs trois compagnons allaient mourir à moins d'étouffer l'incendie. Les trois extincteurs sur lesquels se ruèrent les cosmonautes ne se révélèrent d'aucun secours. En fin de compte, le feu se consuma de lui-même au bout d'un quart d'heure. Trois des Russes s'en furent alors. Aucun des hommes restés à bord de la station *Mir* ne s'appesantit sur ce qui venait d'arriver : d'innombrables tâches de routine réclamèrent aussitôt leur attention. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'incident ne les affecta pas. « Nous comprîmes tous, confie Linenger, que notre vie ne tenait qu'à un fil et que la mort pouvait nous emporter d'un instant à l'autre. »

Un peu plus tard, *Mir* échappa de justesse à une collision fatale avec un vaisseau-cargo Progress qui venait de ravitailler la station avant que les astronautes le remplissent de matériel hors d'usage et de détritus censés se consumer en pénétrant dans les strates supérieures de

l'atmosphère. À la grande surprise de l'équipage de *Mir*, une semaine après le départ du Progress, le poste de contrôle russe au sol annonça que le vaisseau-cargo allait s'arrimer une nouvelle fois à la station afin de vérifier l'état d'un système de secours sous contrôle manuel.

Linenger ne vit pas une telle perspective d'un très bon œil : « Le système en question n'était pas conçu pour guider le vaisseau Progress à distance, mais de près seulement. » Sans compter qu'en cas de panne, les astronautes ne disposeraient d'aucun autre système de secours, or on ne pouvait écarter l'éventualité d'une panne à bord de la station *Mir*. Les cosmonautes eurent bientôt du souci à se faire : un écran qui devait leur fournir des indications essentielles se brouilla, les empêchant de guider le vaisseau-cargo, qui se changea dès lors en missile fonçant droit sur eux.

Le commandant russe Vasili Tsibliyev dut multiplier les allers-retours du poste de contrôle au hublot le plus proche afin de déterminer la trajectoire du vaisseau. À un moment donné, Sacha Lazoutkine s'écria : « On dirait qu'il fonce droit sur nous ! Il file beaucoup trop vite. » Le visage de Tsibliyev se couvrit de sueur quand il entreprit d'activer le système de freinage du vaisseau-cargo. Il donna l'ordre à Linenger de se préparer à quitter la station *Mir* à bord du Soyouz. Les trois hommes s'attendaient à entrer en collision avec le vaisseau Progress mais, par Dieu sait quel miracle, ils évitèrent l'impact et remercièrent la providence de les avoir tirés d'affaire.

Les ennuis continuèrent à pleuvoir. À un moment, une panne d'un ordinateur qui contrôlait l'altitude de *Mir* dévia la station de sa trajectoire. Les panneaux solaires manquèrent alors de lumière, et la station, d'électricité, ce qui la plongea dans une complète obscurité assortie d'un silence « déstabilisant ». La situation devint critique. Une fois de plus, l'équipage envisagea d'abandonner *Mir* pour embarquer à bord du Soyouz, la navette de secours. Les astronautes éteignirent les appareils de bord en attendant dans le noir que leur orbite les ramène du côté de la terre qu'éclairait le soleil, où les panneaux capteraient assez de lumière pour recharger les batteries. Il leur fallut patienter deux jours avant d'obtenir l'énergie nécessaire pour que *Mir* reprenne sa trajectoire initiale.

Dans ces circonstances, alors que des dysfonctionnements à répétition déclenchaient l'alarme presque au quotidien, la mission de l'équipage se mit à lui peser. Linenger, un médecin de formation, observa chez ses compagnons un comportement anormal, résultat de leur isolement

prolongé à bord de la station. Il s'étonna de voir des hommes pourtant aguerris contre de telles conditions de vie sur le point de « perdre la tête ». Linenger, qui avait déjà vécu coupé du monde à l'époque où il servait dans la marine, et qui s'était depuis intéressé de près à l'impact psychologique d'un isolement prolongé, n'en revint pas « d'avoir autant sous-estimé ce qu'il en coûte de séjourner dans un environnement artificiel à l'écart de tout ». « Notre isolement était extrême à tout point de vue. »

En réalité, leur solitude et leur routine monotone mirent l'équipage à plus rude épreuve encore que les terribles catastrophes qui faillirent lui coûter la vie à plusieurs reprises. Linenger prit des mesures pour ne pas devenir aussi vulnérable que ses compagnons : il s'en tint à un emploi du temps strict en s'accordant chaque jour une heure de défoulement sur le tapis de course. Ce fut vers la fin de sa mission, au bout de trois mois et demi, qu'il vécut une expérience entièrement nouvelle pour lui.

Pendant qu'il courait, Jerry Linenger avait pris l'habitude de s'évader en pensée de sa déplorable situation en se représentant certains lieux qu'il connaissait bien. Il se remémorait les routes où il faisait autrefois du jogging et se transportait mentalement en Californie, sur une plage qu'il longeait jadis en contemplant l'hôtel Del Coronado. Il croisait alors des gens qui lui souriaient ou lui adressaient des signes de la main et décochait des clins d'œil aux jolies filles.

Woodburn Heron décrivit ce processus de fuite mentale dès 1957, en y voyant une réaction compréhensible et même salutaire à un « environnement d'une monotonie implacable ». « Certains s'imaginent qu'ils se rendent d'un lieu familier à un autre en émaillant leur trajet fictif d'un tas de péripéties[XX]. » Les déplacements imaginaires de Linenger lui donnaient le courage de faire une demi-heure de sport, ce qui n'a rien d'évident dans l'espace. Quand il courait, il lui semblait toujours porter un lourd fardeau sur ses épaules. C'est dire à quel point il appréciait de s'échapper en pensée !

Un jour qu'il s'entraînait sans rien se figurer de particulier, Linenger prit soudain conscience d'une présence à la limite de son champ de vision. Il continua à regarder droit devant lui, certain qu'il ne s'agissait pas de l'un ou l'autre de ses compagnons de l'espace mais de son père, Don Linenger, décédé depuis sept ans. « J'ai ressenti sa présence avec beaucoup d'acuité, peut-être parce que je me trouvais plus près de lui, aux cieux. Nous avons établi une conversation silencieuse et je lui ai

confié à quel point il me manquait[XXI]. » Le père de Jerry Linenger lui transmit un message encourageant : « Je suis fier de toi. Tu as toujours voulu devenir astronaute, et tu as réussi ; bravo[XXII] ! »

La présence ne s'est pas appesantie sur la triste situation de Jerry. Au contraire, elle l'a tiré de son marasme en lui offrant une occasion de « s'échapper » ; ce qui a d'ailleurs beaucoup ému l'astronaute. Proche de son père, il était resté toute sa vie en excellents termes avec lui. À un moment donné, Linenger se mit à craindre qu'un cosmonaute débarquant dans le module le surprenne en proie à un violent trouble. Il tenta de chasser la présence mais elle demeura auprès de lui vingt minutes encore. Quand elle disparut, il se sentait radicalement mieux. « La tension qui m'oppressait avait fini par se dissiper. »

Le phénomène se reproduisit les semaines suivantes. En tout, Linenger s'entretint trois fois avec son père et, à sept autres reprises, il le sentit près de lui sans pour autant établir de communication. « Il ne s'agit pas d'une expérience religieuse, affirme Linenger. En tant que médecin, je l'ai interprétée comme un mécanisme d'autodéfense. Je ne me résoudrai jamais à en nier la réalité. Je n'ai même pas tenté de me l'expliquer de manière rationnelle[XXIII]. »

Ces exemples suggèrent que nous ne sommes jamais vraiment seuls, mais que nous gardons la possibilité de faire surgir quelqu'un auprès de nous, dans des environnements extrêmes d'une grande monotonie. Le troisième homme résulterait ainsi d'une tentative de notre cerveau de nous stimuler un minimum dans un contexte trop uniforme. *A priori*, le syndrome de la lassitude n'est pas étranger à l'apparition des présences fantômes. Cela dit, comme nous avons déjà eu l'occasion de nous en rendre compte, l'explication du phénomène se révèle plus complexe encore.

6

Le principe des déclencheurs multiples

Les récentes aventures de trois explorateurs de l'Antarctique, le Britannique Robert Swan, le Néo-Zélandais Peter Hillary et l'Américaine Ann Bancroft, vont nous fournir une nouvelle clé du mystère du troisième homme. Chacun d'eux, à un moment ou à un autre, a senti la présence du troisième homme alors qu'il, ou elle, tentait d'atteindre le pôle Sud dans un décor monotone et hostile (« Une étendue de blanc à perte de vue », comme le dit si bien Hillary). Les trois explorateurs ont dû surmonter leur épuisement, leur douleur physique et le manque de nourriture, dans des circonstances souvent dramatiques. Tous sont parvenus à la conclusion qu'il existe des êtres invisibles volant au secours des hommes et des femmes en détresse. Le moment précis où le troisième homme leur est apparu n'a rien d'anodin : il est en effet lié à certains incidents ayant émaillé les aventures de nos explorateurs. « Oh oui, ils sont encore là, écrit ainsi Hillary à l'issue de son périple. Je les vois aller et venir. Et je ne sais toujours pas quoi penser d'eux. N'en va-t-il pas de même pour tout le monde[I] ? »

Le 4 décembre 1985, Robert Swan se trouvait à cinq cents kilomètres du pôle Sud, en direction duquel il marchait depuis soixante-dix jours afin de rendre hommage au capitaine Robert Falcon Scott. Cet explorateur britannique maudit, battu dans la course au pôle Sud par Roald Amundsen, mourut en 1912 avec ses coéquipiers sur le chemin du retour. Swan, accompagné de Roger Mear et Gareth Wood, tirait alors un traîneau neuf heures par jour, chaque jour de la semaine, dans un environnement d'une extrême monotonie où prédominait la couleur blanche et où l'on n'entendait que le sifflement du vent, le souffle haletant des explorateurs et le glissement de leurs traîneaux sur la glace. Si l'on excepte le froid qui l'engourdissait, Swan aurait pu se croire enfermé dans un caisson d'isolation sensorielle.

À l'approche du glacier Beardmore, une immense coulée de glace de plus de cinquante kilomètres de large, d'autant plus dangereuse à franchir que sa surface, pareille aux eaux tumultueuses d'un torrent de

montagne, dissimule des crevasses assez traîtres, la situation des explorateurs ne s'annonçait pas très rose. « C'est presque trop horrible à admettre, mais je ne supporte plus de tirer mon traîneau, confia Swan à son journal de bord. J'ai souhaité en finir, pour la première fois de ma vie, ce qui m'a complètement miné. » Un soir, Swan, à bout de forces, dut admettre qu'il ne viendrait jamais à bout du dernier kilomètre de la journée, ni, *a fortiori*, des 900 qui le séparaient encore du pôle. Il crut recevoir « un coup de pied dans l'estomac » quand il prit conscience que le pôle Sud, son objectif depuis quinze ans, resterait à jamais hors de sa portée. C'était lui l'organisateur de l'expédition, lui qui en avait eu l'idée et qui s'y était le mieux entraîné. Son endurance et sa motivation auraient logiquement dû lui donner l'avantage sur ses compagnons. Réduit à l'impuissance, il les vit pourtant s'éloigner et ne plus former bientôt que de petits points noirs à l'horizon. Pour ne rien arranger, un blizzard se mit à souffler. À en croire Roger Mear, « Robert ne [leur] apparaissait plus que comme une tache sombre, à peine discernable au loin ». « Le voilà plus à la traîne qu'aucun de nous jusque-là[II] ! » Alors que le temps « continuait à se détériorer, qu'[ils] y [voyaient] de plus en plus mal et que [leurs] traces s'effaçaient », Mear décida de revenir sur ses pas porter secours à Swan.

Il vint alors à Swan la drôle d'impression que trois hommes marchaient devant lui et non deux. Il se convainquit de la présence non loin de lui d'un coéquipier de plus. Celle-ci ne tarda pas à lui paraître « tout à fait normale ». « Suis-je bien le dernier ? se demandait-il tout de même. Deux hommes sont censés me précéder or j'en dénombre trois devant moi. Comment est-ce possible[III] ? »

Swan ne trouva bientôt plus la force de continuer. Il s'assit sur son traîneau en sentant sa fin approcher. Il se rendit alors compte, bien que les autres fussent encore loin devant lui, qu'il ne se trouvait pas seul. Le troisième homme qu'il venait d'entrevoir au loin se tenait à ses côtés. Peut-être s'agissait-il de Robert Falcon Scott ? En tout cas, sa présence parut bien réelle à Swan, qui s'aperçut soudain que l'autre… riait ! Comme le rire est contagieux, Swan s'esclaffa à son tour. Il se mit même à « pleurer de rire, en songeant, en cet incroyable instant, à l'inanité de ce qu'[il] avait entrepris ». Il garda toutefois conscience qu'il réagissait en réalité à la présence d'un tiers : « Mon envie de rire ne m'est pas venue spontanément. Elle était liée à ce qui se trouvait auprès de moi ;

peu importe ce dont il s'agissait au juste. J'en ai tiré un grand réconfort[IV]. »

Quand Mear rejoignit enfin Swan, l'état de ce dernier lui parut préoccupant. Il lui dit de ne pas s'inquiéter et lui promit de tirer son traîneau à sa place. Swan, qui souriait encore, haussa les épaules en confiant à son coéquipier : « Ma foi, c'est vraiment très bizarre. » Swan se demanda si Mear n'allait pas le croire à demi fou. Mear encouragea Swan à continuer jusqu'à leur campement pour la nuit. « Au bout de quatre ou cinq pas, je me suis rendu compte que le traîneau de Robert pesait plus lourd qu'au début de notre périple. Il me semblait traîner un sapin dans du sable. » En examinant l'équipement de Swan, ses coéquipiers décelèrent un petit souci au niveau de ses patins : mal montés, ceux-ci exigeaient de lui deux fois plus d'efforts. Il est d'ailleurs remarquable que Swan fût parvenu jusque-là dans de telles conditions. Ses équipiers remédièrent au problème avant de poursuivre leur chemin. Swan ne parla jamais de sa rencontre avec le troisième homme. « Il m'est arrivé là quelque chose de tout à fait personnel. À mon avis, c'est grâce au troisième homme que je n'ai pas basculé dans la folie. Je ne voulais pas diminuer la portée de mon expérience en la divulguant[V]. »

Le 11 janvier 1986, Swan, Mear et Wood atteignirent le pôle Sud après 1 421 kilomètres parcourus, établissant ainsi le record de la plus longue marche sans assistance dans l'Antarctique. Trois ans plus tard, le 14 mai 1989, le Britannique Robert Swan parvint au pôle Nord où il remporta son ultime triomphe en devenant le premier homme à avoir jamais atteint l'un et l'autre pôles au terme d'une marche sans assistance.

Dès le début, ce fut un supplice : Peter Hillary, le fils de Sir Edmund (l'homme qui conquit l'Everest puis qui le gravirait à nouveau en compagnie de Peter, ce qui ferait d'eux le premier tandem père et fils à accomplir un tel exploit), partit de la base antarctique Scott le 4 novembre 1998, en tirant à sa suite un traîneau de 200 kilos. Hillary, un Néo-Zélandais accompagné des Australiens John Muir et Eric Philips, comptait lui aussi suivre l'itinéraire de l'ultime expédition de Scott pour rejoindre le pôle Sud à pied, en franchissant d'abord la barrière de Ross puis le glacier Shackleton en direction du plateau antarctique. Au lieu de repartir par voie aérienne, Hillary et ses équipiers comptaient rebrousser chemin à pied en parcourant ainsi 2 900 kilomètres au total. Hélas ! sitôt partis, ils souffrirent du froid extrême ; une succession de tempêtes les

retint à l'intérieur de leur minuscule tente. Des bourrasques soufflaient alors sans répit et la faim les taraudait : ils avaient en effet brûlé plus de calories en tirant leurs lourds traîneaux que leur nourriture ne leur en fournissait au quotidien.

La charge de son traîneau pesait à Hillary ; moins, toutefois, que la compagnie de ses équipiers. Peu après leur départ, Hillary entendit sans le vouloir Philips se plaindre de lui lors d'une conversation téléphonique par satellite. Il soupçonna dès lors son équipier de le considérer comme une gêne. Peu à peu, Hillary se sentit mis à l'écart ; ce qui l'incita à rechercher la solitude. Le décor immuable de l'Antarctique n'arrangeait rien à sa situation. Dans un passage de son journal, Hillary qualifia sa traversée de la barrière de Ross de « souffrance monochromatique ». « Tout était blanc. Il n'y avait rien dont mon esprit pût se nourrir : le monde extérieur ne nous apportait rien. Il me semble, dans ces cas-là, que tout ce que l'on garde en soi se retrouve absorbé par le dehors comme l'eau fraîche absorbe le sel en s'infiltrant dans le sol. » Dans un tel environnement, confia-t-il à son journal, « seules les pensées qu'on entretient en son for intérieur permettent de tenir bon[VI] ».

Le dix-huitième jour, le 21 novembre, Hillary prit conscience d'une présence à ses côtés : il reconnut aussitôt sa mère, emportée en même temps que sa sœur par un accident d'avion non loin de Katmandou, en 1975. Hillary décrirait le phénomène, bien plus marquant que la simple évocation d'un souvenir, dans l'incroyable récit de son expédition au pôle Sud, écrit en collaboration avec John Elder : « Il m'a semblé qu'elle venait me tenir compagnie. Comme si elle se trouvait vraiment là. En chair et en os. En un sens, c'était presque effrayant. Pourtant, ça m'a paru on ne peut plus naturel de marcher à côté d'elle en lui parlant[VII]. » Peter Hillary m'a confié qu'il considérait un peu son expédition comme l'équivalent au XXIe siècle de « ce que vivaient les moines des temps jadis ». « Ils s'isolaient sur un rocher s'engageant à ne plus entrer en contact avec qui que ce soit. Peut-être leur venait-il alors le même genre d'expérience. Du moins, je le suppose […] On se retrouve seul au monde, plus ou moins privé de stimuli[VIII]. »

La présence quitta Hillary en début d'après-midi, mais elle revint lui tenir compagnie plus tard dans la soirée. À l'en croire, il n'est pas impossible que ses équipiers l'aient surpris en train de sourire.

La tension entre les explorateurs s'accrut encore par la suite. Hillary se persuada que les autres lui en voulaient de les ralentir. Depuis plusieurs jours, il luttait contre l'une de ses bottes qui ne tenait pas en place. À un moment, Philips insista pour porter une partie de la charge d'Hillary mais celui-ci refusa. Certes, il avançait moins vite, mais pas au point de réduire leurs chances de réaliser leur objectif. Le 24 novembre, la présence revint. Elle ne lui adressa pas un mot. Il « marcha un long moment auprès d'elle, en gardant un silence réconfortant ». Quelques jours plus tard, à demi réveillé sous sa tente, il perçut de nouveau la présence, assise, cette fois, auprès de lui.

Le 1er décembre, la tension se relâcha enfin. Philips présenta ses excuses à Hillary. Les deux hommes échangèrent une poignée de main. « Merci, les gars », marmonna Muir. Hillary nota ce soir-là dans son journal que la suite de leur expédition s'annonçait moins pénible mais il avouerait plus tard que, paradoxalement, il se serait senti moins seul sans les deux autres. Le trente-sixième jour, d'autres présences se manifestèrent sous sa tente. Il reconnut deux de ses amis alpinistes décédés. En début de soirée, le trente-neuvième jour, alors qu'il luttait contre le blizzard, et que des bourrasques lui cinglaient le visage, il perçut de nouveau la présence de sa mère « à travers laquelle passaient les nuages ». Le plateau antarctique ne lui apparaissait plus que comme une « morne étendue glacée où le vent [faisait] rage, où la neige [volait] d'un bout à l'autre, tel du sable dans le désert ». Il ne distinguait même plus le ciel. Les nuages se confondaient avec le sol enneigé pour former un décor indéfinissable.

Le blizzard retint les trois explorateurs prisonniers de leur tente, où la fumée de leur radiateur leur picota les yeux tandis que leurs provisions diminuaient à vue d'œil. Hillary, un homme résistant ayant déjà relevé de nombreux défis au cours de sa carrière d'explorateur, se sentit soudain bien humble face aux forces de la nature. Il se souvint des mots de Scott : « Grand Dieu ! Quel endroit terrible ! » À ce moment-là, lui et ses équipiers renoncèrent à revenir à pied à leur point de départ. « Si nous étions partis à l'époque du capitaine, précise Hillary, nous aurions aperçu une autre tente non loin de nous, abritant trois cadavres. » À l'approche du pôle Sud, Hillary reçut une dernière visite : « Les silhouettes de mes équipiers disparaissaient par intermittence. L'image de ma mère aussi finit par se volatiliser au fil de mes pensées. » Cette fois, il lui dit au revoir. Bientôt, il aperçut les bâtiments de la station du pôle Sud :

l'endroit le plus reculé de la terre, où l'attendaient des êtres de chair et de sang. Il ne reviendrait jamais sur ses pas : son supplice touchait enfin à son terme.

Pour l'exploratrice américaine Ann Bancroft, tout commença en novembre 2000, au bout de quelques semaines d'une expédition qui l'amènerait à parcourir plus de 3 200 kilomètres en trois mois, depuis la Terre de la Reine-Maud jusqu'à la station américaine de McMurdo, en compagnie de la Norvégienne Liv Arnesen. Elles deviendraient ainsi les premières femmes à traverser l'Antarctique ; sur une distance record, qui plus est. Bancroft dut toutefois composer avec un phénomène auquel elle ne s'attendait pas du tout.

Le terrain présentait des difficultés considérables. Les deux exploratrices tiraient des traîneaux lestés de provisions qui pesaient 120 kilos (plus du double du poids de Bancroft) en luttant contre le relief formé par la neige durcie. Elles gravirent en zigzag les pentes raides qui menaient au plateau antarctique sous une neige qui tombait dru. Le succès de leur expédition reposait sur leur vitesse à ski, qu'il leur fallait théoriquement maintenir à 32 kilomètres par jour. Le vent devait *a priori* les aider en soufflant sur les voiles fixées à leur équipement, mais il fut impossible aux deux équipières de maintenir l'allure prévue ; ce qui les soumit à rude épreuve physiquement mais aussi psychologiquement, tant elles redoutaient l'échec. Comme l'écrirait plus tard Bancroft, « le doute deviendrait [leur] inséparable compagnon ; un intrus, un tiers malvenu[IX] ». La température ne dépassait jamais – 34 °C. Le blizzard, qui soufflait par bourrasques, retombait parfois en ralentissant les deux femmes dans leur progression. Comme si cela ne suffisait pas, un coup de vent tordit le bras de Bancroft en lui déchirant un muscle alors qu'elle désentortillait des cordages.

Un jour, à quatre heures de leur campement pour la nuit, Bancroft perçut une présence derrière son épaule droite, qui la ragaillardit. Arnesen, plus solidement bâtie, et surtout indemne, skiait à ce moment-là loin devant elle.

« Je n'en revenais pas, raconte Bancroft. Mes émotions m'ont submergée. J'ai vécu là un moment fort ; le remède dont j'avais besoin, en somme. Peu importe ce dont il s'agissait au juste : le résultat était là ! Je n'ai pas tenté de lutter contre mon impression d'une présence auprès de moi[X]. »

À l'instar d'Hillary, elle remarqua que son « troisième homme » était en réalité une femme et, à l'en croire, « il n'y avait pas à se méprendre sur son identité ». « La présence auprès de moi de ma grand-mère (décédée depuis peu) m'a redonné du courage et des forces en m'apportant un grand réconfort[XI] », nota Bancroft dans son journal le douzième jour de son expédition, le 25 novembre 2000.

Ce qui étonna le plus Bancroft, c'est que, dans une telle situation, elle se serait plutôt attendue à voir apparaître son autre grand-mère. Bancroft ne s'estimait en effet pas aussi proche de Rannie, la mère de son père, disparue six ans plus tôt, que de celle de sa mère.

« Elle s'est attardée auprès de moi un certain temps, confie Bancroft, au point que – je sais, ça paraît stupide – au point que j'ai fini par lui parler, par m'adresser à elle tout haut[XII]. » Sa grand-mère lui délivra un message d'encouragement et l'assura qu'elle s'en sortirait : « Tu vas y arriver ; seulement, tu vas en baver. » Le sentiment de sa présence, prégnant au départ, finit par se dissiper peu à peu. Bancroft en conserva toutefois une impression très vive jusqu'au lendemain matin, où elle se sentit en meilleure forme. Bancroft et Arnesen mèneraient à bien leur expédition à force de persévérance. Si l'on en croit Bancroft, l'apparition de sa grand-mère lui apporta un réconfort décisif au moment où elle en avait le plus besoin. Elle y vit une « incitation à tenir bon, doublée d'un mécanisme de survie[XIII] ».

Le troisième homme est apparu à Swan, Hillary et Bancroft quand une ou plusieurs sources de tension se sont ajoutées à leur isolement et à la monotonie de leur périple. Les études des conditions de survie des explorateurs aux pôles ont abouti à plusieurs conclusions : d'après Evan Llewelyn Lloyd, le froid polaire joue un rôle déterminant dans le phénomène du troisième homme. Anesthésiste à l'hôpital orthopédique Princesse Margaret Rose d'Édimbourg, Lloyd a épluché de nombreux récits d'une présence fantôme, dont celui de Shackleton. « Dans chaque cas, a-t-il déclaré au cinquième Congrès international sur la santé aux pôles à Copenhague en 1981, un froid extrême sévissait, qui s'ajoutait parfois à une intense fatigue[XIV]. » Les hallucinations n'ont rien d'exceptionnel, à partir du moment où la température interne du corps humain descend en flèche. « Il arrive que ceux qui pratiquent une activité physique par grand froid en soient eux aussi victimes[XV]. » Selon Lloyd, les hallucinations surviennent avant que l'hypothermie menace l'intégrité

physique, c'est-à-dire tant que l'individu qui en souffre semble encore dans un état normal. Lloyd prétend que le froid provoque des « modifications de l'équilibre neurochimique » et que les hallucinations « correspondent à une forme d'autohypnose en réaction à une situation des plus pénibles[XVI] », qui suscite, il convient de le souligner, « l'intense désir de la compagnie et du soutien d'un tiers[XVII] ».

En 1993, Fiona Godlee formula une autre théorie dans le *British Medical Journal* : à l'en croire, ce qu'ont vécu Shackleton et ses équipiers sur l'île de la Géorgie du Sud s'explique par « leur taux de sucre dans le sang, tellement bas qu'on se demande par quel miracle ils ont survécu[XVIII] ». La conclusion de Godlee s'appuie sur une étude de l'incidence sur l'organisme de conditions de vie extrêmes, comme celles dont ont dû s'accommoder Sir Ranulph Fiennes et le médecin Mike Shroud lors d'une marche sans assistance en Antarctique en 1992 et 1993. Ils ont alors brûlé plus de calories que leur alimentation ne leur en fournissait. Entre leur équipement et leurs provisions, les explorateurs ont consommé sur le plateau antarctique plus de 11 000 calories au quotidien, soit deux fois plus que ce que leur apportait leur nourriture ; ce qui, selon Stroud, « équivaut à se laisser mourir de faim en courant deux marathons au quotidien[XIX] ». Une alimentation insuffisante entraîne une chute de la glycémie, or Stroud a relevé chez lui et son équipier « un taux de sucre dans le sang des plus bas ». En à peine quatre-vingt-dix jours, Fiennes a perdu vingt-cinq kilos contre Stroud, vingt-deux.

Certains chercheurs ont calculé que Robert Falcon Scott et ses hommes avaient dû perdre près de 40 % de leur masse corporelle avant leur mort en mars 1912. L'équipe de Scott brûlait en effet beaucoup plus de calories qu'elle n'en tirait de son alimentation ; d'où un dangereux amaigrissement. « La faim les tenaillait en permanence, faute de provisions adéquates. Leur échec n'a rien d'étonnant, quand on évalue leur ravitaillement selon les critères nutritionnels d'aujourd'hui[XX]. » Godlee fait état d'autres symptômes qu'une simple perte de poids : lors de son expédition en compagnie de Fiennes, Stroud « se perdait souvent dans une rêverie nébuleuse ». « Un taux de glycémie extrêmement bas a pu inciter plus d'un explorateur des pôles à confondre son imaginaire et la réalité […] C'est ainsi que Shackleton et son équipe ont cru percevoir

auprès d'eux un "troisième homme", une présence réconfortante que certains ont considérée depuis comme leur ange gardien[XXI]. »

Peter Suedfeld et Jane Mocellin, dans leur étude de 1987 publiée par la revue *Environment and Behavior*, s'accordent à penser que la monotonie seule n'aggrave pas la tension nerveuse si elle ne se combine pas à la nécessité de rester en permanence sur le qui-vive ou à d'autres facteurs de stress[XXII]. « La pression à laquelle est soumise le sujet, affirment Suedfeld et Mocellin, décidera du rôle de la présence fantôme qui communiquera ou non avec lui ou lui viendra en aide[XXIII]. » Il se peut que le froid ambiant joue un rôle crucial. Il se peut aussi qu'il faille incriminer un autre facteur : un déficit en oxygène, la soif ou la faim, la maladie ou une blessure, la fatigue, le manque de sommeil, la peur ou encore une combinaison de plusieurs d'entre eux[XXIV]. Ne minimisons pas non plus les épreuves qu'ont dû surmonter nos explorateurs ; une blessure dans le cas de Bancroft, l'impression de se retrouver mis à l'écart pour Hillary, un problème d'équipement en ce qui concerne Swan. Pour qu'un explorateur perçoive auprès de lui un troisième homme, il semble nécessaire que plusieurs conditions soient réunies. Voilà, en somme, le principe des déclencheurs multiples.

7

Le sentiment d'une présence (1)

Le neurologue Macdonald Critchley a mené des recherches sur des troubles allant de la migraine aux dysfonctionnements nerveux en passant par la dyslexie. Ses travaux ont grandemant contribué à son champ d'études. Son ouvrage sur les lobes pariétaux a d'ailleurs fait date. Il a en outre analysé les symptômes de l'épilepsie « musicogénique » (causée par la musique) en laissant son nom à plusieurs syndromes neurologiques. Son intérêt pour le comportement humain s'est étendu aux effets pathologiques de la boxe, à l'attitude des hommes envers leur nez, aux propriétés prétendument télépathiques de l'ayahuasca et au syndrome de Miss Havisham (qui caractérise une vie en suspens, comme celle que mène le fameux personnage des *Grandes Espérances* de Dickens).

Critchley jouissait en son temps d'une réputation d'excentrique : alors que ses collègues se rendaient au travail en transports en commun, il arrivait à l'hôpital en Rolls-Royce noire d'époque. Il se montrait d'une gaucherie proverbiale envers les inconnus : il leur serrait mollement la main en baissant les yeux au sol avant de leur demander d'une voix traînante « Comment allez-vous ? ». En revanche, il s'exprimait avec brio en public et, plus jeune, avait même songé à devenir comédien[I]. Enfin, la mise toujours impeccable, il était d'une érudition sans pareille. Voilà sans doute pourquoi il devint la coqueluche de la communauté internationale des neurologues et le président de la Fédération mondiale de neurologie[II]. Précisons aussi qu'il collectionnait les pots d'onguents en céramique et tout ce qui avait trait à Oscar Wilde.

En tant que réserviste de la marine, pendant la Seconde Guerre mondiale, Critchley entendit parler de naufragés ayant perçu une présence fantôme auprès d'eux. Intrigué, il se pencha sur le sujet en dévorant des récits d'explorateurs, dont celui de Shackleton. Le phénomène du troisième homme lui parut en fin de compte assez répandu :

Des alpinistes coincés en haute altitude par le mauvais temps m'en ont parlé, de même que des prisonniers contraints d'effectuer une marche éprouvante d'un camp de concentration allemand à un autre. L'imagination d'un alpiniste à l'assaut de l'Everest lui a joué un tour semblable, sans doute parce qu'il manquait d'oxygène. Slocum, alors qu'il naviguait en solitaire, a cru à plusieurs reprises qu'un compagnon se trouvait auprès de lui[III].

Critchley fut le premier scientifique à s'intéresser aux apparitions du troisième homme à « Monsieur tout le monde ». Selon lui, le phénomène prenait naissance chez l'individu même qui en était témoin et ne prouvait nullement l'existence des anges gardiens. Critchley tenta de décrire dans un essai, en 1955, cette « expérience mentale assez inhabituelle » : « Un sentiment, ou plutôt une impression, qui prend parfois les proportions d'une véritable illusion, que l'on ne se trouve pas seul. Ou, si une personne nous tient réellement compagnie, que quelqu'un d'autre encore est présent, alors qu'il n'en est rien[IV]. »

Bien que le troisième homme revête parfois « l'apparence d'une créature de chair et de sang[V] », sa présence, en général fuyante, intangible, se confine aux limites du champ de vision :

Parfois, l'impression est vive ; parfois, elle n'est que fugace. Il se peut qu'elle perdure mais pas forcément. Il se peut aussi qu'elle revienne à plusieurs reprises, qu'elle apparaisse avant de disparaître aussitôt et ainsi de suite. La « présence » est rarement identifiée. En général, le phénomène se résume à la conviction qu'il y a « quelqu'un » dans les parages ou, du moins, que « l'on n'est pas seul[VI] ».

La présence, remarque Critchley, ne provoque pas nécessairement de trouble. « Il arrive qu'elle ne signifie rien pour la personne à laquelle elle apparaît. » Des épileptiques, des schizophrènes ou encore des victimes de traumatismes cérébraux connaissent eux aussi le phénomène. Critchley relate le cas d'une femme souffrant d'atrophie biparietale (conséquence de la maladie d'Alzheimer) : « Elle se réveillait souvent en pleine nuit, persuadée que quelqu'un se trouvait dans sa chambre. » Il lui arrivait de sortir de son lit et de « se rendre d'une pièce à l'autre sur la pointe des pieds en espérant surprendre l'intrus ». Un patient atteint d'une lésion au cerveau se sentait, quant à lui, menacé par une présence « qui, pour le coup, ne lui venait nullement en aide ».

Critchley déplorait « l'absence de la moindre étude sérieuse du phénomène dans la littérature neuro-psychiatrique ». Il n'en découvrit une mention que dans l'œuvre du philosophe et psychiatre allemand Karl Jaspers. En 1913, à l'époque où il exerçait encore dans un asile pour aliénés de Heidelberg, Jaspers rencontra six schizophrènes convaincus de la présence auprès d'eux d'un être invisible. L'une des patientes avait l'impression que celui-ci épiait ses gestes. Un autre croyait que « sa fiancée se tenait derrière lui, en imitant ses mouvements ». Il semblait enfin à un troisième que « quelqu'un marchait constamment à [son] côté[VII] ».

Selon Jaspers, le phénomène n'a rien à voir avec la certitude d'une présence dans une pièce non éclairée où l'on vient de pénétrer. Dans ce dernier cas, la présence indécelable à l'œil nu se trahit par des bruits ou des changements de la pression atmosphérique. Jaspers ajoute que le sentiment d'une présence invisible comporte un « caractère d'urgence ». Il cite l'exemple d'un patient convaincu que quelqu'un d'autre singeait ses gestes : « Il n'avait jamais vu ni entendu son double ; il ne l'avait pas non plus senti ni touché et, cependant, il ne voulait pas en démordre : l'autre se trouvait bel et bien là[VIII]. »

Jaspers a donné au phénomène le nom de *leibhaftige bewusstheit* (soit la « conscience d'une présence en chair et en os »). Bien que ses observations se soient limitées aux patients qu'il soignait en tant que psychiatre, il fut le premier à proposer une définition scientifique du phénomène :

Il y a des patients qui ont le sentiment (ou qui prennent tout à coup conscience) que quelqu'un se trouve auprès d'eux ; quelqu'un dont la présence n'est pas attestée par leurs sens, quoiqu'elle ne fasse aucun doute à leurs yeux[IX].

Près de trente ans après les travaux de Jaspers, un médecin suisse, Ferdinand Morel, s'est penché sur l'impression d'une présence qui s'impose à certains malades mentaux et qu'il rapproche des hallucinations visuelles. Il a donné au phénomène un nom différent, en qualifiant l'être invisible d'« accompagnant ». Il cite le cas d'une patiente qui « ressentait plus qu'elle ne voyait » une mystérieuse présence impalpable à quelques mètres d'elle, qui la suivait quand elle marchait. À en croire la malade, cette créature « gardait l'œil sur elle ». Morel ne propose pas plus d'explication que Jaspers : il se contente de

noter que « nous ne savons pas encore ce qui cloche au juste chez ces patients[X] ». Le phénomène, prétend toutefois Morel, s'accompagne souvent d'un certain nombre de troubles cérébraux.

Critchley a contribué à l'étude du troisième homme dans la mesure où il a prouvé que le sentiment d'une présence pouvait s'imposer à des gens « normaux en danger ou à bout de forces », qui la percevaient alors comme « bienfaisante ». Selon Critchley, il s'agirait d'une forme d'hallucination bien qu'il ne s'explique pas que, pour le coup, aucun sentiment d'irréalité ne s'attache au phénomène. Critchley souligne pour conclure que le troisième homme peut apparaître à des individus sains d'esprit, qui ne délirent absolument pas : « Il arrive que la présence n'ait rien à voir avec les illusions les plus communes, bien au contraire[XI]. » Critchley n'a toutefois jamais formulé d'hypothèse sur son origine. Il n'a pas été en mesure d'éclaircir le phénomène du troisième homme aussi rationnellement qu'il a ordonné sa collection de pots d'onguents.

8

Le contrecoup du veuvage

En juillet 1953, un alpiniste autrichien de vingt-huit ans, Hermann Buhl, tenta de gravir seul le sommet himalayen du Nanga Parbat (« la montagne nue »), le neuvième plus haut sommet du monde. De nombreux alpinistes y ont laissé la vie, plus que sur n'importe quel autre pic d'une altitude supérieure à 8 000 mètres et trois fois autant que sur les pentes de l'Everest. À l'époque où Buhl se lança à la conquête du Nanga Parbat, trente et un alpinistes y avaient déjà trouvé la mort, dont le Britannique Alfred Mummery en 1895 et les dix membres de l'expédition allemande conduite par Willy Merkl en 1934.

Buhl, accompagné par un grimpeur du nom d'Otto Kempter, établit un campement à 6 900 mètres d'altitude en ignorant les injonctions répétées de sa base à rebrousser chemin à cause du temps qui menaçait de se dégrader. Buhl savait qu'il prenait là un risque considérable : « Rien de tel n'avait encore été tenté aussi haut sur les pentes de l'Himalaya et, d'ailleurs, ce n'était pas raisonnable de notre part. Cela dit, quel autre choix nous restait-il ? Les sherpas ne voulaient pas aller plus loin ; nous dûmes donc nous passer d'eux. »

À une heure du matin, le 3 juillet 1953, Buhl partit à l'assaut du Nanga Parbat. Kempter, qui ne se sentait pas dans son assiette, promit à Buhl de le rejoindre plus tard. Conscient qu'il ne devait surtout pas perdre de temps s'il voulait atteindre le sommet dans la journée, Buhl se mit en route, seul.

En un sens, il était remarquablement peu préparé à ce qui l'attendait. Il ne disposait ni de provisions suffisantes ni de réserve d'oxygène. Il dut ainsi « engager un combat désespéré pour [se] procurer cette indispensable ressource que nous fournit l'air ». Kempter ne le rejoindrait jamais. Buhl effectua rapidement l'ascension du Nanga Parbat, en dépit de l'extrême difficulté que celle-ci présentait. Il lui en coûta dix-sept heures d'un effort surhumain. « Le moindre pas en avant était l'aboutissement d'une lutte, d'une indescriptible tension de ma volonté […] J'obéissais aux diktats de mon subconscient, lequel n'avait plus qu'une idée : aller plus haut, encore plus haut ; mon corps, lui, avait

déjà renoncé depuis longtemps. J'avançais comme sous auto-hypnose. » Les heures passant, sa condition physique empira. Vint un moment où il ne parvint même plus à rester debout. À l'en croire, Buhl n'était plus alors « qu'un déchet d'humanité ». Il finit par ramper à quatre pattes.

Puis un changement se produisit : le sol cessa de s'élever. Quand Buhl atteignit enfin le sommet, il n'en éprouva pas un sentiment de triomphe ni d'exultation mais un simple soulagement. À bout de forces, il s'effondra en plantant son piolet dans la neige. Il prit ensuite quelques photos avant d'édifier un petit cairn, ou steinmann. À ce moment-là seulement, il regarda autour de lui. De vertigineux à-pics cernaient le sommet du Nanga Parbat. « Il me semblait flotter en apesanteur au-dessus du monde, détaché du reste de l'humanité. » À sept heures dix du soir, Buhl entama sa descente alors que le soleil disparaissait à l'horizon. Brusquement, le froid s'intensifia.

Buhl prit alors une décision quasi suicidaire : celle d'établir un bivouac, c'est-à-dire un campement temporaire, à quelques centaines de mètres à peine du sommet. Il risquait de mourir de froid mais il n'avait pas trop le choix : la nuit venait en effet de tomber au bout de cent trente mètres à peine en contrebas. Non loin de lui, Buhl aperçut un gros rocher dont il s'approcha. Hélas ! trop pentu, celui-ci ne permit pas à l'alpiniste de s'y asseoir. Buhl passerait la nuit adossé à la pierre. Faute de tente, ou même d'un simple sac de couchage, Buhl enfila la totalité de ses habits de rechange, dont un passe-montagne et une deuxième paire de gants. Le froid insoutenable, la faim et la soif torturaient Buhl qui, ne tenant presque plus debout, n'arrêtait pas de dodeliner de la tête. Il s'assoupit bientôt pour se réveiller en sursaut. Il lui fallut un long moment avant de reconnaître les alentours. Il commençait à ne plus sentir ses pieds au fond de ses bottes gelées. Le temps lui parut ralentir et il se mit à craindre que la nuit dure une éternité. La lune apparut à deux heures du matin mais, comme elle ne l'éclairait pas directement, il dut attendre l'aurore pour continuer son chemin. Quand le soleil se leva enfin, « la lumière du salut », comme l'écrit Buhl, le réchauffa peu à peu en lui permettant de poursuivre sa descente, pénible au possible. La moindre erreur de jugement pouvait se révéler fatale. Chaque fois qu'il glissait à cause de la neige, il lui fallait plusieurs minutes pour se ressaisir avant de poursuivre son chemin. Il courait d'autant plus de danger qu'il avait laissé son piolet au sommet, en guise de preuve de son triomphe.

Buhl puisait alors des forces dans une source insoupçonnée : « Pendant ces heures d'extrême tension, j'ai eu le sentiment extraordinaire de ne pas être seul. Un partenaire se trouvait auprès de moi, il veillait sur moi, il prenait soin de moi. Je savais qu'il ne s'agissait là que d'un caprice de mon imagination mais mon impression n'en a pas moins persisté[I]. » Il lui sembla qu'un être invisible lui venait en aide ; un être dont il se sentait toutefois responsable, ce qui l'incita à redoubler de prudence.

Tout ce à quoi je me raccrochais s'éboulait. Il aurait suffi que je glisse ou que je tombe pour que c'en soit fini de moi, et j'aurais sans doute entraîné dans ma chute mon ami et compagnon, tout inexistant qu'il fût […] Il fallait que je prenne garde au moindre de mes pas[II].

À la mi-journée, Buhl ôta ses gants pour s'assurer une meilleure prise. Quand il voulut les remettre, il n'en retrouva plus qu'une paire. Il demanda à son compagnon où se trouvait l'autre. Buhl entendit alors distinctement sa réponse : « Tu l'as perdue. » La voix lui parut familière bien qu'il ne parvînt pas à l'identifier. Elle appartenait en tout cas à un ami. « Plus d'une fois, je me suis retourné pour m'adresser à mon compagnon[III] », avouerait-il plus tard. Il n'eut pourtant jamais l'impression de perdre le sens commun.

La descente de Buhl ne fut qu'un long supplice. La soif le tenaillait au point que sa langue collait à ses gencives. Il se mit à saliver et n'avança bientôt plus qu'au ralenti, en prenant une vingtaine d'inspirations à chaque pas. Il finit par s'arrêter et s'assoupir à l'approche du crépuscule, or il savait qu'il ne survivrait pas à une nuit de plus à la belle étoile sur les pentes du Nanga Parbat. Dès qu'il prit conscience du danger, un sursaut d'énergie le secoua. Il poursuivit en mobilisant ses dernières forces.

« Mon compagnon est resté auprès de moi pendant tout ce temps ; mon fidèle compagnon que je n'ai jamais vu, dont la présence s'est surtout manifestée aux moments de danger en m'apaisant, en me rassurant : je savais que, si jamais je glissais ou tombais, cet "autre homme" me retiendrait. Même si, en réalité, il n'y avait personne[IV]. »

Enfin, Buhl aperçut le camp qu'il avait quitté quarante et une heures plus tôt. Il distingua des points correspondant à des êtres humains : « À ce moment-là, j'ai compris que je ne craignais plus rien. » Buhl finit par s'effondrer dans les bras d'un autre membre de l'équipe, Hans Ertl, venu

à sa rencontre, qui éprouva un choc en voyant Buhl : « Il m'a paru vieilli de vingt ans. Son visage décharné, creusé de rides profondes, portait la marque de souffrances intolérables[V]. »

« Hier, j'ai vécu le plus beau jour de ma vie », se contenta de déclarer Buhl.

Quand il entendit parler du compagnon invisible de Buhl, un autre alpiniste autrichien, Herbert Tichy, ne put s'empêcher de se demander d'où celui-ci provenait : « De son sixième sens ? De son subconscient ? À moins qu'il ne s'agît de son ange gardien ? Ou d'amis défunts[VI] ? » Buhl estima quant à lui que seule une « bienveillante providence » lui avait permis de conquérir le Nanga Parbat. Il survécut à son ascension triomphale mais il n'en avait pas pour autant terminé avec l'alpinisme. Quatre ans plus tard, Hermann Buhl fut victime d'une chute mortelle sur les pentes du Chogolisa, dans le massif du Karakoram, au Pakistan. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Le docteur Griffith Pugh, le physiologiste de l'expédition britannique de 1953 au mont Everest (celle que couronna la première ascension du sommet, par Sir Edmund Hillary et Tensing Norgay), admet, en tant que spécialiste du froid et de l'altitude, que de nombreux alpinistes ont rencontré le troisième homme mais il n'y voit qu'un effet secondaire de la « détérioration de leurs facultés mentales ». D'après Pugh, « ces apparitions fantomatiques ne sont que des hallucinations causées par le froid extrême, l'épuisement et le manque d'oxygène, même en cas d'utilisation d'un appareil respiratoire […] Des grimpeurs à bout de forces sont susceptibles de se figurer n'importe quoi en montagne. La visite de leurs parents ou de leurs amis défunts, pour prendre un exemple caractéristique[VII] ».

Il est vrai qu'en montagne, certains aperçoivent un peu de tout et surtout n'importe quoi. Quand Edward Whymper revint du sommet du Cervin en 1865, quelques heures après la chute mortelle de trois de ses compagnons, il vit des croix en suspension dans les airs. Sur les pentes de l'Everest, Frank Smythe se figura quant à lui des « théières qui s'agitaient en rythme ». Si l'on en croit une autre source, « des chevaux en train de danser ont été observés au sommet de l'Aconcagua en Argentine[VIII] ». Pugh assimile l'apparition du troisième homme à ce genre de tours que joue parfois l'imagination.

Charles S. Houston, un alpiniste et médecin, spécialiste de la physiologie en haute altitude, a lui aussi relevé la fréquence du phénomène. « L'hallucination la plus répandue met en scène un compagnon qui parle au grimpeur, dont il partage l'expérience, en marchant près de lui[IX]. » Houston en accuse le mal des montagnes : un œdème cérébral lié à l'augmentation du débit sanguin consécutive au manque d'oxygène et qui provoque à l'occasion un gonflement du cerveau. « La plupart de ceux qui souffrent d'un œdème entendent des voix ou aperçoivent de drôles d'objets, écrit Houston. Il n'est pas rare non plus qu'ils ne parviennent plus à se situer dans le temps ni dans l'espace. Quand de tels symptômes apparaissent, le diagnostic s'impose de lui-même et il faut alors traiter au plus vite les patients, si l'on tient à ce qu'ils gardent la vie sauve[X]. »

Dans leur livre, *Man at High Altitude*, Donald Heath et David Reid Williams soulignent le caractère emblématique du « compagnon fantôme ». Eux aussi l'expliquent par un séjour prolongé en très haute montagne : « L'hypoxie [un déficit d'oxygène dans le sang] endommage les fonctions cérébrales supérieures. » Heath et Williams reconnaissent toutefois – la chose a son importance – que le compagnon fantôme apporte un secours à celui qui le perçoit : « Sans doute s'agit-il d'une construction de l'esprit destinée à fournir un soutien psychologique dans une situation périlleuse[XI]. » Charles Clarke, un neurologue britannique qui pratique lui-même l'alpinisme, voit dans le compagnon fantôme une source de réconfort et, s'il laisse entendre que le manque de sommeil ou l'anxiété contribuent à son apparition, il doute en revanche « qu'un trouble métabolique tel que l'hypoxie ait un rôle à jouer là-dedans[XII] ».

Pugh ne parvint pas à écarter l'objection de Macdonald Critchley : si le troisième homme s'explique par une « détérioration du fonctionnement du cerveau », comme l'affirme Pugh, pourquoi fournit-il un secours et diffère-t-il à ce point des hallucinations les plus communes, qui laissent un sentiment d'irréalité ? L'apparition du troisième homme ne s'accompagne pas d'un délire ; ce qu'attestent de nombreux témoignages d'explorateurs de l'Antarctique, de navigateurs et même d'alpinistes. Chaque fois que la mort se profilait à l'horizon, un être invisible s'est manifesté. Qu'est-il alors arrivé ? Comment passe-t-on de la quasi-certitude que la fin approche au miracle de la survie ? En se convainquant qu'un compagnon va fournir un secours. Ceux qui aperçoivent le troisième homme ne le considèrent jamais comme un

symptôme de leur effondrement nerveux[XIII]. Au contraire ! Beaucoup d'alpinistes lui attribuent des pouvoirs à même de compenser la dégradation de leurs propres facultés causée par l'altitude. Comme l'écrit l'alpiniste Greg Child : « Ceux qui ont senti la présence d'un tiers distinguent très nettement celle-ci des hallucinations susceptibles de désorienter ou d'induire en erreur. Elle leur semble réelle, et surtout apaisante, et fournit des conseils d'une aide précieuse[XIV]. »

Si le troisième homme ne résultait que de la dégradation des facultés mentales en haute altitude, comment expliquer qu'il soit apparu à Stephanie Schwabe alors qu'elle plongeait aux Bahamas ? Ou à Joshua Slocum pendant sa traversée de l'Atlantique ? Critchley rappelle que des êtres invisibles, amicaux et serviables, jouent un rôle tout à fait normal dans la vie de nombreux enfants en parfaite santé. La figure du compagnon de jeu imaginaire offre sans doute le meilleur exemple de présence bienveillante dont la plupart des gens ont entendu parler, quand ils n'en ont pas eux-mêmes fait l'expérience. « En cas de danger, de maladie ou d'isolement, écrit Critchley, l'impression d'une présence peut devenir très prégnante ; surtout si l'enfant se convainc qu'un être céleste le protège[XV]. »

Bien souvent, les enfants donnent un nom à cet être invisible et sont capables d'en décrire l'apparence ; ils s'y réfèrent même dans leurs conversations et s'amusent avec lui. En d'autres mots, la créature revêt « toute l'apparence de la réalité du point de vue de l'enfant, sans pour autant reposer sur le moindre fondement objectif[XVI] ». Les compagnons de jeu peuvent se présenter sous n'importe quel aspect, « vieux ou jeunes, moroses ou joyeux ». Ils apparaissent à environ 30 % des enfants entre trois et six ans et leur présence persiste six mois en moyenne. Certains chercheurs affirment que les enfants qui bénéficient de leur présence ne « font pas semblant » mais souffrent d'authentiques hallucinations : ils voient leur compagnon et l'entendent parler. Certains enfants adoptent d'ailleurs une curieuse intonation quand on leur demande d'imiter leur ami. Une étude a montré que la moitié des étudiantes américaines « a eu un compagnon de jeu imaginaire ; un quart se rappelait d'ailleurs les inflexions de sa voix[XVII] ». L'impression très vive que laissent de telles amitiés inquiète parfois les parents, bien que beaucoup d'enfants ne leur en parlent pas, comme s'ils pressentaient que les adultes ne comprendraient pas.

Les manuels d'éducation conseillaient autrefois de ne pas laisser les enfants jouer avec leur compagnon imaginaire mais, depuis les années 1960, ces derniers passent au contraire pour un « signe de santé et de créativité[XVIII] ». Ils apparaissent le plus souvent aux enfants solitaires ou victimes d'un traumatisme, ou encore à la naissance d'un frère,en cas de divorce, d'absence prolongée ou de disparition de l'un des parents. Les enfants uniques en bénéficient plus que les autres. Les psychologues en ont déduit que ces compagnons assumaient une fonction protectrice en soulageant de la solitude et de l'angoisse. C'est en tout cas l'impression qu'il en reste aux enfants.

Dans certains cas, le compagnon imaginaire survit aux premières années : « Il grandit en même temps que l'enfant et lui indique comment affronter les moments de tension[XIX]. » Une étude récente a révélé que le phénomène touchait aussi les adolescents, entre quatorze et quinze ans : ceux-ci n'ont pas recours à un ami imaginaire faute d'un autre, véritable. Au contraire : les compagnons invisibles apparaissent surtout à ceux qui s'estiment « à l'aise en société[XX] ». Exceptionnellement, certains adultes aussi jouissent d'une compagnie invisible. Une femme, qui avait eu de nombreux amis imaginaires enfant, s'est aperçue à l'âge adulte que, quand elle se sentait sur les nerfs, « ses anciens compagnons de jeu revenaient, or tous avaient grandi, comme elle ».

Les compagnons imaginaires de l'enfance diffèrent-ils beaucoup du troisième homme qui a aidé Frank Smythe au mont Everest ou Hermann Buhl au Nanga Parbat ? Les circonstances dans lesquelles un individu se retrouve le plus vulnérable déterminent-elles l'aspect sous lequel lui apparaît le troisième homme ? Voilà qui expliquerait pourquoi il revêt l'apparence d'un enfant, d'un substitut parental ou, au contraire, d'une personne de confiance selon qu'il se manifeste à un petit garçon ou à un alpiniste[XXI].

L'alpinisme implique un effort soutenu des plus harassants. Il ne faut donc pas s'étonner si le troisième homme en est aussi indissociable que le matériel spécialisé. Tous les alpinistes ne l'ont pas perçu à leurs côtés mais rares sont ceux qui n'en ont jamais entendu parler ou qui ne connaissent pas quelqu'un à qui il s'est manifesté. Une étude portant sur trente-trois alpinistes espagnols à l'assaut de sommets de plus de 7 500 mètres a mis en évidence qu'un tiers d'entre eux avaient connu des « épisodes hallucinatoires » caractérisés par « la sensation d'une

présence imaginaire dans leur dos[XXII] ». L'isolement, la monotonie et la solitude forment des conditions favorables à l'apparition du troisième homme. Le froid aussi. Pugh estime, et ce ne sont pas les alpinistes qui le contrediront, que l'altitude joue en outre un rôle crucial. Dans le cas d'Hermann Buhl, un autre facteur a pu entrer en compte : le traumatisme de la perte, que je qualifie pour ma part de « contrecoup du veuvage ».

De toutes les circonstances dans lesquelles le troisième homme est apparu en haute altitude, il n'en est sans doute pas de plus extraordinaires que celles de la catastrophe qui a touché les membres du club d'alpinisme de l'université d'Oxford à l'assaut du Haramosh en 1957. À l'instar du Nanga Parbat, le pic du Haramosh se situe au Karakoram, dans le nord-ouest du Pakistan. Bernard Jillott, un excellent alpiniste de vingt-trois ans au tempérament impulsif, eut le premier l'idée de l'expédition, qu'il organisa lui-même. Y participaient un étudiant en médecine (le Britannique John Emery), un Néo-Zélandais qui s'intéressait à la botanique (Rae Culbert) et un Américain (Scott Hamilton). Manquant encore d'expérience en haute montagne, ils firent appel à Tony Streather, un soldat britannique de l'armée indienne, puis pakistanaise après la partition des deux États, futur instructeur à Sandhurst, la célèbre académie militaire britannique. Streather s'était mis à l'alpinisme presque par accident, en participant, en tant qu'officier du transport, à l'ascension en 1950 du Tirich Mir au nord-ouest du Pakistan. Il y prit goût tout de suite et, naturellement doué, se rendit bientôt indispensable à son équipe en parvenant au sommet dès sa première tentative. En 1953, il se distingua par sa résistance psychologique à l'assaut du K2 et, deux ans plus tard, il conquit le Kangchenjunga, le pic le plus haut jamais gravi jusqu'alors ; ce qui décida Jillott à l'adjoindre à son équipe sur les pentes du Haramosh, lequel culmine tout de même à 7 409 mètres.

L'expédition, à laquelle participaient des porteurs du Hunza, devait en principe se limiter à une simple reconnaissance des lieux mais l'entêtement de Jillott se révéla contagieux : les alpinistes résolurent de grimper le plus haut possible en dépit de la neige épaisse. Ils établirent leur quatrième campement sur le versant nord-est de ce qui était en réalité le Haramosh II, un sommet secondaire de 6 666 mètres. Force leur fut alors de renoncer à l'ascension du pic principal. Les membres de l'équipe, à l'exception de Hamilton resté au troisième campement,

décidèrent de gravir encore trois cents mètres jusqu'à une crête offrant un magnifique point de vue avant d'entamer la descente. Cela se passait le 15 septembre 1957, par un temps radieux, sous un ciel dégagé. Un splendide panorama récompensa les quatre hommes de leur peine. Jillott estima qu'ils jouiraient d'une plus belle vue encore de l'autre côté d'un à-pic, un peu plus loin : le « chapeau du cardinal ». Streather et Culbert préférèrent l'attendre. Emery, lui, l'accompagnerait.

Il entreprit de remonter la pente avec Jillott. Au moment où celui-ci allait parvenir au sommet, une « détonation sourde se produisit ». Le sol céda sous ses pas en s'effondrant à une vitesse croissante au-dessous des deux hommes, qu'une avalanche emporta au bas de la pente. On aurait dit des marionnettes aux gesticulations pataudes, dont les ficelles s'emmêlent. Horrifiés et surtout réduits à l'impuissance, Streather et Culbert virent leurs camarades disparaître au fond d'une cuvette remplie de neige en contrebas.

S'attendant au pire, Streather et Culbert, à peine remis de leur stupeur, se risquèrent sur le terrain dégagé par l'avalanche. Streather, qu'une corde rattachait à Culbert, parvint au bord de la cuvette au fond de laquelle il jeta un coup d'œil. En dépit de la neige poudreuse en suspension dans le ciel, il distingua une minuscule silhouette en manteau vert : celle de Jillott, encore en vie et qui semblait creuser la neige à mains nues. Une autre forme humaine apparut alors. Par miracle, Jillott et Emery avaient survécu à leur chute. Hélas ! d'immenses à-pics de glace les séparaient de leurs camarades. « Je ne sais vraiment pas comment on va les sortir de là[XXIII] », confia Streather à Culbert.

L'après-midi touchait alors à sa fin. Jillott et Emery tentèrent en vain de trouver un chemin par lequel se dégager de la dépression. De guerre lasse, ils revinrent à leur point de départ, de crainte que les autres les perdent de vue. Ils se préparèrent à passer la nuit sans nourriture ni boisson ni abri, par un froid qui s'intensifiait d'heure en heure. Il ne leur resta bientôt plus qu'à prendre leur mal en patience. Streather et Culbert, pendant ce temps, retournèrent au quatrième campement se reposer, se restaurer puis préparer un paquet d'habits et de nourriture à l'intention de leurs camarades en difficulté. Streather laissa tomber le paquet dans la direction d'Emery et Jillott mais, manque de chance, celui-ci disparut dans une crevasse, rendant d'autant plus urgente une intervention des secours.

Streather et Culbert entreprirent de descendre la pente de soixante degrés qui menait au fond de la cuvette. Streather, qu'une corde de trente mètres de long rattachait à Culbert, partit le premier, en ménageant des points d'appui dans la glace. Ils n'avançaient pas très vite et, à la longue nuit, succéda bientôt l'aube. Arrivés au sommet d'un à-pic de glace aussi dure que de la roche, ils durent bifurquer vers la droite. La nécessité d'entamer la glace à chacun de leurs pas mobilisa toutes leurs forces. Pour ne rien arranger, Culbert perdit l'un de ses indispensables crampons ; ce qui réduisit d'un seul coup ses chances de sortir de là vivant. Les crampons hérissés de pointes s'attachent en effet aux semelles en caoutchouc des souliers en améliorant leur adhérence à la glace. Culbert dut ôter la protection en toile de ses chaussures : trop glissante, elle ne lui assurait pas une prise suffisante sur la paroi de l'à-pic.

Quand Streather parvint à portée de voix des deux autres, il leur cria : « Remontez ! tant pis si ça vous paraît difficile. C'est une question de vie ou de mort. » Il n'entendit pas la réponse décourageante : « Impossible ! On a perdu nos piolets[XXIV]. » Streather et Culbert finirent par rejoindre les deux autres au fond de la dépression. Ils n'échangèrent que peu de mots. Jillott et Emery burent un peu de soupe d'un thermos. Ils n'avaient rien absorbé depuis une journée entière.

L'heure tournait cependant. Leur seule chance de se tirer d'affaire consistait à regagner sans tarder le bord de la dépression. Ils s'encordèrent les uns aux autres. Culbert ouvrirait la marche, suivi de Streather, Jillott et Emery. Ils venaient de gravir soixante mètres quand Culbert, qui devait lutter pour ne pas glisser sans son crampon, fit une chute et entraîna Streather à sa suite. Les quatre hommes tombèrent les uns après les autres au fond du bassin. Aucun d'eux ne se blessa mais Streather perdit son piolet. Sans attendre, ils se remirent en route. Cette fois, Streather prit la tête de la cordée en s'aidant du dernier piolet restant, celui de Culbert. À l'approche du haut de la cuvette, Jillott s'assoupit et, une fois de plus, les quatre alpinistes tombèrent d'une hauteur de soixante mètres en revenant à leur point de départ, et en perdant par la même occasion leur dernier piolet. Épuisés, les grimpeurs se blottirent sous une corniche dans l'espoir de se tenir chaud. Culbert souffrait de gelures au pied gauche. Ils passèrent une nuit agitée, interrompue par les cris de Jillott, victime d'hallucinations, sans doute

suite à un coup à la tête. L'un de ses camarades lui injecta de la morphine et tous réussirent à dormir au moins un petit peu.

La lumière du soleil, en reparaissant à l'aube du 17 septembre, le surlendemain de l'avalanche, leur offrit leur dernière chance de s'en sortir. Sans abri ni nourriture ni eau, il semblait en effet peu probable qu'ils tiennent encore longtemps le coup. Ralph Barker affirme dans son éprouvant compte rendu de l'expédition qu'à ce moment-là, « ils n'étaient plus capables de réfléchir ; seul leur instinct les guidait encore[XXV] ». Streather, un alpiniste aguerri au caractère bien trempé, semblait le mieux préparé des quatre à l'épreuve qui les attendait. Cette fois, ils ne s'encorderaient plus : chacun pour soi ! Au bout de quatre-vingt-dix mètres, ils retrouvèrent l'un des piolets égarés. Streather s'en servit pour s'assurer un meilleur appui sur la glace. Ils parvinrent alors au plateau qui représentait la partie la plus périlleuse de leur ascension. Dieu sait comment, ils en vinrent à bout.

Alors qu'ils touchaient au but, Jillott s'écria : « Rae a des ennuis ! » Impossible à Culbert, au pied atteint de gelures, d'aller plus loin. Il demanda à Streather de lui assurer un relais, c'est-à-dire de lui fournir un point d'appui à l'aide d'une corde. Streather planta son piolet là où la paroi de la dépression présentait l'inclinaison la plus faible mais la corde censée retenir Culbert ne remplirait sans doute pas son office si celui-ci dégringolait de l'à-pic ; ce qui ne tarda hélas pas à arriver. Streather, qui ne voyait pas plus son camarade qu'il ne l'entendait, ne put anticiper l'incident : à son tour, il perdit l'équilibre. Les deux hommes tombèrent au fond du bassin en suivant le même chemin que l'avalanche. Et, miracle, ils survécurent ! L'ironie de la situation n'échappa à aucun d'eux : Emery et Jillott se trouvaient enfin tirés d'affaire, en haut de l'à-pic, tandis que leurs sauveteurs, Streather et Culbert, demeuraient au fond de la dépression.

Emery et Jillott décidèrent de retourner au quatrième campement reprendre des forces et se reposer un peu avant de se porter de nuit au secours de leurs camarades. Emery proposa d'attendre que la lune se lève mais Jillott insista pour ne pas perdre de temps. À contrecœur, Emery céda. Jillott partit en avant. Emery ne tarda pas à le perdre de vue mais il suivit ses traces dans la neige. À un moment donné, Emery perdit pied en glissant dans une petite crevasse dont il parvint tant bien que mal à s'extraire. Il lui sembla tout à coup que « son esprit se dédoublait, qu'il devenait deux personnes à la fois[XXVI] ». L'une n'en pouvait plus tandis

que l'autre observait la première avec détachement. « Parfois, seul celui qui se contentait du rôle de spectateur contrôlait encore la situation alors que je ne réagissais plus », commenterait Emery par la suite. Une fois sorti de la crevasse, il jugea trop risqué d'aller plus loin et décida d'attendre le lendemain matin.

À l'aube, il se remit en route. Il parvint à une crête à l'aplomb du quatrième campement. À sa droite, une autre crevasse débouchait sur la vallée Stak. Il la contourna en restant à une distance prudente du bord. Il aperçut alors la trace de ses pas et ceux de ses compagnons à l'aller puis une autre série d'empreintes, laissées par Jillott. Au lieu de rejoindre la piste de départ, celles-ci la coupaient à angle droit. Sans doute s'était-il trompé de chemin dans l'obscurité. Au bout de deux mètres, les empreintes de Jillott disparaissaient toutefois : le sol s'inclinait brusquement en formant un à-pic de quatre-vingt-dix mètres qui donnait directement sur la vallée, dix-huit cents mètres plus bas. Emery comprit alors que Jillott était mort. Il en resta abasourdi. Il poursuivit son chemin jusqu'au quatrième campement, les orteils et les doigts gelés. Il ne sentait plus rien au bout de ses mains. Il lui fallut un temps fou rien que pour allumer le radiateur et ouvrir une canette de jus de fruits. Les couches supérieures de son épiderme se détachaient de ses doigts comme la peau d'un grain de raisin. Il sombra dans un demi-sommeil.

Streather reprit connaissance au point du jour, dans la cuvette enneigée. Non loin de lui, Culbert, complètement déboussolé, ne sentait presque plus son pied gauche. Tous deux entreprirent d'escalader la paroi. À mi-chemin, Streather, en se retournant, s'aperçut que Culbert venait de retomber au fond du bassin. Il l'interpella mais Culbert l'assura que cela allait, qu'il comptait bientôt reprendre l'ascension. Streather, ayant atteint le bord de la dépression, vit en effet que Culbert avançait, lentement mais sûrement. Quand il se retourna de nouveau un peu plus tard, Culbert se trouvait une fois de plus au fond du bassin ! Pour le coup, il ne se releva pas mais demeura immobile. « Qu'est-ce qu'on va faire ? » cria-t-il. Streather lui dit de ne pas bouger : les deux autres allaient venir à leur rescousse.

Streather décida de continuer : il espérait rejoindre le quatrième campement et alerter les secours au cas où les autres ne viendraient pas à sa rencontre. La neige aveuglante lui masquait presque entièrement les traces de la veille mais il poursuivit tout de même son ascension au ralenti, en grattant la neige avec ses coudes d'un geste mécanique. Sa

situation lui parut alors « assez atroce[XXVII] ». Il reprit toutefois courage en pensant à son épouse, restée en Angleterre, et à leur jeune enfant, et se dit que, si jamais il ne se tirait pas d'affaire, il laisserait derrière lui une veuve et un orphelin.

Soudain, il prit conscience d'une « présence abstraite[XXVIII] » qui l'assistait. Comme s'il se retrouvait au fond d'un puits et que quelqu'un ou, comme il le dit lui-même, « une espèce de créature », l'encourageait à ne pas flancher mais à tenir bon[XXIX]. Parfois, la présence ne se contentait plus de l'encourager mais le tirait carrément de l'avant, « comme pour [le] sortir d'une fosse ». Son impression persista plusieurs heures. Plus tard, il en ferait part à un autre alpiniste, Wilfrid Noyce, qui écrivit : « Il devait coopérer avec cet être ou cette chose en faisant son possible. S'il continuait à grimper, alors l'autre l'aiderait[XXX]. » La présence ne quitta Streather qu'une fois celui-ci sorti de la cuvette.

Enfin, il parvint au quatrième campement où il retrouva Emery, qui lui annonça la mort de Jillott. Les deux hommes résolurent de porter secours à Culbert le lendemain. Tiraillés par la faim, ils burent de la soupe et de l'Ovomaltine avant de s'assoupir par intermittence. À l'aube, Streather se sentit encore plus faible que la veille ; ce fut à peine s'il trouva la force de sortir de la tente en rampant. Quant à Emery, il ne put se lever tout de suite et, une fois debout, ne réussit qu'à clopiner en s'appuyant sur des bâtons de ski. Force leur fut d'admettre qu'ils n'étaient pas en mesure de venir en aide à Culbert ; peut-être déjà mort, d'ailleurs. Leur décision, bien qu'elle s'imposât d'elle-même, les hanterait le restant de leurs jours : jamais personne ne reverrait Culbert vivant. Quand ses deux camarades se dirigèrent vers le troisième campement, ils se demandaient s'ils n'allaient pas y laisser la vie, eux aussi. Enfin, ils rejoignirent Hamilton et, grâce à lui, les porteurs du Hunza.

Emery, qu'un chirurgien dut amputer des doigts avant de lui greffer sur les mains de la peau de son torse, termina ses études sans renoncer pour autant à l'alpinisme. Il mourut quelques années plus tard, lors d'un accident en haute montagne. Streather allait quant à lui enseigner à l'académie militaire de Sandhurst. Il parla pour la première fois de sa rencontre mystérieuse à l'occasion d'un cours sur le travail d'équipe. Un étudiant lui demanda : « Où avez-vous trouvé la force de poursuivre ? Comment vous en êtes-vous sorti ? » Streather évoqua la présence « afin de nourrir le débat sur le travail en équipe et la survie », mais il ne

proposa aucune explication. Comme l'écrit Noyce, « Le sentiment qui lui est alors venu d'être passé un instant "de l'autre côté" demeurera à jamais présent en lui, inoubliable, quoique inexpliqué ». « Il y a un être qui m'a aidé à survivre[XXXI] », voilà tout ce que l'on peut en conclure. « Le compagnon qui m'a soutenu pendant que je gravissais les parois de la cuvette, me confierait plus tard Streather, a été l'occasion pour moi d'une rencontre spirituelle[XXXII]. »

Reinhold Messner, originaire du Tyrol du Sud, passe de l'avis général pour le plus grand alpiniste de l'histoire. Il fut le premier à gravir l'Everest en solitaire sans réserve d'oxygène et le premier aussi à escalader les quatorze plus hauts sommets du monde, qui culminent à plus de 8 000 mètres. Cela dit, quand Messner sortit de sa tente sous la passe de Merkl à deux heures du matin, le 27 juin 1970, pour se lancer seul à l'assaut du Nanga Parbat, c'était encore un jeune inconnu de vingt-cinq ans. Après concertation avec le reste de son équipe, il résolut de rejoindre le sommet au plus vite avant que le temps se dégrade, comme l'annonçait le dernier bulletin météo. Deux de ses coéquipiers, son frère cadet Günther et Gerhard Baur, stationneraient au camp 5 pendant qu'il escaladerait le Nanga Parbat par le versant Rupal.

Messner se rendit pour commencer à la passe de Merkl, un profond défilé rempli de glace. Sans équipement à porter qui l'eût ralenti, il parvint à vive allure à une déclivité, entre l'épaule sud et la crête sud-ouest. Il la franchit en peinant sous la chaleur du soleil à son zénith qui, ajoutée à l'air qui se raréfiait, absorba l'essentiel de ses forces. À maintes reprises, il s'arrêta pour se reposer en se retournant, le temps de graver dans sa mémoire le chemin du retour. Alors qu'il marquait une halte, il aperçut une silhouette qui s'approchait à toute vitesse et reconnut Günther. À l'aube, pendant qu'il préparait la descente de Reinhold auprès de Baur, le frère cadet de Messner s'était tout à coup décidé à le rejoindre, pour la plus grande irritation de ce dernier, contraint de ne pas perdre une seule seconde s'il voulait parvenir à ses fins. La présence d'un second alpiniste à ses côtés l'obligerait à réviser ses calculs. Il attendit tout de même Günther et les frères poursuivirent ensemble l'ascension.

Le jour touchait à sa fin lorsqu'ils gravirent le dernier pic, le plus abrupt aussi. Enfin, les voilà parvenus au sommet ! Le moment ne marqua pas particulièrement Reinhold. Épuisé, il se dit que l'endroit ne

ressemblait pas à ce qu'il imaginait : en réalité, il n'y avait pas grand-chose à voir. Günther, lui, ôta ses gants, le temps de serrer la main de son frère. Comme le soleil n'allait plus tarder à se coucher, ils ne s'attardèrent pas. De toute façon, Günther tombait de fatigue. Pendant la descente, il manifesta des symptômes du mal des montagnes : sans doute payait-il à ce moment-là sa course aux trousses de son aîné. Il déclara à Reinhold qu'il serait incapable de revenir par la voie trop difficile empruntée à l'aller. Il proposa de passer par le versant Diamir, plus simple, selon lui, à descendre. Reinhold céda : l'essentiel consistait à rebrousser chemin, peu importe par quelle route. Sa décision de s'éloigner du versant Rupal, où l'attendaient ses coéquipiers, serait à l'origine d'une succession d'incidents qui coûterait la vie au cadet.

À la tombée de la nuit, les deux frères établirent un bivouac à très haute altitude, dans une cavité sous des rochers où ils attendraient le lever du jour par un froid extrême, blottis sous une couverture thermique en aluminium, qui aide à maintenir la température interne du corps. À l'aube, ils descendirent le versant Diamir, en s'exposant à d'autant plus de risques qu'ils ne connaissaient le précipice de quatre mille mètres que par des cartes et des photos. Pour ne rien arranger, l'état de Günther empira encore. Soucieux de lui épargner des efforts inutiles, Reinhold décida de partir en éclaireur, mais il marchait parfois si loin devant son cadet qu'il faillit plus d'une fois le perdre de vue. Dès qu'il trouvait un passage, Reinhold faisait signe à Günther de le rejoindre mais le cadet n'y parvenait que très lentement. Dans son livre *La Montagne nue*, Reinhold Messner décrit ce qui se passa ensuite :

Un troisième alpiniste est soudain apparu à côté de moi. Il avançait en même temps que nous, en se maintenant à quelques pas de moi, sur ma droite, à la limite de mon champ de vision. Impossible de distinguer ses traits ; du moins, si je ne voulais pas me déconcentrer. En tout cas, il me semblait hors de doute que quelqu'un se tenait là. Je sentais sa présence ; inutile de m'en apporter la preuve[XXXIII].

La silhouette garda le silence. Pas un mot ne fut prononcé. À quoi bon, de toute façon ? Elle avança au même rythme que Messner, marquant une halte chaque fois qu'il s'arrêtait, à distance constante de lui. Reinhold ne prit pas peur. Ce qui était en train de lui arriver ne lui parut nullement sortir de l'ordinaire. « Il ne faudrait pas croire que je me suis dit, "Eh bien ça alors !" », m'a confié Messner lui-même. « Non, non ; au contraire : la situation m'a paru normale[XXXIV]. » Il tenta tout de même

de se raisonner : il ne pouvait pas y avoir d'autre alpiniste, ils n'étaient que deux, pas trois. Son impression d'une présence étrangère persista cependant, en le réconfortant : « En un sens, elle m'a aidé à reprendre pied[XXXV]. »

Le soir vint. Des rochers saillants hérissaient le bas du versant Diamir aux pentes sans cela lisses. La lumière déclinait de plus en plus mais les frères ne prirent pas pour autant le risque de s'arrêter, de crainte que s'effondre un sérac – un bloc de glace qui se forme à l'endroit où une crevasse rompt la surface d'un glacier – et qu'ils se retrouvent pris sous une avalanche. Ils poursuivirent leur route à la lumière des étoiles. À minuit, ils établirent un second bivouac, où ils se reposèrent quelques heures. Dès que la lune apparut, ils se remirent en marche.

Günther reprit du poil de la bête à mesure que l'altitude diminuait. Les deux frères continuèrent à descendre à leur rythme en optant chacun pour le chemin qui lui semblait le moins ardu. Reinhold attendait régulièrement Günther en lui criant de se dépêcher de crainte que le soleil au zénith provoque une avalanche en faisant fondre la neige. Les deux hommes épuisés discutèrent de la route qu'il leur restait à parcourir. Reinhold, convaincu que le plus difficile était passé et que Günther n'avait plus rien à craindre, cessa d'attendre son frère en pensant le retrouver à l'orée de la vallée. Günther ne reparut pourtant pas. Reinhold patienta un moment, en buvant de l'eau qui ruisselait à la surface du glacier, puis il continua en se demandant où était passé son frère, sans trop s'inquiéter pour autant.

Messner s'assit alors près d'un ruisseau. Il crut entendre des voix. L'une l'appelait par son nom. D'autres prononçaient des phrases complètes dont il ne saisit que des bribes. La tête se mit à lui tourner, il ferma les yeux. Au bout d'un certain temps, il crut reconnaître l'intonation de sa mère. Puis il entendit de nouveau son nom : « Reinhold ! » Messner comprit que l'« étrange présence » l'appelait. « Abasourdi, je me suis levé et le voilà de nouveau, le grimpeur solitaire. Mais non, ce n'était pas Günther[XXXVI] ! » Il admit alors que son frère pouvait avoir des ennuis. Le jour touchait à sa fin. Il trouva toutefois la force de revenir au pied du glacier : pas de Günther en vue. Messner se dirigea vers le versant Diamir. Si son frère n'avait pas suivi le même chemin que lui – ce qui était forcément le cas, sinon il l'aurait déjà repéré – alors il n'avait pu passer que par là. Messner se trouva soudain face à d'immenses blocs de glace couverts d'une neige poudreuse : les

vestiges d'une avalanche. Il se figea, horrifié. Günther gisait peut-être là-dessous !

Fébrile, il se mit à la recherche de son frère. Alors qu'il escaladait tant bien que mal les débris de l'avalanche, il prit conscience que « [son] troisième homme se trouvait là aussi[XXXVII] ». Messner passa la nuit à tourner en rond en appelant son frère. À plusieurs reprises, il tomba de sommeil. Le froid le réveilla aussitôt et il reprit sa quête désespérée ; affamé, les orteils gelés. Sa propre situation lui parut bientôt critique : le voilà loin de tout, épuisé, seul. Encore que… pas vraiment ! « Quelque part dans mon subconscient, le troisième alpiniste était encore présent. » Il chercha à comprendre ce qui lui arrivait et se demanda si le troisième homme n'était pas lui-même, vu d'un « autre niveau de conscience ».

Messner finit tant bien que mal par rejoindre la vallée, à bout de forces, au désespoir et, à l'en croire, « plus mort que vif[XXXVIII] ». Il rencontra des bûcherons qui le conduisirent à un village. Là, quatre jeunes hommes le portèrent sur une civière jusqu'à une route où un soldat prit soin de lui. Reinhold Messner survécut mais il lui resterait à faire le deuil de son cadet. Il écrirait par la suite que, chaque fois qu'il escaladait un sommet, il lui semblait que Günther se trouvait près de lui. Sur les pentes du Nanga Parbat en juin 1970 aussi, un autre grimpeur l'accompagnait : un troisième homme qui lui apporta le soutien nécessaire pour endurer le pire supplice de toute sa vie[XXXIX].

Le 3 juin 1981, Parash Moni Das, un alpiniste aguerri de vingt-huit ans, officier dans la police indienne, fut victime d'une catastrophe peu après son ascension du Bhagirathi II, l'un des quatre sommets du massif du même nom, dans le Garhwal, en Inde, qui culmine à 6 150 mètres. Pratiman Singh, un officier de la police aux frontières, et Nirmal Sah, un éleveur de champignons, qui n'en étaient plus à leur première ascension, l'accompagnaient alors.

Le Bhagirathi II ne présente pas de difficulté technique particulière à l'exception des quarante derniers mètres. Les trois hommes s'encordèrent avant de s'y attaquer ; Singh le premier, suivi de Sah puis de Das. Singh grimpait avec une telle assurance qu'il lui arrivait de glisser sa main gauche dans sa poche. Ils parvinrent au sommet à six heures du soir. Après quelques poignées de main et une photo, Das remarqua qu'une tempête se préparait au Sud. Aussitôt, les trois hommes entamèrent leur descente. Cette fois, Das ouvrait la marche, devant Sah

puis Singh. Das et Sah avançaient avec prudence, mais Das craignait que Singh, trop content de sa performance à l'aller, sous-estime le danger : « Son attitude trahissait son excessive satisfaction ; je m'en suis inquiété. » Das conseilla aux autres de ne surtout pas relâcher leur vigilance. Il se demanderait par la suite s'il n'avait pas pris la parole sous l'effet d'une prémonition.

Les talons de Das s'enfonçaient dans la neige fraîche. Il contourna un gros rocher, toujours attaché à Sah, avant de s'arrêter à son pied, trois mètres plus bas. En levant les yeux, il aperçut Singh, une main au fond d'une poche, en train de sautiller sur son pied droit afin de dégager l'un de ses crampons de la corde. Singh perdit soudain l'équilibre et tomba quatre cents mètres plus bas, entraînant d'abord Sah puis Das à sa suite. Das se rappellerait « avoir attendu la fin de la chute, interminable », en se protégeant tant bien que mal le visage. Les voilà dès lors au bas de la pente, encore attachés les uns aux autres. Das, qui ne souffrait que de simples contusions, entendit Singh gémir. « Tu t'es cassé quelque chose ? Tu as mal ? » lui demanda Das. Singh, sous le choc, lui répondit : « *Aap Kaun Hai ?* » (« Qui es-tu[XL] ? ») Blessé au visage, il se plaignit d'une fracture à la jambe gauche. Das s'adressa alors à Sah, qui gisait face contre terre. N'obtenant aucune réponse, il lui ôta sa capuche : du sang coulait des horribles plaies béantes qui défiguraient Sah, à la nuque brisée. La déformation de sa cage thoracique indiquait de graves lésions de ses organes internes. Il était mort.

Das s'efforça de dégager Singh, en vain : impossible de dénouer la corde qui le liait à son camarade mort. Das se contenta de déplacer le cadavre de Sah, qui comprimait les jambes de Singh. Le seul compagnon de Das encore en vie semblait vraiment mal en point, or Das ne pouvait rien pour lui. Sa propre situation s'annonçait critique, en l'absence de piolet, de crampons ou d'habits de rechange. Das enfila des chaussettes sur ses mains nues. Tremblant de froid, sautillant sur place pour se réchauffer, il cria dans l'espoir d'alerter d'éventuels secours.

Das rassembla ses efforts pour tenir bon et ne pas laisser s'effondrer le moral de son ami. Il consulta sa montre : huit heures et demie du soir. Il se promit de ne pas s'assoupir. Peu après minuit, il prit conscience que « quelqu'un, un ami[XLI] » se tenait assis à sa droite. À partir de ce moment-là, Das sentit la présence d'un tiers auprès de lui : « Il ne m'a pas quitté. Parfois, je lui parlais. Il m'incitait à ne pas perdre de vue que

je devais à tout prix m'en sortir. Il ne s'agissait pas d'une apparition fantomatique mais plutôt d'un compagnon. D'une présence[XLII]. »

Avant l'aube, alors qu'une lumière diffuse colorait déjà le ciel, Das déclara à son « ami » (la présence) et à Singh qu'il partait chercher de l'aide. Il suivit un chemin creusé par une succession d'avalanches jusqu'aux abords d'un campement où il aperçut trois autres alpinistes. Il s'assit alors dans la neige pour se reposer et se remit à parler à la présence, qui « se tenait à l'abri du danger, à [sa] droite[XLIII] ». Deux des alpinistes, apercevant Das, allèrent à sa rencontre. À ce moment-là, « la présence disparut de [son] champ de conscience. » Des sauveteurs emportèrent Singh un peu plus tard mais, de retour au campement, il mourut au bout d'une demi-heure à peine. Vingt ans après, Das m'affirma qu'il conservait encore un souvenir « intense et très intime[XLIV] » de sa rencontre sur les pentes du Bhagirathi II. Je n'avais plus de nouvelles de lui depuis un mois quand j'ai appris qu'une tempête de neige sur les pentes du Chameo Moho, au Sikkim, l'avait emporté avec quatre autres alpinistes le 24 septembre 2005.

Greg Child comprit tout de suite que « quelque chose d'étrange se passait en [son] for intérieur ». Child escaladait avec Peter Thexton le principal sommet du Broad Peak, le douzième plus haut du monde, à la frontière de la Chine et du Pakistan. Ils venaient d'atteindre un pic secondaire à 7 900 mètres d'altitude quand Child, un grimpeur australien aguerri, se mit à souffrir d'un mal de tête annonciateur d'un œdème cérébral, causé par l'accumulation de fluide dans le cerveau à haute altitude. Il perdit connaissance à plusieurs reprises avant de revenir à lui, désorienté au point qu'il lui semblait « évoluer dans un rêve ». Ses symptômes du mal des montagnes s'aggravèrent. En plus de sa migraine, il ne parvint bientôt plus à aligner deux mots. Six ou sept mètres à peine le séparaient encore du sommet mais Child comprit qu'il lui fallait renoncer. Thexton l'incita à continuer. Child ne voulut cependant pas en démordre : « Je ne contrôle plus rien, […] trop haut, trop vite. » Ils venaient de gravir plus de trois mille mètres en moins de trois jours. Thexton, en tant que médecin, admit enfin la nécessité de rebrousser chemin au plus vite. Peu après, lui aussi éprouva des symptômes alarmants. « Je n'arrive plus à respirer », murmura Thexton à Child. Peut-être souffrait-il d'un œdème pulmonaire, une accumulation de

fluide dans les poumons ? « J'ai les lèvres bleues ? » demanda-t-il à son coéquipier. Eh oui : il manquait d'oxygène.

Ils se fixèrent d'abord pour objectif de regagner leur tente, six cents mètres plus bas. Le jour touchait à sa fin. Child se sentait un peu mieux mais Thexton, lui, allait de mal en pis. Il peinait à respirer et surtout à avancer. Arrivé à un champ de neige, Child décida de marcher en éclaireur en pressant Thexton de lui emboîter le pas. Au bout d'une centaine de mètres, Child s'aperçut hélas que Thexton n'avait presque pas bougé. Il dut retourner le chercher alors que le ciel s'obscurcissait de plus en plus. Thexton n'arrivait plus qu'à se traîner sur quelques mètres, au bout desquels Child devait le porter. Pendant tout ce temps, Child eut « le sentiment très vif que quelqu'un [l']observait derrière [son] épaule, en gardant l'œil sur [lui][XLV] ». Child crut bénéficier d'un secours extérieur : « Quelqu'un me montrait le chemin. » Surtout, l'impression lui vint de recevoir de l'aide quand il portait son camarade[XLVI].

À dix heures du soir, Thexton perdit la vue, sans plus parvenir à bouger. La situation devint alors critique. Child dut aider son compagnon à descendre en se servant d'une corde. L'un comme l'autre tombaient de fatigue, n'ayant rien bu ni mangé depuis une journée entière. Une nuit noire les enveloppait. Pour couronner le tout, une tempête se leva alors que, comme l'écrirait Child, ils se trouvaient « complètement perdus sur le versant ouest du douzième plus haut sommet du monde ». Tout le temps de la descente, Child continua de percevoir une présence auprès de lui. « Celui qui veillait sur moi s'assurait de mes décisions, à chacun de mes pas », note-t-il dans son journal. « Je n'arrêtais pas de me retourner, en m'attendant à voir quelqu'un […] L'impression très vive de me trouver en compagnie d'un tiers m'a apaisé[XLVII] », affirme Child, qui reprit soudain confiance. « Quelqu'un nous a conduits à notre tente, Pete et moi. »

À deux heures du matin, après une marche ininterrompue de près d'une journée entière, ils regagnèrent en effet leur tente, où deux autres membres de l'expédition leur portèrent secours. Après une boisson chaude, Thexton parut reprendre du poil de la bête : il retrouva même son sens de l'humour. Puis il s'assoupit, et Child aussi. Le matin, au réveil, Thexton réclama à boire. Quand l'un de ses équipiers porta un verre d'eau à ses lèvres quelques minutes plus tard, il le trouva toutefois mort. Child, lui, survécut sans renoncer pour autant à l'alpinisme ; à l'instar de nombreux grimpeurs d'ailleurs. Aujourd'hui encore, il s'interroge sur

l'origine de la présence invisible qui l'a aidé à survivre à la pire nuit de sa vie. Il m'a confié « ne pas avoir pris peur ni éprouvé le genre de sentiment auquel on pourrait s'attendre face à un phénomène surnaturel[XLVIII] ».

Child rencontra une autre présence fantôme trois ans plus tard, lors de son ascension du Gasherbrum IV en 1986. « Elle m'est d'abord apparue dans la grotte de neige, puis à nouveau la nuit dernière, aux premières heures du jour ; une fois de plus, j'ai perçu à mon côté une présence familière, celle d'un vieil ami qui me serrait contre lui, dans ses bras, pour me transmettre un peu de sa chaleur. » Child prétend qu'il parvenait jusque-là à s'expliquer « la moindre sensation qui [lui] venait en altitude et qu'[il attribuait] à un manque d'oxygène, à la déshydratation ou à la fatigue ». Il n'attribue en revanche aucune cause satisfaisante à l'apparition du troisième homme, qui lui a laissé un souvenir « très vif » et « bien plus réel » qu'un simple épisode hallucinatoire dû à un dysfonctionnement de son cerveau.

Frank Smythe sur le mont Everest, Hermann Buhl et Reinhold Messner au Nanga Parbat, et Tony Streather à l'assaut du pic Haramosh se sont tous retrouvés dans des situations extrêmement périlleuses, qui leur ont valu d'entrer dans la légende. Parash Moni Das sur le Bhagirathi II et Greg Child au Broad Peak souffrirent eux aussi de troubles liés à l'altitude. Un autre point commun rapproche encore leurs expériences : la perte d'un de leurs camarades. Le troisième homme leur est apparu après que l'un de leurs compagnons eut disparu ou, du moins, se fut gravement blessé. La perte d'un coéquipier traumatise à coup sûr un alpiniste, qui souffre déjà de son isolement dans une situation périlleuse. Pourquoi ne pas imaginer qu'en pareil cas, il en vienne à réagir comme certains enfants ? Macdonald Critchley a, le premier, établi le rapprochement entre le troisième homme et les compagnons de jeu imaginaires. Il est vrai que le troisième homme remplit parfois le vide laissé par la disparition d'un proche. Des études ont montré que les enfants soumis à de fortes tensions se figuraient plus que les autres des amis imaginaires. D'autres études prouvent que le traumatisme d'un décès, même dans des circonstances plus banales que celles dont j'ai donné ici l'exemple, peut inciter des adultes à se figurer des présences imaginaires.

En 1988, des chercheurs de l'université de Tucson, en Arizona, ont découvert, à leur grande surprise, en s'entretenant avec 500 veuves de plus de soixante-cinq ans, que la moitié d'entre elles percevaient à leurs côtés la présence de leur défunt mari. « Se figurer un défunt auprès de soi équivaut à une aberration découlant d'une perte de contact avec le réel ; ce qui explique que de nombreuses personnes répugnent à en parler[XLIX]. » D'autres études ont mis en lumière des résultats semblables. En réalité, si l'on en croit certains scientifiques britanniques, le phénomène serait assez « banal ». « Il se caractérise par le sentiment que l'on est observé, bien qu'il mobilise parfois l'ensemble des sens[L]. »

Une étude portant sur 227 veuves et 66 veufs au pays de Galles est parvenue à des conclusions très proches : près de la moitié des sujets sentaient leur défunt conjoint présent à leur côté, or, « leurs hallucinations perduraient en général de nombreuses années ». W. Dewi Rees affirme dans le *British Medical Journal* que, dans la plupart des cas, le défunt rend visite à son ancien conjoint plusieurs fois chaque jour. Une victime d'hallucinations sur dix a même l'impression que « son conjoint ne la quitte jamais ». Certains affirment le voir ou l'entendre sans trouver cela effrayant, au contraire ! « De telles hallucinations me semblent normales, conclut Rees. Elles contribuent au processus de deuil[LI]. » Des recherches au Japon ont révélé chez les veuves de victimes d'accidents de voiture une fréquence plus accrue des présences fantômes, qui « aident les survivants à accepter la disparition de l'autre ; en ce sens, elles s'avèrent plutôt bon signe[LII] ».

Une étude affirme que les « compagnons imaginaires des personnes âgées jouent auprès d'elles un rôle semblable à ceux qu'assument les amis fictifs des jeunes enfants ». Un veuf canadien de quatre-vingt-un ans préparait souvent à manger à sa défunte épouse, et il s'inquiétait quand il ne la trouvait pas chez lui. Un jour, il convia sa famille à un dîner en l'honneur de sa femme, persuadé qu'elle participait au repas. Il s'étonnait toutefois de la voir reparaître après sa mort et concevait parfaitement que ses visites laissent les autres perplexes[LIII]. Une veuve, sachant pourtant son mari mort et enterré, prétendait qu'il « était revenu vivre avec elle quelques jours après son décès. De crainte de l'irriter, elle ne lui posa pas de question et poursuivit son train-train "sans commentaire" ». Quelques mois plus tard, son défunt mari « disparut

mystérieusement » ; ce qui la troubla beaucoup. Elle le soupçonna « d'être parti avec une autre femme[LIV] ».

Une enquête menée en 1995 au Royaume-Uni a révélé que 35 % des 1 600 personnes interrogées « ont eu le sentiment, à un moment ou à un autre de leur vie, et ce, quel que soit leur âge, qu'un défunt se trouvait présent auprès d'eux ». L'étude ne portait pas seulement sur des veufs : ceux qui ont perdu leur conjoint ne sont donc pas les seuls à poursuivre au-delà de la mort une relation qui leur tient à cœur. Des parents ou même des amis défunts sont eux aussi susceptibles d'apparaître à leurs proches. Une petite fille, après la mort de son père, « couchait dans son lit pour tenir compagnie à sa mère. Au bout de quelques jours, elle déclara qu'elle ne dormirait plus là parce qu'elle sentait encore son père présent : il lui semblait même qu'il faisait le tour du lit[LV] ». En général, la présence imaginaire du défunt apporte un réconfort, encore que, dans ce cas précis, elle angoissa « la petite fille, consciente que ce qu'elle se figurait ne cadrait pas avec la réalité ». Les scientifiques qualifient le plus souvent ce genre d'impressions d'illusoires. Selon eux, elles résultent d'un choc émotionnel, ce qui explique que la plupart des gens n'en parlent pas, ou seulement à leurs proches, de crainte de passer pour des fous[LVI]. D'autres chercheurs jugent le phénomène tout à fait naturel[LVII].

L'impression d'une présence se manifeste en général tout de suite après un décès. Près de la moitié des sujets d'une étude l'ont ressentie au cours des trois premiers mois suivant la disparition de leur proche[LVIII] ; un pourcentage qui tombe à 42 % au bout d'un an. Moins nombreux sont toutefois ceux qui affirment entendre ou voir ou encore toucher leur proche défunt. Si l'on en croit une étude menée dans un hôpital suédois, « les hallucinations sont plus communes chez les sujets qui souffrent d'une extrême solitude ou de troubles de la mémoire[LIX] ». En d'autres termes, le phénomène touche surtout les personnes soumises à une forte tension nerveuse.

Dans le contexte d'une lutte entre la vie et la mort, telle que nombre d'alpinistes doivent en mener, la disparition d'un équipier, ou même la simple éventualité de le voir y rester, a une incidence dramatique. La conquête de l'Anapurna par une équipe française, en 1950, l'a très bien montré. De retour d'une mission de reconnaissance au Dhaulagiri, le chef de l'expédition, Maurice Herzog, sentit ses forces l'abandonner. Il dut se

rendre à l'évidence : jamais il ne parviendrait à tenir le rythme de son camarade, Marcel Ichac, qui pressait l'allure, en tête. Herzog décida de marquer une halte en s'allongeant dans la neige tous les dix pas. Ichac, irrité, le houspilla, ce qui donna le courage à Herzog de continuer. Quand ils parvinrent enfin à leur campement, Ichac raconta qu'une drôle de chose lui était arrivée : il avait pris conscience, en marchant dans la neige, de la présence d'un autre alpiniste à leur côté.

« J'ai cru entendre quelqu'un derrière moi, écrit Ichac. Un troisième homme, qui nous suivait. J'ai voulu t'appeler pour te le dire. Impossible. J'ai jeté un coup d'œil derrière moi à la dérobée pour en avoir le cœur net. L'impression qu'il y avait quelqu'un d'autre n'a pas cessé de me hanter, en tournant à l'obsession[LX]. »

Ichac perçut une présence invisible au moment où Herzog flanchait. Dès que celui-ci reprit des forces, la crise passa et la présence disparut.

Dans le cas de Reinhold Messner, ce fut d'abord la crainte de perdre son frère, puis sa disparition bel et bien réelle qui l'amenèrent à se figurer une présence. Même si beaucoup d'alpinistes ne considèrent pas leur équipier comme un proche ni même un ami, son absence subite peut entraîner, dans le cadre d'une ascension, des conséquences aussi redoutables que la perte d'un parent dans un environnement familier. Le troisième homme ne se manifeste pas qu'à l'occasion d'aventures éprouvantes ; il lui arrive aussi de se présenter sous les traits du compagnon de jeu imaginaire de l'enfance ou d'un proche défunt.

D'après ce qu'il m'a dit, le troisième homme de Messner lui a fourni une « aide psychologique, seule à même de soulager [sa] solitude […], comme si l'organisme inventait un moyen de faire surgir une compagnie[LXI] ». Voilà ce que je nomme le contrecoup du veuvage ; la plus belle illustration, selon moi, de notre condition d'« animaux sociaux ». Même dans l'isolement le plus complet, nous disposons d'un moyen de nous rassurer, de nous convaincre que nous ne sommes pas seuls, et d'éveiller en nous ce sentiment de communion avec le reste de l'humanité qui marque la différence entre la vie et la mort.

9

Le sentiment d'une présence (2)

En 1976, le psychologue américain Julian Jaynes mit en évidence un contexte particulier dans lequel le troisième homme résultait *a priori* d'un simple processus mental. Jaynes est l'auteur d'une théorie controversée d'après laquelle la conscience telle que nous l'envisageons aujourd'hui ne serait apparue qu'assez tard dans l'évolution de l'espèce humaine. Si l'on en croit Jaynes, nos lointains ancêtres assimilaient ce qui se passait dans leur hémisphère droit à des événements du monde réel. Jusqu'à il y a trois millénaires environ, à l'hémisphère droit « divin » revêtant l'aspect d'un être tout-puissant ou, du moins, d'une figure d'autorité qui dispensait des injonctions par le biais d'hallucinations visuelles ou auditives, s'opposait un hémisphère gauche dont le rôle se résumait à écouter puis obéir. « À notre connaissance, toutes les civilisations primitives ont été gouvernées par des hallucinations[I] », affirme Jaynes.

Jaynes se créa des ennemis parmi les universitaires en donnant l'*Iliade* d'Homère pour exemple de la persistance de ce qu'il qualifie d'« esprit bicaméral ». Selon lui, nulle pensée ni sentiment ne transparaissent dans le texte original grec. « Les personnages ne prennent jamais de décisions. Aucun d'eux ne se livre à l'introspection. Ils évoluent dans un monde en tout point différent du nôtre. » Chaque fois qu'un choix s'impose, « une voix dicte leur conduite aux personnages », comme lorsque Apollon conseille à Hector de ne pas se battre contre Achille. « Ils obéissent sans discuter à ces voix qu'ils nomment "dieux" ; ce qui explique d'ailleurs leur origine : selon moi, les dieux ne sont que des hallucinations auditives[II]. »

La possibilité qu'une séparation physique entre les hémisphères cérébraux rende compte des voix que certains entendent dans leur tête n'a rien d'invraisemblable à la lumière des troubles observés par certains neurologues. Des études scientifiques évoquent ainsi le « syndrome du docteur Folamour » : plusieurs patients atteints de lésions au cerveau ont une main animée d'une vie propre (comme le personnage incarné par

Peter Sellers dans le film de Kubrick), qui refuse d'obéir aux injonctions de leur conscience. La main d'une patiente tentait sans cesse de l'étrangler, l'obligeant à se défendre de son autre main. « Je suppose qu'elle est sous l'emprise d'un esprit malfaisant », commentait la malheureuse femme. Une étude publiée en l'an 2000 évoque un homme qui, à la suite d'une attaque, se masturbait de la main gauche à son insu, en public comme en privé. Inutile de préciser que « l'épouse du patient s'en inquiétait beaucoup[III] ». Dans de tels cas, une partie du cerveau semble échapper à l'emprise de la volonté, comme si une force étrangère possédait la main coupable. Au regard de tels exemples, la théorie de la bicaméralité ne paraît pas aussi extravagante qu'à première vue.

La décision de Jaynes, professeur à l'université de Princeton, de présenter sa théorie de la bicaméralité au grand public en 1976 dans *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit* plutôt que dans des revues dirigées par ses collègues lui valut une pluie de critiques. En associant la neurologie à l'anthropologie ou encore l'archéologie à la théologie, Jaynes s'aventura sur un terrain où peu d'universitaires ont depuis osé le suivre, ce qui explique les virulentes objections auxquelles il dut faire face à plus d'un colloque. Les idées de Jaynes connaissent aujourd'hui encore une grande popularité, d'où cette remarque d'un critique : « Combien d'étudiants en sciences cognitives ont-ils lu en catimini son œuvre si décriée par la communauté universitaire[IV] ? »

Jaynes pose l'existence, chez les êtres humains préconscients, d'un mécanisme susceptible de déclencher très facilement des hallucinations. Selon lui, « l'anxiété générée par la nécessité de prendre une décision inédite » suffisait ainsi à en provoquer. L'intervention d'un dieu semblait nécessaire pour « tout ce qui ne tombait pas sous le coup de l'habitude[V] ». Voilà d'ailleurs ce qui distingue les humains préconscients de nos contemporains, bien que leur comportement ressemble en apparence au nôtre. Jaynes attribue l'apparition d'une conscience unifiée à plusieurs facteurs, dont l'alphabétisation qui, « en permettant de relayer par écrit les ordres des dieux, a fait perdre de leur force aux hallucinations auditives[VI] ». À ce moment-là seulement les humains ont perçu comme venant d'eux et non d'une source extérieure ce qui se passait dans leur cerveau.

De nombreux vestiges de l'Antiquité étayent la thèse de Jaynes. Un bas-relief représente ainsi le roi d'Assyrie agenouillé devant un trône

vide, dont son dieu est manifestement absent. Une tablette de la même époque indique : « Mon dieu m'a abandonné, il a disparu. Ma déesse m'a trahi en s'éloignant de moi. L'ange bienfaisant qui marchait à mes côtés s'en est allé. » L'Ancien Testament incite lui aussi à penser que les peuples de l'Antiquité entendaient des voix. Le prophète hébreu Amos veillait seul sur ses troupeaux quand une voix retentit à ses oreilles : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; mais je suis berger, et je cultive des sycomores. L'Éternel m'a pris derrière le troupeau, et l'Éternel m'a dit : "Va, prophétise à mon peuple d'Israël[VII]." »

Jaynes voit une persistance de la bicaméralité dans les compagnons de jeu imaginaires des enfants et les voix perçues par les schizophrènes, qui leur donnent des ordres lorsqu'ils souffrent « d'hallucinations comminatoires ». Une étude citée par Jaynes prétend que, quand on parvient à communiquer avec des tétraplégiques incapables de parler et qu'on leur demande s'ils entendent des voix, la plupart « prennent une mine ébahie et répondent que oui. En général, ils entendent des voix du même sexe qu'eux et qui ressemblent à celles de leurs proches bien que, selon eux, elles viennent de Dieu[VIII] ». « Elles leur donnent en outre des ordres qu'ils se sentent obligés de suivre[IX]. »

Jaynes précise toutefois qu'à moins de se retrouver dans une situation particulièrement éprouvante, la majorité de nos contemporains n'éprouvent plus d'hallucinations bicamérales. « Il faut à la plupart d'entre nous une montagne de soucis pour entendre des voix[X] », mais, « contrairement à ce que plus d'un psychiatre se plaît à croire, il arrive à des individus tout à fait normaux d'en percevoir[XI] ». Des études récentes le confirment : une minorité significative de la population (entre 30 % et 40 %) souffrirait ainsi d'hallucinations auditives. Souvent, la personne s'imagine qu'on l'appelle par son nom. Parfois, il lui semble saisir des phrases entières. Il arrive aussi qu'elle reconnaisse la voix d'amis partis au loin ou de proches défunts[XII]. Jaynes affirme que ces voix existent bel et bien. « Quand on les entend, c'est comme si on percevait un son réel. » Aujourd'hui encore, et bien qu'ils répugnent à l'admettre, des gens normaux entendent des voix « lorsqu'ils se sentent sous pression ».

Jaynes cite encore d'autres exemples de vestiges d'une mentalité bicamérale chez des individus normaux ; en l'occurrence, des « marins naufragés en temps de guerre qui discutaient avec Dieu pendant des heures en haute mer jusqu'à ce que des secours leur parviennent[XIII] ». Le

phénomène peut toucher n'importe qui dans un environnement hostile et monotone générateur d'angoisse. Une étude américaine a montré qu'une majorité (65 %) d'anciens combattants victimes d'un traumatisme entendaient des voix « qui leur donnaient parfois des ordres auxquels ils se sentaient obligés d'obéir, comme par réflexe[XIV] ». Au cours de son extraordinaire traversée du Pacifique de Sydney à Los Angeles en 1932 (la première en solitaire d'Ouest en Est), le navigateur letton Fred Rebell entendit « la Voix », celle d'un homme qui, sur un ton d'autorité, lui donna en anglais des conseils auxquels il en vint peu à peu à se fier[XV]. L'alpiniste britannique Joe Simpson, surtout connu pour son livre adapté au cinéma, *La Mort suspendue*, confie qu'une voix « froidement rationnelle » retentit à ses oreilles le jour où il frôla de près la mort au Pérou, sur les pentes du Siula Grande :

La voix, claire et précise, s'adressait à moi sur un ton comminatoire. Comme elle avait toujours raison, je respectais sa volonté. Dans mon esprit, pendant ce temps, défilait une série d'images incohérentes, de souvenirs et d'espoirs, comme dans un rêve[XVI].

L'hémisphère gauche, dominant chez la plupart d'entre nous, relâche parfois son emprise sur la conscience, au détriment provisoire de la pensée logique. Au même moment, l'hémisphère droit, qui joue un rôle essentiel dans l'imaginaire, en profite pour prendre le dessus et « le fruit de son activité (la perception d'un tiers fictif, par exemple) s'impose à la conscience[XVII] ». Un changement d'hémisphère dominant a été observé chez des sujets d'une étude placés dans un environnement pauvre en stimuli. Jaynes, bien qu'il s'intéresse surtout aux hallucinations auditives, admet que des « hallucinations visuelles puissent se mêler à la réalité du décor, où des silhouettes imaginaires ne tardent pas à paraître ». Ce n'est peut-être pas une coïncidence si, parmi les explorateurs qui ont perçu auprès d'eux le troisième homme, quatre de ceux avec qui j'ai discuté – Jim Sevigny, Ann Bancroft, Reinhold Messner et Parash Moni Das – m'ont spontanément précisé qu'il leur était apparu à leur droite.

Peter Suedfeld, qui enseigne la psychologie à l'université de la Colombie Britannique à Vancouver, et qui s'est notamment intéressé aux réactions aux environnements hostiles inhabituels, a tenté d'appliquer à nos contemporains la théorie de Jaynes en menant des recherches sur l'adaptation à des situations inédites ou périlleuses. Survivant de

l'Holocauste, Suedfeld avait huit ans quand il fut séparé de ses parents. Sa mère mourut à Auschwitz et son père survécut à Mauthausen. Peter dut se réfugier dans la clandestinité, avant d'échouer dans un orphelinat où un employé lui donna une nouvelle identité. De longues recherches permirent à sa tante de le retrouver au lendemain de la guerre. Ce fut, à l'en croire, « le plus beau jour de [sa] vie[XVIII] ». Aujourd'hui professeur émérite, Suedfeld a consacré l'essentiel de sa carrière aux effets de la solitude forcée. Ancien directeur de la station canadienne de recherche en psychologie du Haut-Arctique, il a notamment travaillé dans l'Antarctique et conseillé la NASA sur les missions spatiales de longue durée. La conviction de Jaynes qu'une « tension psychologique extrême peut faire ressurgir la bicaméralité » n'a pas manqué d'interpeller Suedfeld. À la fin des années 1970, alors qu'il travaillait à un livre sur la privation de stimuli sensoriels, Suedfeld se mit en quête de données factuelles sur l'incidence d'un environnement monotone. Il se pencha sur les récits d'explorateurs aux pôles, de navigateurs en solitaire, d'alpinistes et d'ermites, qui témoignaient souvent « d'hallucinations : ils percevaient d'autres personnes, des entités surhumaines qui leur paraissaient en général secourables et n'hésitaient d'ailleurs pas à leur venir en aide[XIX] ». Ils ne souffraient pas de psychose pour autant : au contraire, « ces individus normaux, en bonne santé physique et mentale, mus par un esprit d'aventure, comptaient à leur actif un nombre impressionnant d'exploits[XX] ». Du point de vue de Suedfeld, leur expérience « offre un parfait exemple de bicaméralité[XXI] ».

Suedfeld découvrit en outre que « l'impression d'aide ou d'encouragements venus de la présence fantôme confère à celle-ci une réalité certaine en la rendant indissociable des autres mécanismes qui permettent de surmonter des situations adverses[XXII] ». « L'impression que la présence est bien réelle et que l'on peut se fier à elle » a frappé Suedfeld, au même titre que le « soutien effectif » apporté par le troisième homme qui rend possible ou, du moins, facilite la survie[XXIII]. Le troisième homme ne se contente pas de tenir compagnie : il fournit des conseils utiles quand il n'augmente pas directement, par son intervention, les chances de s'en sortir[XXIV]. La diversité des circonstances dans lesquelles il apparaît met en évidence son rôle crucial. « Il s'agit d'un phénomène si répandu parmi les navigateurs occidentaux,

les chasseurs Inuits, ou encore les Indiens d'Amérique qu'il réclame notre attention[XXV]. »

La fréquence du phénomène semble impossible à évaluer. Cela dit, il est sans doute plus courant qu'on ne le croit : beaucoup de gens rechignent à en parler, de crainte de le voir assimilé à un manque de résistance physique ou psychologique. Suedfeld, dans son étude menée en collaboration avec Jane Mocellin, s'insurge contre ce genre d'idées reçues : « Il ne faudrait surtout pas que les universitaires, les professionnels de la santé ou encore les personnes susceptibles de se retrouver dans des conditions propices à l'apparition du phénomène y voient le symptôme d'un effondrement nerveux imminent[XXVI]. » Au contraire ! Il s'agit d'une « réaction tout à fait compréhensible à une situation anormale ».

Rien n'autorise à classer le phénomène parmi les symptômes psychiatriques, si ce n'est qu'il ressemble *a priori* à certaines hallucinations psychotiques […] La présence imaginaire fait partie d'une palette de mécanismes qui permettent de tenir bon dans des situations exceptionnelles[XXVII].

Dans un environnement monotone particulièrement hostile, l'hémisphère gauche dominant perd de sa prépondérance « au détriment de la pensée logique. L'hémisphère droit qu'on peut considérer, pour simplifier, comme le royaume de l'imaginaire assume alors un rôle plus important que d'ordinaire en suggérant la présence d'un "tiers" fictif[XXVIII] ». Suedfeld, ne voulant pas céder à la facilité de tout expliquer par l'anatomie du cerveau, s'attache à considérer le phénomène dans sa globalité. Il réclame une « explication psychologique qui ne se fonde pas uniquement sur des modifications de l'équilibre neurochimique[XXIX] ». Comme le conclut Suedfeld : « On ne saurait négliger le vécu conscient du sujet[XXX]. »

Michael Persinger, un chercheur en psychologie de l'université laurentienne de Sudbury, dans l'Ontario, s'est lui aussi inspiré de la théorie de Julian Jaynes. Persinger et son laboratoire de neurosciences comportementales jouissent d'une certaine célébrité dans la discipline assez inclassable de la neurothéologie (un terme forgé par Aldous Huxley dans son roman *Île* pour désigner l'étude des fondement neurologiques de la spiritualité). Persinger a en effet mis au point un appareil (« le

casque à Dieu ») censé susciter des expériences religieuses en soumettant le cerveau à des champs magnétiques d'une intensité pourtant plus faible encore que ceux que produit un sèche-cheveux.

En 1988, Persinger suggéra l'existence d'un lien entre les hallucinations et les perturbations électromagnétiques, produites par le cerveau lui-même ou des sources extérieures telles que les éruptions solaires et les séismes ou encore les micro-ondes et autres appareils électriques. Dans l'*International Journal of Neuroscience*, Persinger et ses collègues ont défendu l'idée que « l'hémisphère droit est le plus sensible aux modifications de l'activité géomagnétique[XXXI] ». Ses fluctuations provoquent des micro-attaques, à l'origine d'états de conscience modifiés qui se caractérisent par l'impression d'une présence auprès de soi. D'autres études ont établi un lien entre l'activité géomagnétique et le comportement du cerveau. L'une d'elles a mis en évidence une corrélation statistiquement significative entre le vent solaire, soumis à l'influence du champ magnétique solaire, et les témoignages d'hallucinations, qui atteignent l'un et les autres un pic aux mois de mars et d'octobre[XXXII]. En étudiant les présences fantômes sur la base antarctique Esperanza, la psychologue Jane Mocellin a montré qu'elles apparaissaient toujours près du générateur environné de puissants champs électriques ; or la base Esperanza se situe à proximité d'une anomalie magnétique qui dérègle les boussoles des bateaux et des avions.

Notre sentiment d'identité s'ancre normalement dans notre hémisphère gauche mais, affirme Persinger, quand la consommation de drogues, un traumatisme psychologique ou des perturbations magnétiques altèrent « l'état habituel d'inhibition réciproque entre nos deux hémisphères », il arrive que le droit prenne par intermittence le pas sur l'autre. Le cerveau gauche tente alors de rationaliser ce qui se passe :

Quand la conscience bascule, la bicaméralité refait surface. Chez les athées ou les agnostiques, le phénomène qui prend naissance dans l'hémisphère droit assume la forme d'une présence, d'une entité ou encore d'une simple force tandis que, pour les hommes de foi, il s'apparente plutôt à un esprit, un ange ou un dieu, quel qu'il soit[XXXIII].

Le casque conçu par Persinger devait lui donner l'occasion de vérifier son hypothèse. « Si ce que nous ressentons découle de notre activité cérébrale, une stimulation appropriée de notre cerveau devrait

logiquement nous faire toucher au divin ou, à défaut, au monde des esprits. » Les expériences menées par Persinger pendant plus d'une quinzaine d'années ont prouvé qu'un « champ magnétique cérébral de faible puissance suscitait, de façon assez prévisible, l'impression de la présence d'un tiers[XXXIV] ». Persinger demandait à des individus de prendre place sur un fauteuil confortable, dans une chambre acoustique, puis il leur bandait les yeux et les priait d'enfiler un casque à moto pourvu de quatre paires d'aimants électrifiés qui soumettaient leurs lobes temporaux à un champ magnétique assez faible. Les modifications subséquentes de l'activité de leurs hémisphères cérébraux « donnaient à 80 % des participants l'impression qu'un tiers se trouvait auprès d'eux[XXXV] ».

La plupart des sujets ont eu la vague impression d'être observés. Certains ont simplement cru que quelqu'un se tenait derrière eux alors que d'autres ont soudain perçu la présence d'autres personnes sans pouvoir les distinguer : « Elles se dressaient à côté de moi, sans forme ni couleur définies. Je savais pertinemment que je me trouvais dans une chambre acoustique ; pourtant, tout ça m'a paru bien réel. » Seule une infime part des témoignages recueillis par Persinger dans le cadre de ses recherches correspond à l'image déformée qu'en donnent les magazines à sensation tels que *Wired*, qui parle d'expériences religieuses poussées où apparaîtraient « Élie, Jésus, la Vierge Marie, Mahomet et l'Esprit du ciel[XXXVI] ». Persinger admet tout de même dans une revue des plus sérieuses qu'un des participants à l'une de ses expériences a rencontré une « entité religieuse ». D'après Persinger, le sentiment d'une présence « constitue le fondement phénoménologique de la plupart des visites d'esprits, de dieux et autres entités supraterrestres[XXXVII] ».

Certains des témoignages publiés par Persinger présentent des similitudes frappantes avec les descriptions du troisième homme entrevu par des explorateurs en situation critique :

J'ai perçu une présence, d'abord derrière moi, puis à ma gauche. Quand j'ai tenté de la localiser plus précisément, elle a bougé. Chaque fois que je m'efforçais de la repérer, elle se déplaçait. Quand elle s'est postée à ma droite, je me suis senti plus rassuré que jamais encore. À partir du moment où elle a commencé à disparaître peu à peu, je me suis mis à pleurer[XXXVIII].

Plusieurs écrivains et journalistes ont rendu visite à Persinger à son laboratoire de Sudbury, enfilant le fameux casque, ou plutôt le « stimulateur magnétique transcrânien ». Parmi eux, le naturaliste britannique Richard Dawkins, un athée convaincu, qui s'est entretenu avec Persinger en 2003 dans le cadre d'une émission scientifique de la BBC, *Horizon*. Dawkins, surtout connu pour son livre *Pour en finir avec Dieu*, demanda lui-même à se soumettre à l'expérience, curieux de sa réaction. Les champs magnétiques ne provoquèrent en lui que de curieuses démangeaisons. « Ce fut une immense déception, avoue Dawkins. Il m'était arrivé d'en parler en blaguant. Pour autant, je ne comptais pas me mettre à croire à l'existence d'êtres surnaturels. J'espérais en revanche éprouver certaines des impressions qui viennent aux mystiques quand ils méditent sur les mystères de la vie et du cosmos[XXXIX]. »

Persinger reconnaît que le phénomène se manifeste plus fréquemment chez certains individus que d'autres, en fonction de la sensibilité de leurs lobes temporaux aux champs magnétiques. Les piètres résultats obtenus par Dawkins à une évaluation de la réactivité de ses lobes temporaux justifieraient donc qu'il n'ait rien ressenti.

On ne saurait cependant exclure une autre explication : en 2005, des chercheurs suédois affirmèrent que l'apparition d'une présence dans le laboratoire de Persinger dépendait de la suggestibilité des sujets bien plus que de leur exposition aux faibles champs magnétiques produits par le casque. Les Suédois ne parvinrent pas à reproduire les résultats de Persinger[XL], qui remit en question leurs conclusions sous le prétexte qu'ils ne tenaient pas compte de deux études en double aveugle portant sur 148 sujets. Sur son site Internet, Persinger laisse entendre que les Suédois n'ont pas respecté à la lettre le protocole mis en place dans son laboratoire car « ils se sont servis d'un ordinateur doté d'un processeur Pentium qui a pu jouer sur les configurations magnétiques générées par les solénoïdes en produisant un bruit de fond au lieu d'un champ efficace[XLI] ».

Persinger ne s'est pas laissé démonter par les critiques. Je l'ai rencontré le 10 mars 2006, lors d'une conférence à l'université de Toronto organisée, on ne s'en étonnera pas, par l'alliance séculaire de Toronto, et intitulée « La foi et le cerveau : Dieu n'existe-t-il que dans notre tête ? » La silhouette élancée, Persinger se présenta ce jour-là (comme à son habitude, si j'en crois ce que j'entends dire un peu partout)

trop bien habillé pour la circonstance. L'un de ses collègues reconnaît qu'il n'a jamais vu Persinger autrement qu'en costume trois pièces, « même pour tondre sa pelouse[XLII] ». Persinger défendit devant une salle comble l'idée que les êtres surnaturels, depuis Dieu jusqu'aux petits hommes verts, proviennent tous de la simple impression d'une présence. « Il en va ainsi depuis la nuit des temps. Je n'ai pas recours à une méthode fantaisiste : je me contente, comme tout bon scientifique, d'observer certains phénomènes, que je cherche ensuite à reproduire en laboratoire, selon des paramètres rigoureusement contrôlés. »

Son discours reçut un accueil assez favorable. Cela dit, Persinger ne semble pas déçu outre mesure de se heurter à un certain scepticisme. Sur son site Internet, il se plaint toutefois de l'étude suédoise. « Hélas ! voilà un exemple de plus, dans l'histoire de la science, de la remise en cause, pour des raisons personnelles, de l'explication scientifique d'un phénomène essentiel, à l'origine des expériences du divin. » Le magazine *The Economist* en conclut qu'il faudra sans doute attendre, pour trancher la question, qu'une autre équipe mène ses propres recherches. « L'expérience religieuse correspond à l'un des phénomènes les plus mystérieux de l'anatomie du cerveau. Qui ne souhaiterait pas obtenir des éclaircissements sur son origine[XLIII] ? »

Quoi qu'il en soit, les études de Suedfeld et Persinger cadrent avec la théorie de Jaynes selon laquelle les rencontres avec une présence fantôme n'ont rien d'anormal. Il n'y a donc pas lieu de les interpréter comme le contrecoup de la dégradation des facultés mentales[XLIV].

10

L’appel des muses

Hésiode, dans les premiers vers de sa *Théogonie*, une œuvre de la fin du VII^e siècle av. J.-C. mettant en scène les dieux de la Grèce antique, raconte qu’il faisait paître ses moutons sur les pentes du mont Hélicon, au cœur de la Grèce, quand il rencontra les muses, lui « inspirant un divin langage ». Du point de vue de Julian Jaynes, il est évident que « le poète n’avait pas perdu la raison […] Au contraire, sa créativité se rattachait sans doute à ce que nous nommons la bicaméralité […] Sans compter que la solitude peut entraîner des hallucinations ». L’universitaire E. R Dodds affirmait déjà en 1951, dans *Les Grecs et l’irrationnel*, que le récit d’Hésiode ne relevait pas « de l’allégorie ni de la licence poétique mais d’une tentative de décrire en termes littéraires une expérience tout ce qu’il y a de plus réelle ». Les muses se sont bel et bien adressées à Hésiode. Dodds a identifié d’autres manifestations d’une présence invisible dans la religion grecque antique : la vision par Pindare de la mère des dieux au cours d’un orage au milieu des montagnes, ou encore l’apparition de Pan à Phidippidès « sur l’une des routes les plus sauvages et désolées de la Grèce », aux abords du col du Parthénon. L’une comme l’autre eurent pour décor des zones montagneuses et survinrent quand « la solitude face à la nature s’adjoignait à la fatigue ». Comme l’écrit Dodds :

Ces trois expériences présentent un point commun non dénué d’intérêt : elles se sont déroulées en un lieu reculé, en montagne […] La coïncidence n’est sans doute pas fortuite. Certains explorateurs, alpinistes ou aviateurs éprouvent encore de nos jours des impressions bizarres : le meilleur exemple en reste la présence qui s’est jointe à Shackleton et ses compagnons dans l’Antarctique[I].

On ne saurait nier la pertinence d’une « métaphore de la montagne dans les religions ». Cela dit, Shahar Arzy et trois autres neurologues d’universités suisses ou israéliennes ont suggéré dans la revue *Medical Hypotheses* que les montagnes ne jouaient pas qu’un rôle métaphorique. Selon eux, « l’impression d’une présence » dont témoignent « certains

alpinistes en haute altitude et qui s'apparente pour eux à une révélation » pourrait éclaircir le lien entre les montagnes et la religion. La tradition veut en effet que les sages cherchent l'illumination au sommet d'une montagne. Le mont Olympe en Grèce, le Kailash au Tibet, le mont Fuji au Japon et le Tai Shan en Chine symbolisent à la fois les puissantes forces de la nature et l'essence du sacré. Arzy et ses collègues rappellent enfin que « les fondateurs des trois monothéismes, Moïse, Jésus et Mahomet, ont eu une révélation au sommet d'une montagne ».

La première révélation de Moïse s'est imposée à lui au mont Sinaï sous la forme du buisson ardent. Le dieu des Hébreux lui est ensuite apparu à trois reprises. Jésus a été transfiguré « à l'écart sur une haute montagne », identifiée avec le mont Thabor ou le mont Hermon, avant d'apparaître à Pierre, Jean et Jacques dans une nuée de gloire. Selon la tradition islamique, l'archange Gabriel a inspiré le Coran au Prophète (Mahomet) dans la solitude, sur le mont Hira[II].

Les neurologues pensent qu'un « séjour prolongé en haute altitude, surtout à l'écart de toute compagnie, […] est susceptible de modifier certains mécanismes neuro-fonctionnels en facilitant la révélation ». Quand Joe Simpson entendit une voix sur les pentes du Huascarán, il y chercha tout de suite une explication : « J'ai cru que j'avais oublié d'éteindre mon baladeur. J'y ai jeté un coup d'œil mais il ne fonctionnait pas, enveloppé dans une écharpe dans une poche de mon sac à dos. J'ai ensuite ôté mon passe-montagne, au cas où le frottement du tissu contre mes oreilles eût été responsable de mes hallucinations. Les voix ne se sont pas tues pour autant[III]. » La première explication qui se serait présentée à l'esprit des hommes de l'Antiquité n'aurait certainement pas mis en cause un baladeur mais les dieux.

L'article paru dans *Medical Hypotheses* insiste sur la possibilité pour les révélations de survenir même sur des montagnes de modeste altitude. L'Hélicon ne culmine qu'à 1 749 mètres, le Sinaï à 2 600, l'Hermon à 2 841 et le mont Thabor à 588 mètres à peine. À côté des sommets auxquels s'attaquent les alpinistes de nos jours, ce n'est vraiment pas grand-chose. On n'y manque pas d'oxygène et les températures ne chutent pas tellement. Les facteurs déterminants identifiés par Griffith Pugh n'entrent donc pas en compte. Comment se fait-il que certains rencontrent le troisième homme à une altitude relativement faible, voire au niveau de la mer ? Les neurologues affirment qu'« une altitude modérée suffit aux sujets par nature enclins au mysticisme[IV] ».

L'altitude peut susciter l'apparition du troisième homme mais elle n'est en aucun cas nécessaire. Les exemples qui suivent contrastent avec ceux de Smythe, Buhl, Streather, Messner et autres dans la mesure où l'hypoxie n'y joue aucun rôle. Ils s'opposent en outre à la conviction de Pugh selon laquelle le troisième homme résulte de la « dégradation des facultés mentales ». Faut-il en conclure que certains ont plus de chances que d'autres de basculer dans le mysticisme ? On pourrait en débattre mais une chose au moins semble hors de doute : les facteurs externes ne sont pas les seuls en jeu. Il ne faut pas manquer de prendre en considération une variable psychologique propre à chacun : la réceptivité à l'appel des muses.

L'altitude ne joua pas de rôle notable pour l'alpiniste américain Rob Taylor, lorsqu'il tenta en vain d'escalader le Kilimandjaro par le Breach Wall en janvier 1978. Bien que le sommet culmine à 5 895 mètres, son ascension ne présente pas de difficulté particulière : de simples touristes ne pratiquant pas l'alpinisme engagent régulièrement des guides qui les conduisent au point le plus élevé de l'Afrique. Gravir le Breach Wall, en revanche, se révélait d'autant plus ardu au cours des premières semaines de 1978 qu'une centaine de mètres de glace de la consistance du sucre menaçait de fondre à l'approche du sommet. Taylor dut en gratter les cristaux avant d'y planter ses broches à glace. Conscient des risques de chute, il prit soin de planter celles-ci le plus près possible les unes des autres ; ce qui ne l'empêcha pas de perdre pied quand même. Heureusement, une corde le retint de tomber mais une vive douleur l'élança soudain au pied gauche. Il venait de se tordre la cheville en s'efforçant de retrouver l'équilibre sur la paroi de glace : la plante de son pied gauche touchait presque son mollet. Sa bottine commençait en outre à se remplir de sang. Sous le choc, il dut lutter pour ne pas perdre connaissance. Avant tout, il lui fallait soigner sa cheville. Son équipier Harley Warner s'empara de la botte gauche de Taylor pendant que celui-ci tirait de toutes ses forces sur son pied. Au bout de quelques minutes d'une douleur atroce, son péroné se remit en place. Taylor se confectionna une attelle de fortune à l'aide d'une broche à glace. Dans d'autres circonstances, sa blessure, bien que sérieuse, aurait guéri sans autre complication mais, à 5 500 mètres d'altitude et à cent vingt kilomètres du poste de secours le plus proche, le jeune homme de vingt-trois ans se mit à redouter la gangrène.

Toujours en compagnie de Warner, Taylor dut passer la nuit à la belle étoile avant de rebrousser chemin le 15 janvier au matin. Au départ, Warner soutint son camarade blessé mais, alors que la pente devenait plus douce, Taylor perdit le peu de mobilité qu'il lui restait encore. Warner ne parvenant pas à le porter longtemps, Taylor dut se traîner « en rampant sur quelques mètres avant de marquer une halte ». La descente en rappel du Breach Wall coûta bien des souffrances à Taylor. Pour autant, elle ne marquerait pas encore la fin de son supplice ! Le 17 janvier, Taylor parvint au pied du Kilimandjaro, à l'abri du vent, non loin d'un éboulis rocheux. Il se glissa dans son sac de couchage en attendant que Warner ameute les secours. Warner l'assura que des sauveteurs viendraient s'occuper de lui le lendemain matin au plus tard. Taylor n'avait aucune raison de ne pas le croire. Une fois passé le danger immédiat de la descente, il se détendit et reprit même du poil de la bête. Cela dit, personne ne vint le lendemain et la situation de Taylor empira lorsque, à court de butane, il dut renoncer à faire fondre sur son petit réchaud la neige qui, seule, l'empêchait de mourir de soif.

Taylor aperçut alors la silhouette d'un homme accroupi à moins de cinquante mètres de lui. Il crut au départ qu'il s'agissait d'un sauveteur et lui réclama de l'aide. Aucune réponse ne lui parvint. « Qui es-tu ? Que veux-tu ? Réponds-moi ! » s'égosilla-t-il. Il se troubla, se mit en colère. Le mutisme de l'autre finit par l'exaspérer. Il s'attendait à voir arriver des secours, mais non… Taylor lança des cailloux vers la silhouette, dans l'espoir d'une réaction de sa part. Les cailloux parurent la traverser de part en part, sans la toucher. « Je la vois nettement et, cependant, je ne distingue pas ses traits à travers la brume. Vu son contour, elle ne porte pas d'habit ou alors un simple justaucorps de danseur. » Taylor ne parvint pas à rapprocher son expérience de quoi que ce soit de connu. Il en conclut que la silhouette, assise sur un rocher, venait simplement lui tenir compagnie. « Heure après heure, mon compagnon veille sur moi en m'observant à travers un rideau de neige. » À la nuit tombée, Taylor braqua sa lampe de poche sur la silhouette, qui se cantonnait toujours à un rôle de sentinelle muette.

Un peu plus tard, Taylor se réveilla en sursaut : il ne sentait plus de douleur, en fait il ne ressentait plus rien, dans son pied blessé. Quand il ouvrit son sac de couchage, une odeur de pourriture s'en éleva. Il tenta d'ôter sa bottine gauche, en vain. Il entreprit de la déchirer à l'aide de son piolet avant de s'en débarrasser enfin. Sitôt sa jambe libérée, du pus

jaunâtre s'échappa par jets de sa blessure. Le pied de Taylor, en enflant à l'intérieur de sa chaussure, avait bloqué la circulation du sang, et donc favorisé le développement de l'infection. Dès que le sang se remit à circuler, Taylor retrouva sa sensibilité au niveau de la cheville et des orteils. Il résolut alors de nettoyer sa plaie. Il estime aujourd'hui que, s'il n'avait découvert l'infection qu'au petit matin, il eût été trop tard pour la soigner. « Qu'est-ce qui m'a réveillé ?, se demande-t-il. Mon compagnon qui veillait sur moi ? M'a-t-il été envoyé en tant que messager ? […] Quelqu'un, un être, m'a tenu lieu de guide[V]. » Avant de se recoucher, Taylor braqua sa lampe sur son ami. Il tenta de le repérer dans l'obscurité. Au bout d'un moment, il l'aperçut enfin ; plus près de lui, cette fois.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent encore sans nouvelles de Warner. Sans doute lui était-il arrivé quelque chose. Les secours ne viendraient-ils donc jamais ? La fièvre s'empara de Taylor : la réalité, ses craintes et l'apparition se confondirent dans son esprit. Son compagnon s'approcha sans que Taylor distingue ses traits. Il devinait son front, la forme de son menton, mais rien de plus. Cela lui parut bizarre que la neige, qui tombait pourtant sans discontinuer, ne couvrît pas encore la silhouette qui « occupait pourtant un volume dans l'espace, aussi sûrement qu'une pierre ou que sais-je encore ». Pour finir, la silhouette se posta « au bout de [son] sac de couchage ». Elle parut à Taylor « bienveillante […] et tout à fait rassurante[VI] ». Après avoir passé des journées entières auprès de lui, la présence finit par s'en aller en laissant Taylor seul. Quelques minutes plus tard, il entendit quelqu'un l'appeler par son nom. Les sauveteurs ! Taylor allait s'en sortir. Warner s'était perdu en empruntant un autre chemin qu'à l'aller ; voilà pourquoi il avait tant tardé à revenir. Taylor écrirait par la suite :

Je ne parle pas souvent du compagnon qui a veillé sur moi. Il n'a pas sa place ici, personne ne comprend. Les gens à qui j'en ai touché un mot à mon retour du Kilimandjaro ont tous réagi comme on pouvait s'y attendre : « Quelle imagination ! » « La fièvre t'a donné des hallucinations. » Au début, je ne m'en laissais pas conter : « Il était réel. Un être de chair et de sang ! Je l'ai vu, de mes yeux vu. » Puis j'ai cessé de le mentionner. Ça m'a paru plus facile de le passer sous silence que de tenter de le décrire à des gens incapables de comprendre. Je sais qu'il se trouvait là, aussi réel que vous ou moi. Je ne pourrais pas vous dire

pourquoi il m'est apparu mais je suis certain qu'il ne me voulait que du bien[VII].

En mai 1981, Jim Wickwire, un avoué de Seattle, alpiniste chevronné, qui comptait à son palmarès l'ascension du K2, se lança à l'assaut du mont McKinley par le Wickersham Wall. Il s'agit de l'un des versants montagneux les plus larges au monde, qui s'élève des 4 200 mètres d'altitude du glacier Peters jusqu'au mont McKinley proprement dit, à 6 194 mètres. Personne ne l'avait gravi depuis 1963 par crainte d'une avalanche, mais l'ascension ne paraissait pas pour autant irréalisable à Wickwire et son jeune équipier, Chris Kerrebrock. Un avion les déposa en montagne. Ils rejoignirent à pied le lointain versant nord et contournèrent de dangereux à-pics, puis une vaste crevasse, avant de redescendre le glacier Peters en direction du Wickersham Wall.

L'après-midi du 8 mai, ils avançaient lentement, encordés l'un à l'autre en traînant après eux leurs provisions, lorsqu'une couche de glace masquant une crevasse céda soudain sous le poids de Kerrebrock qui, ouvrant la marche, y tomba aussitôt. Wickwire n'eut pas le temps d'anticiper la chute de son équipier : il se retrouva projeté en l'air sur-le-champ. « Je vais mourir ! » se dit-il avant d'atterrir avec son traîneau sur le corps de Kerrebrock, encore en vie au fond de la crevasse où il gisait face contre terre, son gros sac à dos coincé entre les parois. Wickwire, abasourdi, reprit peu à peu ses esprits avant de dégager le traîneau tombé sur son compagnon, dont il ne distinguait plus que les jambes. « Je ne peux plus bouger, Wick ! s'écria Kerrebrock. Il faut que tu me tires de là ! » Wickwire, qui venait de se briser l'épaule, parvint tout de même à se redresser. À l'aide d'un marteau à glace, il entama les parois de la crevasse dont il réussit à sortir en prenant appui sur ses crampons. Il lui fallut tout de même une heure pour parcourir sept mètres et demi ! À la fin, il s'allongea sur la neige, à bout de souffle.

Wickwire essaya une première fois de libérer son camarade en tirant sur la corde de toutes ses forces, en vain. Il renouvela sa tentative, sans plus de succès. Il comprit alors qu'il allait devoir retourner au fond de la crevasse. Il attacha une corde à un piquet qu'il enfonça dans la neige avant de revenir sur ses pas. Il tenta de tirer Kerrebrock en l'empoignant par son sac à dos, puis il attacha sa corde aux sangles de son équipement. Sans résultat. Il voulut alors débarrasser son camarade de son sac, auquel il s'attaqua, muni d'un marteau à glace.

Au bout de six heures de vains efforts entrecoupés d'appels aux secours par radio restés sans réponse, les deux hommes s'avouèrent vaincus. Kerrebrock dit alors à son équipier : « Tu as tout essayé, Wick. Mieux vaut que tu remontes. » Wickwire ne voulut toutefois pas admettre que Kerrebrock allait mourir et qu'il n'y pouvait rien. Wickwire ressortit de la crevasse épuisé mais surtout rongé par la culpabilité, au désespoir. Il se glissa à l'intérieur de son sac de couchage en nylon. Kerrebrock mourut dans le courant de la nuit, du froid et des séquelles de sa chute. Le délire le saisit dans ses derniers instants. À un moment donné, Wickwire l'entendit chanter ce qui ressemblait à une comptine. À deux heures du matin, Wickwire distingua la voix de son compagnon pour la dernière fois.

Le supplice de Wickwire n'était pas encore près de se terminer. Un petit avion devait venir le chercher, mais pas avant deux semaines. L'essentiel du matériel, dont la tente, le réchaud et la plupart des provisions, se trouvait au fond de la crevasse. Wickwire résolut d'attendre les secours. Il disposait alors de douze portions de bœuf séché et d'un sac de couchage pour tout abri. Un peu plus tard, il se risquerait à nouveau au fond de la crevasse afin de récupérer de la nourriture. Hélas ! celle-ci ne lui suffirait pas. Cloué au pied d'un immense glacier, il n'allait paradoxalement plus tarder à se déshydrater. Par chance, il lui restait une bouteille d'eau : il la remplit de neige qu'il fit fondre en la tenant contre lui. À certains moments, la chaleur du soleil le soulageait un peu. Comme le pilote qui l'avait déposé là avait promis de repasser, Wickwire guettait sans cesse le bruit de son avion. À plusieurs reprises, il crut entendre un moteur mais au loin seulement. Au bout de sept jours, la menace d'une avalanche l'incita à se remettre en marche. À deux reprises, il faillit tomber dans une crevasse.

Wickwire nota dans son journal : « La semaine dernière, j'ai manqué de peu m'adresser à quelqu'un. L'impression m'est venue que quelqu'un d'autre se tenait après de moi[VIII]. » Il se demanda si cet être émanait de sa personnalité « à l'orée de la délivrance ? ». « À moins qu'il ne s'agît de l'esprit de Chris ? Ou de la simple expression de mes peurs et de ma solitude[IX] ? » Wickwire ne se sentit pas menacé par la présence : « Elle m'a réconforté, m'a rassuré […] Tel un compagnon m'apportant un soutien. J'y ai vu le signe que je me trouvais dans une situation limite[X]. » Il se fit la réflexion que, s'il voulait s'en sortir, il devait rejoindre l'autre versant de la montagne, où passaient souvent des alpinistes.

Il se mit à ramper, en jaugeant l'épaisseur de la couche de glace à l'aide de son piolet, afin d'éviter les crevasses. Il progressa lentement mais sûrement et ne se trouva bientôt plus, selon ses estimations, qu'à une journée de marche des secours. Un blizzard se leva tout à coup, l'empêchant d'aller plus loin. La température chuta brusquement. Un vent de cent vingt kilomètres-heure se mit à le cingler tandis que la neige s'accumulait sur lui. Il ne restait plus à Wickwire qu'une seule portion de bœuf. Il mourait de faim mais ce n'était pourtant pas le pire : il souffrait surtout de son isolement. Pendant les quatre jours que dura la tempête, la présence revint s'installer non loin de lui. Wickwire se sentit « réconforté par l'impression qu'[il n'était] plus seul, que quelqu'un se trouvait là, près de [lui] ». Il parvint en haut du glacier, où il risquait moins de s'enfoncer dans une crevasse, et contacta enfin le pilote par radio : l'avion n'allait plus tarder. À son arrivée, le pied de Wickwire glissa dans une crevasse alors qu'il se baissait pour ramasser son sac. Il projeta son corps en avant pour éviter la chute. De justesse ! À croire que le glacier ne voulait pas le laisser s'en tirer. Pour finir, Wickwire s'assit par terre en pleurant. Le pilote se posa non loin et lui sauva la vie. Wickwire venait tout de même de perdre onze kilos en trois semaines.

L'ascension du mont Fuji, un volcan endormi qui culmine à 3 776 mètres, ne présente pas de danger particulier en temps ordinaire. À la belle saison, en juillet et en août, des alpinistes amateurs parviennent aisément à le gravir ; ce dont de nombreux touristes ne se privent d'ailleurs pas. Visible par temps dégagé de Tokyo, dont il n'est distant que d'une centaine de kilomètres, le mont Fuji revêt une signification particulière aux yeux des Japonais en raison des déités qui y résident et des pouvoirs spirituels qui lui sont associés. Son ascension, hors saison, n'est toutefois conseillée qu'aux grimpeurs chevronnés. D'octobre à mai, le gouvernement japonais met en garde les candidats à l'escalade contre les risques liés au vent, à la dégradation subite du temps et aux avalanches. Walter Welsch, un professeur de géodésie de quarante-trois ans, originaire de Munich, venu au Japon à l'occasion d'un colloque, s'attaqua au mont Fuji le 6 mai 1982. En alpiniste aguerri, Welsch jugea l'ascension plutôt simple, même à cette époque de l'année. Il venait de se réveiller au Japon pour la première fois de sa vie le jour où il se lança seul à l'assaut de la montagne. Un vent, qui l'inquiéta quelque peu, ne tarda pas à se lever. Il trouva porte close aux refuges de montagne mais

continua d'avancer en dépit des bourrasques. L'altitude ne lui posait aucun problème et la température restait douce. Parfaitement maître de lui-même, il se concentra sur son ascension, de plus en plus difficile à mesure qu'il progressait dans la neige. À un moment donné, il s'arrêta pour boire du jus de tomate et s'étonna « qu'il n'y eût personne auprès de [lui] avec qui le partager ». Il se rendit alors compte qu'il sentait un tiers, un « compagnon invisible » présent à côté de lui ; ce qui lui parut « étrange[XI] ».

Au-delà des 3 400 mètres d'altitude, la tempête redoubla de violence. Welsch, peinant à garder l'équilibre, dut dès lors veiller à ne pas laisser un coup de vent l'entraîner au bas de la pente. Deux cents mètres plus haut, il décida de continuer à quatre pattes. Il parvint à une succession de *toriis*, ou portiques menant à un sanctuaire. Alors que le dernier se dressait à trente pas de lui à peine, le mauvais temps l'obligea à marquer une pause. Welsch repartit en rampant de tout son long. Enfin, il parvint au cratère, à 3 720 mètres d'altitude, avant de rebrousser chemin. Les conditions météorologiques rendaient impossible l'ascension des cinquante-six derniers mètres. Welsch estima qu'il venait de faire son possible. La descente ne s'annonçait pas simple. Un vent violent soufflait sans répit. Welsch avança prudemment, le visage tourné vers la montagne, alors que la nuit tombait peu à peu. Au bout de plusieurs centaines de mètres, il parvint à un abri sous lequel il se blottit en tremblant dans l'espoir de se protéger du vent, en attendant une accalmie. Il s'assoupit et, à neuf heures du soir, décida de se remettre en marche. Il se surprit alors à proposer du jus de fruits à son invisible compagnon, bien qu'il fût « certain qu'il n'y avait personne en réalité ». Curieusement – vu qu'en effet, il n'y avait personne à ses côtés –, il ne se sentit pas du tout seul : « L'impression que je me trouvais en compagnie de mes équipiers habituels a persisté[XII]. » Son « invisible compagnon » ne le quitta que lorsque le temps se remit, alors que la neige fondait peu à peu. Le vent finit par chuter sous une fine bruine. Welsch n'avait désormais plus rien à craindre.

Le Sud-Africain Paul Firth vécut une expérience comparable sur les pentes de l'Aconcagua, un sommet de 6 962 mètres dans les Andes, en Argentine, non loin de la frontière chilienne. Fin février 1996, Firth, un médecin alors âgé de vingt-huit ans, se lança à l'assaut de l'Aconcagua à plusieurs reprises avec des camarades alpinistes. En vain. Le dixième

jour de l'expédition, Firth décida de tenter encore une fois l'ascension, seul. Il ôta ses gants, le temps de démonter sa tente, de crainte qu'une bourrasque l'emporte. Puis il grimpa rapidement jusqu'au sommet où il parvint en fin d'après-midi.

Une intense fatigue s'empara de lui au moment de rebrousser chemin. Ses tentatives malencontreuses des jours précédents l'avaient épuisé, or la nuit n'allait plus tarder à tomber. Alors qu'il se reposait un instant à 6 700 mètres d'altitude, seul et à bout de forces, il s'aperçut, en photographiant le coucher de soleil, qu'il souffrait de gelures aux doigts. L'obscurité ne tarda pas à envelopper la montagne. Il comprit que, s'il ne revenait pas à temps au campement, il risquait de mourir de froid. « Je me trouvais alors en danger[XIII] », admet-il. Peu après, l'impression s'imposa soudain à lui qu'une autre personne se tenait à ses côtés[XIV].

Je me trouvais assis là quand j'ai tout à coup senti une présence dans mon dos. Mes cheveux se sont dressés sur mon crâne et je me suis retourné d'un bond. Personne ! « Mince alors ! c'est bizarre », me suis-je dit avant de me rasseoir en prenant à nouveau conscience d'une présence près de moi. Une fois de plus, je me suis levé en me retournant pour inspecter les alentours[XV].

En tout, il se retourna trois fois « mais il n'y avait personne en vue sur les pentes balayées par le vent[XVI] ». Firth poursuivit sa descente et se perdit en chemin. Pendant tout ce temps, « [son] invisible compagnon [lui] emboîta le pas en [l]'encourageant à aller de l'avant ». Il s'agissait d'un homme, mais que Firth ne connaissait pas. Amical, il fournit à Firth des conseils utiles[XVII]. « Il me disait "Concentre-toi sur la direction dans laquelle tu marches, pose un pied devant l'autre et ne panique surtout pas. Continue". Je marchais en discutant mentalement avec lui[XVIII]. »

L'état de Firth empira cependant. L'impression lui vint que son corps changeait de forme. Ses pieds lui parurent beaucoup plus distants que d'habitude, comme s'il les observait en planant à la verticale de son propre corps. Son compagnon invisible demeura auprès de lui, derrière son épaule. « Comme si deux types suivaient le même chemin et que l'un emboîtait le pas à l'autre. On aurait dit qu'il me suivait, à une distance de deux mètres. » Le temps se rétablit peu à peu. Firth retrouva son chemin. Un regain d'énergie lui vint. « À plus basse altitude, j'ai repris des forces et celui qui me suivait a disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu. »

L'apparition du troisième homme ne dépend pas que de facteurs externes. Une variable psychologique individuelle entre aussi en jeu : les spécialistes la qualifient d'ouverture à l'expérience. Pour ma part, j'aime autant parler de « sensibilité à l'appel des muses ». L'ouverture à l'expérience compte au nombre des cinq paramètres à même de définir n'importe quelle personnalité (selon le modèle dit « OCÉAN »). Les quatre autres sont : le caractère consciencieux (la fiabilité jointe au goût de l'ordre, la capacité à réussir grâce à une organisation sans faille), l'extraversion (un enthousiasme manifeste, un penchant à parler abondamment, à s'affirmer en occupant le centre de l'attention), l'agréabilité (un optimisme résolu doublé d'une grande générosité) et le neuroticisme (la tendance à ressentir des émotions négatives, à se montrer de mauvaise humeur, se mettre en colère ou se troubler pour un rien). L'ouverture à l'expérience distingue les individus imaginatifs et indépendants des conformistes sans originalité ; elle se caractérise par la « disposition à s'intéresser et à s'adapter à des sensations inédites ou des événements sans précédent[XIX] ». Chacun de nous, dans une certaine mesure, éprouve, au détriment de son confort, le besoin d'un peu de nouveauté, mais celui-ci se manifeste surtout chez ceux qui témoignent d'une grande ouverture à l'expérience.

Ces gens-là débordent le plus souvent d'idées : ils comprennent vite, prônent des valeurs non conventionnelles, possèdent une sensibilité artistique très développée et fuient la monotonie. « L'ouverture se traduit par la perméabilité de la conscience et par le besoin récurrent d'élargir son champ d'expérience[XX]. » Elle dépend en outre du cortex préfrontal, une partie du cerveau qui entre en jeu dans ce qu'on nomme les « fonctions exécutives » (la pensée abstraite, la prise de décision et l'inhibition des gestes ou des actes qui ne paraissent pas appropriés à une situation donnée).

Un autre facteur : l'« absorption », expliquerait pourquoi le troisième homme n'apparaît pas à tout le monde. Deux psychologues, Gilbert Atkinson et Auke Tellegen, l'ont définie en mettant au point l'échelle d'absorption de Tellegen, qui mesure la capacité d'un individu à s'impliquer dans les événements qui surviennent autour de lui. Tellegen parle à ce propos de « réceptivité ». La faculté d'absorption suppose une conscience aiguë de la réalité ; au point, par exemple, qu'un objet « même imaginaire sur lequel l'individu se concentre finira par acquérir

le relief de la réalité[XXI] ». Elle permet en outre de déterminer de manière tout à fait fiable la capacité de n'importe quel individu à se laisser hypnotiser ou non. Il se pourrait bien aussi qu'elle soit liée à l'apparition du troisième homme. Des chercheurs ont établi que les résultats à l'échelle d'absorption de Tellegen augmentaient chez les individus qui passaient l'été en Antarctique dans l'isolement le plus complet[XXII] ; preuve qu'ils s'étaient adaptés à leur cadre de vie, à l'écart du monde. Bien entendu, l'adaptation pose plus de problèmes à certains qu'à d'autres.

En conclusion, même quand les conditions de l'apparition du troisième homme sont réunies, celui-ci ne viendra pas forcément en aide à ceux qui manquent d'ouverture à l'expérience. À l'inverse, un seuil relativement bas de stimuli suffira pour qu'une présence fantôme se manifeste aux personnes réceptives à la nouveauté. Ceux qui obtiennent un score élevé sur l'échelle d'absorption de Tellegen se montrent sensibles à ce que je nomme l'appel des muses[XXIII]. Comme Shahar Arzy et son équipe l'ont suggéré dans la revue *Medical Hypotheses*, « une altitude modérée suffit aux sujets par nature enclins au mysticisme[XXIV] ». Bien entendu, Taylor et Wickwire n'ont pas moins souffert que certains alpinistes à l'assaut des plus hauts sommets du monde. Welsch et Firth ont eux aussi vécu des moments de tension ; moins, toutefois que Streather ou Messner. Comment comprendre que certains aient besoin de se retrouver dans des situations particulièrement critiques pour recevoir le soutien du troisième homme ? Ce que je qualifie de réceptivité à l'appel des muses explique à mon sens pourquoi certains doivent lutter seuls tandis que d'autres bénéficient d'une aide extérieure dispensatrice d'encouragements.

11

Le pouvoir du sauveur

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, une jeune recrue de la marine américaine dut passer douze heures en pleine mer du Nord au mois d'avril, à la suite d'une explosion ayant détruit son navire, à peine vêtue de ses chaussettes, sa ceinture, son gilet de sauvetage et une manche de sa veste. Non loin du jeune homme surnageaient quatre autres rescapés. À la tombée de la nuit, il se mit à craindre de ne pas survivre à l'arrivée des secours. Des scènes de son passé lui revinrent en mémoire avec une précision hallucinante. D'abord lui apparut sa fiancée, puis un chien qui lui avait appartenu, enfant, et enfin des souvenirs de l'école primaire, auxquels il n'avait pourtant plus pensé depuis longtemps. Se croyant sur le point de rendre l'âme, il hurla de terreur. Il ne reprit ses esprits que lorsque l'un de ses camarades le gifla.

Le troisième homme n'apparaît pas systématiquement à ceux qui en éprouvent la nécessité. Certains rescapés sont victimes d'hallucinations qui les perturbent sans les aider le moins du monde : elles les mettent au contraire en danger en hâtant leur fin. Il est ainsi arrivé à un naufragé de se prendre pour un chien enragé en essayant de mordre ses compagnons d'infortune et à un autre, un garçon de seize ans, de se défendre « trois jours durant, à l'aide d'une hache, contre le seul autre occupant du canot où il dérivait en mer et qu'il croyait en train de l'agresser[I] ». Nous voilà bien loin de l'apparition du troisième homme ! Le triste sort du naufragé peut dans une certaine mesure s'expliquer par les conséquences de l'absorption d'une grande quantité d'eau salée.

Les passagers d'un navire qui vient de sombrer s'imaginent parfois que des îles tropicales se profilent à l'horizon ou que des bateaux viennent leur porter secours. Après trois jours de dérive dans l'Atlantique nord, une poignée d'hommes à la mer « se mit à souffrir de cruelles illusions. Certains se crurent de retour chez eux ; d'autres aperçurent à proximité de leur canot des plantations ombragées, d'autres encore s'imaginèrent attablés à des festins de roi ; certains interpellaient des navires imaginaires ou croyaient approcher d'un magnifique port ou d'un

rivage hospitalier[II] ». Dans ce cas-là, beaucoup de naufragés en proie au délire finissent par se noyer : « L'un affirma qu'il venait de préparer du thé et qu'il descendait s'en verser une tasse : il plongea par-dessus bord et on ne le revit plus jamais. Un autre crut voir une rangée de maisons à près de deux cents mètres devant lui ; à son tour, il sauta par-dessus bord et nul n'entendrait plus jamais parler de lui[III]. » L'un comme l'autre nagèrent en direction de ce qu'ils prenaient pour leur salut, sans se douter que leur imagination leur jouait des tours. Les naufragés en haute mer feraient mieux de se méfier de ce genre d'hallucinations, d'autant plus dangereuses qu'elles pourraient correspondre à la réalité, à l'inverse « des lilliputiens ou des animaux fantastiques[IV] ». Les naufragés au désespoir s'imaginent parfois en présence de ce qui assurera leur survie : des tables croulant sous la nourriture, des navires ou encore la terre ferme, qui leur apparaît en général « plus vraie que nature » ; ce qui explique que leurs délires les conduisent souvent à leur perte.

Tout le monde ne bénéficie pas du soutien d'un compagnon invisible. La fréquence à laquelle celui-ci se manifeste n'en reste pas moins étonnante. Le troisième homme n'apparaît pas qu'aux naufragés en mer minés par le supplice qu'ils endurent à leur corps défendant. Des navigateurs en solitaire ont eux aussi cru déceler sa présence en dépit de leur résistance supposée aux aléas d'une aventure dans laquelle ils s'étaient lancés par choix. Leurs expériences ne semblent donc comparables que jusqu'à un certain point, bien qu'on y retrouve à chaque fois une extrême monotonie, une grande solitude et un manque de sommeil, auxquels s'ajoute parfois une blessure physique ou une forte pression mentale. Comme le prouve l'exemple de certains alpinistes ou explorateurs, il arrive à des êtres humains de réagir de manière tout bonnement extraordinaire. E. C. B. et Kenneth Lee, les auteurs de *Survival and Safety at sea*, affirment : « De nombreux naufragés ont le sentiment qu'une présence invisible leur vient en aide, les réconforte et, parfois même, les conseille sur les décisions à prendre[V]. » Contrairement à d'autres hallucinations, « le troisième homme ne cherche ni à les ridiculiser ni à leur nuire[VI] ». En résumé, les visions qui s'imposent dans des circonstances extrêmes peuvent se classer en deux catégories : celles où apparaît un sauveur et celles qui exposent à un danger. Voici quelques exemples du pouvoir du sauveur.

Difficile d'imaginer un supplice plus éprouvant que celui qu'endura Kenneth Cooke, un marin de la marine marchande à bord d'un cargo torpillé par un sous-marin allemand le 19 mars 1943, à proximité de la côte ouest de l'Afrique, au large de l'île de l'Ascension. L'ennemi poursuivait depuis des heures le navire parti du Cap qui devait amener en Grande-Bretagne des explosifs, des moteurs d'avion, du rhum et du sucre. Il coula en à peine une minute et demie, ne laissant qu'à quatorze des cinquante-sept membres de l'équipage le temps de gagner les canots de sauvetage, à bord desquels ils dériveraient dans des eaux infestées de requins, à plus de mille deux cents kilomètres du continent. Le sort se montra particulièrement cruel envers les rescapés qui, si l'on en croit Cooke, « faisaient peine à voir », le visage noirci par le gasoil et les vêtements réduits en lambeaux par l'explosion. Ils calculèrent qu'il ne faudrait pas moins de trente jours à des secours pour leur parvenir. L'un après l'autre, les survivants brûlés par le soleil équatorial et en manque de nourriture, que la soif incitait parfois à boire de l'eau de mer, renoncèrent à tout espoir de s'en sortir un jour. Ils s'allongèrent à côté les uns des autres, la peau abîmée, la langue enflée, ne survivant plus que dans l'attente de l'improbable. Pour couronner le tout, des requins les houspillaient sans répit.

Le cinquième jour après le naufrage, les cris de désespoir atteignirent leur paroxysme : « Assez ! », « Personne ne nous retrouvera jamais ! », « Nous ne reverrons plus la terre ferme. » Les lamentations cessèrent ensuite rapidement. Trois jours plus tard, Cooke nota que personne n'avait ouvert la bouche depuis quarante-huit heures. Au cours de la deuxième semaine de dérive en mer, les plaintes reprirent de plus belle ; la situation avait tant empiré qu'à bord du canot de sauvetage s'élevaient en permanence des malédictions étouffées, des grommellements inintelligibles, des sanglots et des gémissements d'agonie. Le 6 avril, soit le dix-neuvième jour à bord du canot, l'un des survivants mourut : un dénommé Basil Scown, qui venait de passer une nuit atroce à délirer. Par deux fois, il tenta de se jeter par-dessus bord mais il manquait tellement de force que les autres parvinrent à le retenir d'une seule main. À quatre heures de l'après-midi, il avait pourtant repris du poil de la bête, ouvrant les yeux et réclamant de l'eau. Cooke porta une tasse à ses lèvres desséchées. Scown, recouvrant sa lucidité, assura les autres qu'ils étaient tous « de braves hommes ». Un pâle sourire éclaira son visage. Quelques minutes plus tard, alors qu'il marmonnait on ne sait quoi, Stewart, un

garçon de service, colla son oreille à ses lèvres dans l'espoir de distinguer ses paroles. « Soudain, le jeune Stewart poussa un cri en donnant des coups de poing à l'officier. » Des larmes roulaient le long de ses joues lorsqu'il annonça entre deux sanglots : « Il est mort ! Je vous assure ! » Cooke se demanda lequel des autres rescapés serait le prochain à partager son sort. « Nous nous jaugions tous sans la moindre pudeur afin d'évaluer nos forces respectives. » Cooke s'imagina bientôt qu'il participait à un jeu macabre où personne n'avait rien à gagner hormis un « jour de torture supplémentaire ». Un second décès survint le 9 avril et un troisième, le 11. Les naufragés dérivaient alors en mer depuis vingt-quatre jours.

La disparition de John Arnold, un apprenti qui venait de fêter son dix-huitième anniversaire à bord du canot de sauvetage, fut encore ce qui parut le plus injuste à Cooke. « Il rayonnait de bonté et de douceur », affirme celui-ci. Animé par une foi sincère, Arnold incitait ses compagnons d'infortune à prier. Avant même sa mort, son visage décharné se mit à hanter Cooke. « Je n'arrêtais pas de me dire que ce visage m'était familier. » Plus tard, il comprit que, dans son esprit, les traits de John se confondaient avec ceux du Christ crucifié sur une peinture au mur d'une chapelle où il assistait à l'office, enfant. Le 12 avril, le vingt-cinquième jour après le naufrage, Arnold appela d'une voix faible Cooke, le charpentier, de dix ans son aîné. « Ça t'ennuierait que je prie ? » lui demanda-t-il ; et il pria. Au bout d'un moment, il ouvrit les yeux et les posa sur Cooke, la mine sereine.

« Je suis sur le point de mourir, affirma-t-il. J'ai parlé à Dieu. Certains d'entre vous garderont la vie sauve or je crois bien que tu seras de ceux-là. J'aimerais que tu transmettes un message à ma mère et mon père. Tu veux bien ?

— Naturellement, John ! Tout ce que tu voudras !

— Dis-leur que je suis mort en bon chrétien[VII]. »

Cooke lui tint la main et, réduit à l'impuissance, regarda Arnold s'éteindre peu à peu.

D'autres décès suivirent. « Nous ne considérions même plus la mort comme un événement en soi, écrit Cooke. Elle était devenue notre compagne à bord. » Ses camarades « tombaient comme des mouches ». Certains rendaient l'âme dans d'horribles convulsions, en s'étranglant ou en s'étouffant, le ventre vide, la langue noire enflée, hurlant des

obscénités. D'autres rendaient l'âme en silence : la vie les abandonnait comme l'eau de pluie glisse dans une gouttière. Le 17 avril, un dénommé Bott bondit dans un accès de démence en déployant une force surhumaine ; il attrapa les hommes qui se tenaient de part et d'autre de lui, et sauta par-dessus bord en les entraînant à sa suite. Cooke et le reste des survivants tentèrent de rattraper les deux malheureux. Ils réussirent à en hisser un à bord mais, aussitôt, « un requin surgit en saisissant dans sa gueule la jambe droite de l'autre, qu'il lui arracha au niveau de la cuisse ». Bott, en plein délire, détourna malgré lui l'attention des requins. Personne n'essaya de le rattraper. De toute façon, les derniers rescapés n'auraient pas eu la force de le ramener à la raison. Au bout de quelques instants de remous et de hurlements, la mer retrouva son calme.

Le 22 avril, un dénommé Platten passa l'arme à gauche. Cooke avait jusque-là réussi à s'endurcir mais, à l'issue du trentième jour en mer, il baissa les bras. « Huit autres sont décédés », nota ce soir-là Cooke dans son journal de bord, qu'il tenait sur un bout de toile. Les deux derniers survivants, Cooke et un marin aguerri du nom de Colin Armitage, eurent un mal fou à jeter le corps de Platten à la mer. Quand celui-ci bascula enfin par-dessus bord, ce fut pour glisser sous le canot où il demeura trois jours « à heurter la coque dans un bruit atroce ». Heureusement, il finit tout de même par couler.

Il ne restait alors plus que de maigres rations aux survivants. Heureusement, Cooke ne puisait pas ses forces que dans la seule nourriture. Le 23 avril, le trente-sixième jour après le naufrage, John Arnold lui apparut et lui répéta que lui, Cooke, garderait la vie sauve. Le quarantième jour à bord du canot, Cooke écrivit : « J'ai revu le visage de John Arnold à plusieurs reprises aujourd'hui. Sa présence m'aide à tenir bon, au même titre que l'eau, le chocolat et le pemmican. » La mort rôdait cependant : les naufragés perdaient régulièrement connaissance. Le quarante-deuxième jour, Cooke regardait des mouettes voler autour de sa tête en marmonnant « si seulement j'avais des ailes ! », quand Armitage poussa un cri de joie. Cooke le crut devenu fou mais l'autre lui dit : « Tu ne comprends donc pas ? Ce sont les premiers oiseaux que nous apercevons depuis notre naufrage ! » Sans doute approchaient-ils alors de la terre ferme.

Le quarante-troisième jour, les deux survivants conclurent un pacte : ils comptaient s'attacher l'un à l'autre avant de se jeter à l'eau, où les requins mettraient un terme à leurs souffrances. Soudain, Cooke entendit

une voix lui affirmer : « Certains garderont la vie sauve » ; une voix si distincte, qu'il crut un instant qu'Armitage s'adressait à lui. Mais non : celui-ci examinait paresseusement la mer et ne tarda d'ailleurs pas à perdre connaissance. Cooke ne tarda pas à deviner qui venait de prendre la parole :

Peut-être le phénomène possède-t-il une explication scientifique ? Peut-être mon subconscient me dissuadait-il de faire une bêtise ? Je n'en sais rien. Je ne suis certain que d'une chose : à ce moment-là, j'étais convaincu que le jeune John Arnold de dix-huit ans s'adressait à moi. Je percevais sa présence invisible à côté de moi, dans notre petit canot perdu sans espoir au milieu de l'Atlantique[VIII].

« Il a raison, se convainquit Cooke. Ne dit-on pas que l'heure la plus noire de la nuit est justement celle qui précède l'aube ? »

L'intervention inexpliquée le dissuada de mettre fin à ses jours. Peu après, les naufragés entendirent deux avions les survoler à haute altitude. Le 7 mai 1943, l'équipage d'un navire de guerre britannique les aperçut et se porta à leur secours. Hélas ! Armitage mourut presque aussitôt, en laissant Kenneth Cooke seul survivant du naufrage. Celui-ci vécut par la suite loin de la mer, dans le Yorkshire où il devint garde-chasse. Parfois, des cauchemars le hantaient : il s'imaginait à bord du canot de sauvetage et se réveillait alors en hurlant. Il publia son récit des horreurs dont il avait été témoin en mer, dix-sept ans après son supplice. À l'en croire, il avait appris à connaître ses compagnons d'infortune à un point que la plupart n'estiment même pas possible. Il ne cesserait jamais d'admirer leur courage et leur endurance, bien qu'il eût entrevu ce qu'il y avait de pire en eux, comme en lui-même, d'ailleurs : « J'entends par là une peur abjecte, un attachement hystérique à la vie. » De l'avis de Cooke, Arnold valait mieux que les autres. « Je suis conscient, écrirait-il par la suite, que l'exemple et la présence de John m'ont sauvé la vie et m'ont marqué à jamais[IX]. »

Le 23 février 1953, deux soldats de la Légion étrangère quittèrent clandestinement le bateau qui les emmenait lutter à Saigon contre le Viêt-Minh. Ils lancèrent un canot à la mer en y embarquant de la nourriture et du vin en prévision de quelques jours à peine : ils s'attendaient en effet ce que l'un des nombreux bateaux sillonnant les parages les repêche sans tarder. Et pourtant non ! Ils dérivèrent à bord de leur canot pendant des semaines. Des courants les poussèrent du détroit

de Malacca au beau milieu de l'océan Indien. Ils essuyèrent ensuite de rudes tempêtes : un vent violent se mit à cingler le canot sous une pluie glaciale, et ils manquèrent de peu chavirer. Sans compter que le soleil équatorial les frappait sans pitié.

La soif et la faim les poussèrent au désespoir. Leur situation dramatique finirait par mettre à mal leur équilibre mental. L'un des déserteurs, un Suédois de vingt-trois ans qui répondait au nom de Fred Ericsson, adopta un comportement étrange : « Il sortait sans cesse, d'une boîte imaginaire, une allumette tout aussi imaginaire qu'il craquait avant de la porter au bout d'une cigarette, bien réelle, celle-là, coincée entre ses lèvres. » À un moment donné, une vague énorme se fracassa contre le canot. Là-dessus, Ericsson disparut. Son compagnon, Ensio Tiira, un Finlandais d'un an son aîné, s'écria : « Ericsson ! Où es-tu ? » Celui-ci reparut non loin du canot, se hissa à bord et demanda : « Pourquoi m'as-tu poussé à la mer ? » Tiira lui répondit : « Comment ça ? Ne fais pas l'idiot ! Je n'ai pas bougé du canot : je guettais des bateaux. Je ne t'ai même pas touché. » Ericsson ne voulut pourtant pas en démordre : « Quelqu'un m'a poussé. »

Des semaines passèrent. Le supplice des légionnaires s'éternisait. Un jour, Ericsson poussa un cri en voyant tout à coup un requin déchirer la toile tendue au fond du canot. Ericsson et Tiira lui donnèrent des coups de rame sur la tête jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'océan en laissant un trou béant dans la coque, où l'un des déserteurs risquait tôt ou tard de tomber. Peu après, un autre requin fit un second trou dans la coque. À une douzaine de reprises, le canot en butte aux attaques des requins manqua de peu verser. Parfois, ceux-ci s'en prenaient à trois en même temps aux déserteurs, qui durent lutter contre eux des heures. Les requins finirent par les laisser tranquilles en se contentant de leur tourner autour. Tiira et Ericsson s'effondrèrent alors, épuisés. « Mes yeux m'élançaient, raconte Tiira. Il ne me restait plus une goutte de salive dans la bouche. Le sang battait à mes tempes. Mon cœur cognait dans ma poitrine. Impossible de remuer le moindre muscle. Je n'en pouvais plus. »

Ils durent se passer de boire pendant soixante heures, au bout desquelles la pluie tomba. Ils en avalèrent une dizaine de gorgées chacun. Revint alors la sécheresse : ils virent la mort se profiler à l'horizon. Les bateaux qui passaient non loin d'eux sans remarquer leurs signaux de détresse redoublaient encore l'horreur de leur situation. Une nuit, ils se réveillèrent en apercevant les phares de trois navires en route

vers l'Ouest, à moins de cinq kilomètres de leur canot. Ericsson s'empara de sa lampe torche afin d'envoyer un S.O.S. en morse. L'un des navires, à moins de deux kilomètres, lui adressa un signal. L'espoir renaquit alors chez les légionnaires. Ericsson actionna sa lampe torche de plus belle mais le bateau ne transmit plus d'autre signal. Il ne dévia même pas de sa trajectoire. Ericsson et Tiira demeurèrent hébétés, sans mot dire, avant de sombrer à nouveau dans un sommeil comateux.

Au début, ils s'étaient échangé des confidences à bord du canot puis, les jours passant, leur conversation prit un tour morbide. Au bout d'un certain temps, ils cessèrent de parler ; il ne leur restait plus rien à dire, du moins plus rien qui en valût la peine. « Nous mourions de chaleur, de soif et de faim », explique Tiira. La vie les quitta lentement. Leurs barbes cessèrent de pousser. Leurs corps brûlés par le soleil se couvrirent d'ulcères, au contact prolongé de l'eau de mer. Ericsson ne tarda pas à faiblir. À midi, le dix-septième jour, il se mit à pleuvoir mais pas assez. Deux heures plus tard, Ericsson réclama encore à boire en suppliant Tiira de le conduire à un hôpital. Puis il se contenta de gémir dans sa barbe. Il tomba encore un peu de pluie le lendemain, que Tiira recueillit dans un sac plastique. Il interpella Ericsson mais celui-ci venait de perdre connaissance. À partir de ce moment-là, il glisserait peu à peu dans l'autre monde. Sa solitude parut insupportable à Tiira. En vertu d'une promesse à son compagnon, il conserva le corps d'Ericsson à bord afin de l'enterrer, de retour sur la terre ferme. En un sens, le cadavre que la houle balançait contre les cordages tenait compagnie à Tiira. Hélas ! la dépouille se dessécha sous le soleil de l'équateur et les requins s'approchèrent. Ne tenant pas à y laisser la peau à son tour, Tiira le jeta à la mer. Les requins fondirent dessus pour le dévorer à moins d'un mètre du canot.

À ce moment-là, Tiira n'était plus qu'un squelette vivant couvert de plaies. Il entama une lente agonie, à peine capable de remuer, victime de ce qu'il nommerait « l'horreur du canot ». Dans le récit de son supplice, il prétend pourtant qu'il ne se sentait pas seul :

Je n'ai pas prié et, d'ailleurs, je ne suis pas très porté sur la religion mais, du début à la fin, j'ai eu l'étrange impression que quelqu'un d'autre se trouvait auprès de moi, veillait sur moi et me préservait du danger. Je l'ai senti au cours de la tempête, quand on a failli chavirer, et à maintes autres reprises. Comme si nous étions trois à bord du canot. Mon impression s'est encore accrue après la mort d'Ericsson[X].

Il se demanderait plus tard si celle-ci ne résultait pas des prières que sa mère adressait à son intention au ciel, si le « lien extrêmement fort qui [les] unissait n'avait pas pu [l']aider à ne pas devenir fou ». Deux semaines s'écoulèrent encore. Tiira ne reprenait plus conscience que par intermittence. Chaque fois qu'il s'apprêtait à flancher, un incident quelconque le ramenait à lui ; un coup de vent frais, une giclée d'eau. Le trentième jour, il nota : « Pas de bateaux en vue. Pas de pluie. Pas de nuages. Pas d'espoir. » Le trente et unième jour en mer, il se résigna à sa mort prochaine : « Je n'avais plus du tout l'impression que quelqu'un d'autre se trouvait à bord du canot. L'ange gardien qui m'avait tenu compagnie après le décès d'Ericsson venait de m'abandonner en me privant de tout espoir[XI]. »

Heureusement, des secours arrivèrent ! Un cargo britannique, l'*Alendi Hill*, voguait alors à quatre cent quatre-vingts kilomètres de l'île de Ceylan (l'actuel Sri Lanka). La lampe de poche de Tiira ne fonctionnait plus : impossible de lui adresser un signal lumineux. Il dut se contenter de frapper la coque du plat d'une rame. Deux officiers l'entendirent peu après minuit. Au clair de lune, ils aperçurent une silhouette humaine sur un canot. Ils en parlèrent au capitaine qui ordonna des recherches. Ensio Tiira venait de parcourir un millier de kilomètres dans l'océan Indien depuis le détroit de Malacca. Après plus d'un mois à bord de son canot, il ne pesait plus que vingt-cinq kilos. À l'en croire, il n'aurait pas survécu une journée de plus.

En 1954, William Willis, un marin aguerri de nationalité américaine, quitta le Pérou à bord d'un radeau afin de vérifier sa théorie selon laquelle un naufragé peut survivre à une longue dérive en mer à l'aide d'un minimum de matériel. Il partit du port de Callao, au Pérou, pour accoster à Pago Pago, dans les Samoa américaines, après une traversée de l'océan Pacifique qui, en dépit de ses prévisions, n'alla pas sans difficultés. Une douleur sans cause manifeste se mit en effet à élancer Willis au plexus solaire avant de prendre des proportions telles qu'il espéra bientôt perdre connaissance et songea à « extraire » la souffrance de son corps à l'aide d'un couteau. « J'ai senti la mort rôder dans les assauts du vent contre la cabine. » La douleur le martyrisa une trentaine d'heures avant de relâcher enfin son étau.

Willis essuya en outre de rudes tempêtes. À un moment donné, il se demanda si son radeau, en troncs de balsa, n'allait pas couler, saturé

d'humidité. Le 6 août, quarante-cinq jours après son départ de Callao, Willis s'aperçut que ses réserves d'eau potable s'écoulaient dans l'océan. Il calcula qu'il ne lui en restait plus que l'équivalent d'une tasse chaque jour pendant trois mois. Il voguait alors non loin de l'Équateur par une chaleur à la limite du tolérable. Pour ne rien arranger, il manquait de sommeil et souffrait de fatigue autant que de solitude. Il s'accommodait tant bien que mal de son isolement mais n'en passait pas moins par « des moments de souffrance, assortis d'un vague malaise. [Il se trouvait] alors au bord du gouffre en permanence. Tout homme a besoin de parler à quelqu'un et d'entendre une voix humaine ». Quand sa solitude lui pesait trop, il se mettait à chanter en s'émerveillant du pouvoir de suggestion d'une simple mélodie.

Willis finit par sombrer dans une sorte d'hébétude : il cessa de réfléchir en se contentant de gestes automatiques. Parfois, il lui semblait que son esprit « se trouvait ailleurs, et qu'il observait [son] corps ». Le quarante-sixième jour en mer, il s'écroula au pied du gouvernail. Le radeau voguait alors tout seul. Quoique… Willis raconte :

À maintes reprises, l'impression s'est imposée à mon subconscient que quelqu'un s'affairait sur le pont et dirigeait mon embarcation. Parfois, il me semblait qu'il s'agissait de Teddy [l'épouse de Willis] ou de quelqu'un d'autre encore surgi de mon passé : ma mère ou ma sœur. À mesure que je reprenais mes esprits, mon impression s'est précisée et je me suis senti délivré de mes responsabilités[XII].

Il aperçut soudain des nuages noirs dans le ciel. La mer s'enflait. Il lui sembla que ses « partenaires fantômes » l'abandonnaient en le laissant « seul au monde, coupé du reste de l'humanité ». Le phénomène se reproduisit le soixante et onzième jour. Willis venait de piquer du nez. Il se réveilla en sursaut, croyant que le radeau venait de heurter des rochers et qu'il courait un danger mortel. Puis il recouvra son calme : « Quelqu'un se trouvait à la barre, quelqu'un qui veillait sur mon radeau. » Plusieurs heures plus tard, une vague manqua de peu le précipiter à la mer. Au moment où elle le frappa de plein fouet, « la silhouette de [sa] mère tenait une fois de plus le gouvernail ».

Le 15 octobre, Willis toucha terre au bout de cent quinze jours d'errance en solitaire dans le Pacifique[XIII].

Dougal et Lyn Robertson décidèrent un beau jour de vendre leur petite laiterie en Angleterre pour acheter une goélette de treize mètres de long,

baptisée *Lucette*. Leur objectif ? Faire le tour du monde avec leurs enfants. Dougal, un ancien capitaine de la marine marchande, fort d'une douzaine d'années d'expérience en mer, avait déjà navigué avec son épouse, Lyn, une infirmière. Ils souhaitaient élargir les horizons de leurs enfants : Douglas et Anne, les aînés, approchaient de l'âge où ils quitteraient de toute façon l'école. Quant aux jumeaux, Neil et Sandy, ils étaient assez grands, à onze ans, pour tirer profit de l'aventure. Ils partirent de Falmouth pour le Portugal, puis se rendirent aux Canaries et aux Antilles, où ils accostèrent en février 1972. À Nassau, Anne renonça à continuer l'aventure. À Panama, un Gallois de vingt-deux ans, Robin Williams, la remplaça. Avec la famille Robertson, il emprunterait le canal pour rejoindre le Pacifique.

Le 13 juin, la petite équipe partit des îles Galápagos en direction des Marquises, à cinq mille kilomètres à l'Ouest. Deux jours plus tard, il fallut renoncer à l'itinéraire prévu : des « coups d'une force incroyable » martelèrent la coque. « Des baleines ! » s'écria l'un des passagers. Une collision assourdissante avec l'une d'elles provoqua bientôt une fuite à l'intérieur du bateau. Dougal donna l'ordre d'abandonner la goélette. Avant que la *Lucette* coule à pic, la famille Robertson embarqua tout ce qu'elle put sur un canot gonflable puis lança à la mer un autre canot en fibre de verre, l'*Ednamair*. Hélas ! il se remplit d'eau alors même que les naufragés tentaient d'y grimper. Ceux-ci rejoignirent le premier canot de sauvetage à la nage en attachant un cordage à l'*Ednamair*. Il ne leur restait plus qu'un sac d'oignons, une boîte de biscuits, des oranges, des citrons et un kit de survie contenant du pain enrichi en vitamines, des tablettes de glucose, huit litres et demi d'eau douce, huit fusées de détresse, des hameçons, un couteau, un miroir et trois rames mais pas de boussole ni de cartes marines.

Une fois encaissé le choc, Lyn, une anglicane très pieuse, invita les autres à prier le Seigneur. « Il faut à tout prix qu'on ramène les garçons sur la terre ferme », confia-t-elle à Dougal. « Bien sûr ! Tu verras, on y arrivera ! » lui répondit celui-ci, qui avouerait pourtant plus tard : « Ma raison m'invitait à penser le contraire. » Désespéré par le naufrage de ce qui représentait l'essentiel de leur fortune, il se reprocha d'avoir entraîné les siens à la catastrophe à cause de son anticonformisme. Selon lui, leurs provisions leur permettraient de tenir encore dix jours mais il espérait capturer des tortues de mer ou pêcher de quoi compléter leurs rations. Ils voguaient alors à trois cent vingt kilomètres des Galápagos et à plus de

mille six cents mètres des côtes de l'Amérique centrale, dont les séparait une zone de calme équatorial où pas un grain de vent ne soufflait, sauf quand une tempête se levait sans prévenir. À en croire Dougal, leur seule chance de s'en sortir consistait alors à faire voile vers le Nord, où passaient de nombreux bateaux.

La famille Robertson passa la première nuit après le naufrage en état de choc, soulevée par la houle sur des vagues de plus de cinq mètres. Les parents donnèrent à Neil et Robin, atteints du mal de mer, des cachets pour leur éviter de se déshydrater. Au matin, ils se répartirent les quelques provisions restantes. Chacun reçut un biscuit, un morceau d'oignon et une gorgée d'eau. Hélas ! le canot se dégonflait lentement. Au prix de coûteux efforts ils parvinrent à remettre à flot l'*Ednamair*, long de trois mètres à peine, pour s'y réfugier ensuite. Ils découpèrent au couteau la toile du canot gonflable en morceaux qui les protégeraient du soleil et de la pluie. Ils dérivaient à bord de l'*Ednamair* depuis quelques jours quand l'espoir renaquit en eux : « Silence ! cria soudain Douglas. Un bruit de moteur ! »

Leur parvint alors une sorte de ronronnement étouffé, comme en produit une hélice. Dougal alluma des fusées de détresse mais ne reçut aucune réponse. Le bruit ne tarda pas à mourir et, avec lui, l'espoir. Les naufragés revinrent à leur préoccupation immédiate : survivre. Ils réussirent à capturer des poissons volants et des tortues de mer, mais la soif les tenaillait tant qu'ils burent des tasses entières de sang de tortue.

La situation empira encore le vingt-troisième jour, quand des nuages noirs se massèrent au loin, au Nord, où une tempête se préparait. D'énormes vagues couronnées d'écume se brisèrent à l'horizon. Les naufragés ne se doutaient cependant pas de la force des vents qu'ils allaient devoir affronter dans une embarcation précaire conçue pour trois et où ils s'entassaient à six, ne disposant que de quinze centimètres de franc-bord, au beau milieu du Pacifique. Si jamais leur canot prenait l'eau, c'en serait fini d'eux.

Dougal se servit d'un mécanisme de sa conception pour diriger le canot à l'aide d'une voile. Il ne relâcha pas sa vigilance un seul instant lorsqu'il dut opposer la proue aux assauts des vagues, de plus en plus difficiles à repérer à mesure que la nuit tombait. Les éclairs lui permettaient de mieux les anticiper sauf que, de temps à autre, une vague encore plus grosse que les autres se brisait de travers contre le canot en le remplissant d'eau. Lyn, Douglas et Robin écopèrent de toutes leurs

forces. Pour couronner le tout, il se mit à pleuvoir à verse ! Ils n'en purent bientôt plus. Au milieu de la nuit, une bourrasque souleva leur embarcation. La tempête redoubla. Impossible d'écoper efficacement : l'eau s'accumulait à toute vitesse au fond du canot. Dougal dut lutter pour ne pas perdre le contrôle de l'*Ednamair*. À un moment donné, Douglas ordonna aux autres de chanter. Tout y passa, depuis des refrains populaires des années 1960 jusqu'à *God save the Queen*.

Au bout de huit heures d'affilée à la barre, Dougal se mit à souffrir de crampes. Une plainte lui échappa, un long gémissement étouffé qui semblait ne jamais devoir finir. Lyn, elle-même à demi morte de froid et d'épuisement, voulut lui porter secours. Alors qu'elle évaluait l'état de son mari, elle aperçut une présence derrière l'épaule gauche de celui-ci, comme si quelqu'un venait les soutenir dans leur lutte. Elle compta les passagers à bord de l'*Ednamair* : sept ! Elle recommença aussitôt, sachant pertinemment qu'ils n'étaient que six. Une fois de plus, elle dénombra sept personnes. La présence inexpliquée lui fut d'un grand réconfort. Elle se convainquit qu'il s'agissait du Christ lui-même et comprit à cet instant qu'ils s'en sortiraient malgré tout. La présence lui délivra un message clair : « Tout finira bien[XIV]. »

Au bout de douze heures, le vent tomba et la mer se calma en dépit de la pluie persistante. À l'aube, ils écopaient encore, à bout de forces, mais le plus gros de la tempête était derrière eux. Un peu plus tard, tous sombrèrent dans un sommeil agité. À leur réveil, ils mangèrent un peu de tortue séchée et de biscuits. Alors qu'ils se blottissaient les uns contre les autres sous une couverture, Lyn raconta qu'elle avait « dénombré sept personnes à bord de l'*Ednamair* la nuit précédente ». Elle avait *senti* « une présence » plus qu'elle n'avait réellement « vu quelqu'un » se porter à leur secours. Dougal accueillit avec scepticisme sa déclaration, qu'il qualifia d'ailleurs d'« absurde » : ils n'allaient tout de même pas confier leur survie à des « apparitions, des fantômes ou Dieu sait quoi encore » ! « Mon père n'y a pas cru, se rappelle Douglas. Il n'a pas voulu admettre qu'une vision ait pu apparaître à ma mère. Nous avons pourtant accordé foi à son témoignage. De toute façon, ma mère ne voulait pas en démordre[XV]. » En définitive, ce fut la présence qui sauva Lyn, en lui permettant ainsi de sauver les autres à son tour. « Si sa vision a pu l'aider en pleine tempête, alors elle a contribué à notre survie, admettrait Dougal par la suite. Nous avons frôlé la mort de près à plusieurs reprises cette

nuit-là, et si un seul d'entre nous n'avait pas rempli son rôle, nous y serions tous restés[XVI] ».

La situation des naufragés s'améliora : ils pêchèrent de quoi se nourrir et récoltèrent assez d'eau douce pour étancher leur soif et ne plus penser sans arrêt aux secours. En somme, ils finirent par s'adapter à leur vie en pleine mer. Dougal observa un changement : « Nous sommes parvenus à survivre et même à nous sentir en meilleure condition physique. » Ce ne fut toutefois que trente-huit jours après le naufrage du *Lucette* qu'un marin à bord d'un bateau de pêche japonais aperçut la famille Robertson, lui sauvant ainsi la vie.

Avant même d'entreprendre son tour du monde en solitaire à bord d'une goélette de douze mètres huit de long, le *Galway Blazer II*, fabriquée sur mesure pour le périple de 45 000 kilomètres qui l'attendait, William, surnommé « Bill » King, passait déjà pour le plus grand navigateur encore vivant de Grande-Bretagne. Cet homme sec et vigoureux, d'allure aristocratique, ayant vécu au château d'Oranmore, un vieux manoir du XV^e^ siècle, près de Galway en Irlande, est le seul capitaine d'un sous-marin britannique qui ait survécu à la Seconde Guerre mondiale en prenant part aux combats dès le début. Une vitrine entière de trophées navals vint par la suite s'ajouter à ses décorations de guerre. Cela dit, rien n'aurait pu préparer King à ce qu'il endurerait après son départ de Plymouth. Un ouragan commença par démâter son bateau. Une fois effectuées les réparations nécessaires, King dut lutter contre une orque qui endommagea la coque de sa goélette à huit cents kilomètres de la terre ferme. King finit par avoir le dessus. Il lui fallut alors affronter le passage de Drake, un couloir de quatre cent quatre-vingts kilomètres de large entre l'Antarctique et le cap Horn, à la pointe Sud de l'Amérique.

King rêvait de franchir le cap Horn à la voile depuis tout petit. « Je m'estimais parfaitement à même de relever le défi. » Il avait cependant conscience du danger : le passage « formait comme le déversoir d'un barrage ». King s'en approcha par l'Ouest, en proie à un mélange d'exaltation et de crainte. Le souvenir des épreuves surmontées lors de sa traversée du Pacifique en décembre 1972 et janvier 1973 lui donnait de l'assurance : en dépit d'un vent violent sur plus de huit mille kilomètres, il ne versa pas une seule fois mais médita sur le mystère du monde. Comme le déclarerait plus tard King : « Nul ne peut traverser seul le Pacifique sans en rester marqué à jamais. » À mesure qu'il approchait de

l'Amérique du Sud, son moral chuta toutefois. Il devina le continent à la côte déchiquetée avant même de l'apercevoir, en sentant l'air fraîchir. Un épais brouillard l'enveloppa aux abords du cap Horn mais, comme le temps change sans cesse dans l'Antarctique, il n'attendit pas que celui-ci se dissipe. « En approchant de l'extrémité Sud de l'Amérique, j'ai compris que plus vite je franchirais le cap, mieux ça vaudrait. » Soudain, un vent violent se leva au nord-ouest. « En l'absence de visibilité, je commençai à m'inquiéter. Impossible de se sentir l'esprit en paix dans un tel brouillard glacial, sur une mer déchaînée. » Il s'attendait certes à une mer houleuse et à des vents changeants, mais pas à la brume, or, le 4 février, il lui restait encore à franchir le passage de Drake.

King remplit deux thermos de café qui l'aideraient à se maintenir en éveil. Ses craintes redoublèrent à l'approche des « crocs de basalte du cap Horn ». Les falaises noires de quatre cent vingt-quatre mètres de haut formaient à cet endroit un cimetière où s'étaient échoués un nombre incalculable de bateaux et de cadavres de marins noyés, d'une blancheur d'albâtre. « Les heures passaient, raconte King, glaciales et venteuses. Je scrutais l'aube grise en aspirant à pouvoir enfin tourner à bâbord. » De gros nuages fondirent sur lui en se mêlant à l'écume qui giclait de la mer déchaînée. Deux jours et deux nuits durant, King lutta contre un vent d'une violence inouïe, enveloppé par l'obscurité, sans savoir au juste où il se trouvait. « À ce moment-là, j'ai pris peur », avouerait-il par la suite. Il se mit à prier, sans parvenir à remuer ses lèvres engourdies par le froid. Il essuya une tempête telle qu'il en vint à penser que les deux océans se haïssaient l'un l'autre et que son petit bateau recevait les coups qu'ils se destinaient mutuellement. La nuit du 5 février, alors qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis vingt-quatre heures, King se raidit, « mentalement et physiquement ». « En fait, je me suis demandé si je n'allais pas mourir de froid et de fatigue. »

Depuis la crête d'une vague de quinze mètres, King aperçut le soleil à un angle qui, en le renseignant sur sa situation géographique, lui permit de se faufiler sans danger entre deux groupes de petites îles, non loin du cap Horn. Il descendit alors dans sa cabine établir sa position mais, auparavant, il hésita : « Je ferais mieux d'aller sur le pont repérer les côtes[XVII] », se dit-il. Subitement, une révélation lui vint : « Il est là haut[XVIII]. » « Quelqu'un, écrirait King par la suite, veillait sur le pont. En cette heure la plus solitaire de ma vie, je ne me suis paradoxalement

pas senti seul[XIX]. » King finit par déterminer sa position grâce à un compagnon venu affronter la tempête à ses côtés :

[…] Une curieuse sensation m'a envahi, comme si quelqu'un d'autre se trouvait à bord. Comment l'expliquer ? Je n'ai pas vécu une expérience mystique. En revanche, j'ai eu la certitude que quelqu'un me venait en aide en se chargeant de certaines tâches à ma place. Quand j'y repense, il ne me semble pourtant pas avoir perdu la raison : j'étais sûr de ne pas me trouver seul[XX].

L'impression d'une présence auprès de lui devint si prégnante que King se mit à veiller sur son compagnon invisible comme sur un ami en chair et en os. Dès que l'occasion se présenta, il se glissa sous le pont, à demi mort de froid, sans faire de bruit, conscient qu'« il » (cet autre être) venait peut-être de s'endormir en baissant la garde.

Qui ? Je n'ai pourtant rien vu ; j'ai seulement perçu l'aura d'un compagnon digne de confiance.

La chaleur de sa présence m'a soutenu psychologiquement. Ma fatigue s'est atténuée et, avec elle, ma crainte que, dans une telle purée de pois, sur une mer déchaînée balayée par les vents, mon bateau se fracasse contre une île.

Lorsque le *Galway Blazer II* quitta enfin le passage de Drake pour s'engager dans l'Atlantique, un épais brouillard givrant l'enveloppait encore, tel un linceul. Le vent s'intensifia. King eut bientôt l'impression que la moindre bourrasque le visait personnellement. Du début à la fin, il a « gardé l'impression d'une présence invisible à [ses] côtés ». King se mit à s'exprimer en pensée à la première personne du pluriel et non plus du singulier. Selon lui, la présence partagea sa peur et son exaltation à l'arrivée du *Galway Blazer II* dans l'Atlantique. « Je tombais de fatigue mais, à l'évidence, nous venions de franchir le cap Horn. Sinon, nous aurions foncé droit dedans. » Pour finir, une fois le vent tombé, King descendit dans sa cabine où il dormit douze heures d'affilée : « Mon compagnon m'a quitté pour ne plus jamais revenir. » King décrirait plus tard sa rencontre hors du commun à Mike Richey, le directeur de l'Institut royal de navigation. « Oh ! lui répliqua celui-ci. Nous savons tous ce qu'il en est[XXI]. »

Quand il se lança dans son périple en solitaire de la Nouvelle-Écosse jusqu'en Écosse, le pasteur presbytérien Angus MacKinnon se croyait

paré contre toute éventualité. Conscient que nul n'est à l'abri du danger en mer, pas même un navigateur aguerri, il s'attendait cependant à devoir composer avec certaines forces supérieures à lui : « la variable inconnue de la providence », pour reprendre ses propres termes. MacKinnon partit, sous un beau ciel dégagé, du yacht-club de Sydney, le 23 juin 1995, à bord d'un petit bateau de course, le *Research II*. Il essuya pour commencer une rude tempête, qui le brisa « à moitié », comme il l'écrivit dans le récit de son voyage, *Atlantic Challenge.* Suivit un coup de vent brutal. Des vagues heurtèrent la coque du bateau de MacKinnon en l'aspergeant d'eau de mer glacée. Peu après, sa radio cessa de fonctionner.

Le soir du 12 juillet, vingt jours après son départ, le temps se radoucit, bien que la mer demeurât houleuse. MacKinnon se tenait dans sa cabine exiguë quand il prit conscience qu'il ne se trouvait pas seul. L'impression persistante lui vint que son épouse, Mary, était là, près de lui. « À plusieurs reprises, j'ai dû me lever en reprenant mes esprits pour me convaincre que mon imagination me jouait des tours. » Trois jours plus tard, il se reposait une fois de plus dans sa cabine quand il perçut la présence de sa femme, qui lui a paru « tout à fait naturelle ». « Nous discutions l'un avec l'autre. » Puis Mary lui conseilla de se rendre sur le pont. Il la chercha du regard, en vain, et venait de s'allonger quand elle reprit la parole : « Il faut que tu sortes sur le pont sans attendre. » À cet instant précis, une secousse agita le bateau qui fit brusquement demi-tour.

La tempête dura plusieurs jours, pendant lesquels la houle ballotta le bateau comme un bouchon. À un moment, une vague énorme le frappa de plein fouet et il bascula sur le côté. Rien ne parvint pourtant à entamer la conviction de MacKinnon que Dieu veillait personnellement sur lui. Peu à peu, le mal du pays gagna MacKinnon, épuisé par sa traversée de l'Atlantique hérissée de difficultés. Le 24 juillet, son épouse lui apparut de nouveau pendant son sommeil. Il se réveilla en entendant sa voix dans sa cabine. « J'ai eu bien du mal à me convaincre qu'elle n'était pas là. L'impression m'est venue qu'elle se trouvait près de moi en esprit. » Le phénomène se renouvela le lendemain. MacKinnon crut s'adresser à son épouse pendant la nuit. Le matin venu, il s'entendit dire : « Mary, tu es là, n'est-ce pas ? » « Un silence me répondit, raconte MacKinnon, sans pour autant dissiper mon impression qu'elle se tenait bel et bien à mes côtés. »

Les visites de son épouse apportèrent un grand réconfort à MacKinnon, qui en vint à se demander : « Comment définir la présence de quelqu'un ? » Comment, en effet, quand on songe à la possibilité de se parler par téléphone à des milliers de kilomètres de distance ? Le pasteur en tira une leçon essentielle du point de vue de la foi : « Pourquoi le scepticisme devrait-il réduire notre champ de connaissances en laissant de côté tout ce que nous ne sommes pas encore à même de comprendre ? Ceux qui ont l'esprit ouvert estimeront évident qu'un raisonnement digne de ce nom ne saurait se fonder sur la nécessité de "voir pour croire[XXII]". »

Le voilier de plaisance *Gizmo* était conçu pour aller vite mais pas sur de longues distances. Quand il quitta Newport, dans l'État de Rhode Island, au départ de la première édition de la Legend Cup, le 9 mai 1996, son équipage n'entendait pourtant pas se contenter d'une petite balade au port avant de rejoindre le yacht-club, quelques heures plus tard, non : il se préparait à traverser l'Atlantique en vingt et un jours avant de rejoindre le port anglais de Plymouth. Derek Hatfield, le capitaine du *Gizmo*, et ses coéquipiers Andrew Prossin et Bill Russell, se laissèrent d'abord entraîner par le Gulf Stream du côté de Terre-Neuve. Aucun incident ne survint les premiers jours. Le Gulf Stream, qui les poussait à vive allure vers leur destination, adoucissait la température ambiante. Hélas ! arrivé au détroit de Cabot, entre Terre-Neuve et l'île du Cap-Breton, le *Gizmo* cessa d'avancer, retenu sur place par le froid et l'humidité. Ce fut à ce moment-là que commencèrent les premières épreuves pour l'équipage.

La cabine du *Gizmo* étant trop petite pour permettre aux trois équipiers de s'y tenir debout, ils y passèrent le plus clair de leur temps accroupis ou à quatre pattes. Ils franchirent le détroit de Cabot par une température glaciale. Prossin, originaire de l'île du Cap-Breton et âgé de vingt-sept ans, ne cessa de trembler pendant trois jours, incapable de se réchauffer. Frôlant l'hypothermie, il ne parvenait pas à rester de garde sur le pont plus d'une demi-heure. Dans ces circonstances, raconte Prossin, « l'impression s'est imposée à moi que nous étions quatre à bord et non trois[XXIII] ». Un jour que son tour était venu de cuisiner, il prépara quatre portions au lieu de trois, en dressant un couvert de trop. « Au début, j'ai cru à une simple distraction de ma part, puis je me suis aperçu que je me trompais systématiquement. » Prossin dénombrait en effet quatre

personnes à bord du *Gizmo*. Quand il se tenait à la poupe, il s'attendait parfois à se voir relayé par un quatrième coéquipier autre que Hatfield ou Russell.

Les conditions climatiques ne firent qu'empirer sur le reste du trajet. Les trois équipiers firent voile vers le nord du Gulf Stream en espérant qu'une zone de basse pression les pousserait de l'autre côté de l'Atlantique mais, ce printemps-là, le temps se révéla des plus incléments. Il arrivait aux vagues d'atteindre quinze mètres de hauteur, dépassant ainsi largement le mât du *Gizmo*, qui s'élevait à onze mètres cinquante à peine. Le voilier se renversait régulièrement. Chaque fois que des vagues se fracassaient contre la coque, il se remplissait d'eau par l'arrière. Prossin passa des heures seul à la barre tandis que ses deux coéquipiers se cloîtraient dans la cabine par crainte du mauvais temps. Il ne prit cependant jamais peur et ne se sentit pas seul, même la nuit venue, dans la plus complète obscurité.

Aux moments les plus durs, une autre personne apparaissait parfois au gouvernail, tournée vers la poupe, afin de m'avertir quand une vague risquait de se briser contre le bateau. Dans ces cas-là, il valait encore mieux tenter de les prendre de vitesse. Il n'aurait pas fallu qu'une vague se fracasse contre la coque, trop peu solide pour lui résister. Même quand il n'y avait personne, il me semblait encore que quelqu'un se tenait là, à scruter la mer. Je ne voyais rien, pourtant j'avais bel et bien l'impression que quelqu'un me venait en aide […] en me disant d'orienter le voilier dans tel ou tel sens. Combien de fois n'ai-je pas entendu un grand fracas juste après avoir imprimé une nouvelle direction au bateau ! Le fracas d'une vague à laquelle je venais d'échapper de justesse… Il me semblait qu'un pilote se tenait près de moi en m'indiquant quelle décision prendre[XXIV].

À une journée de Plymouth, alors qu'une autre tempête menaçait de se déchaîner, Prossin proposa d'attendre que le temps se remette à l'abri de la côte irlandaise. Hatfield, lui, était d'avis de faire voile sur-le-champ en direction de Plymouth. Prossin s'inquiéta : c'était trop risqué ! « Je ne sais pas pourquoi, j'ai pris peur », raconte-t-il. Comme Hatfield s'entêtait, Prossin s'adressa tout haut au membre invisible de l'équipage. Au bout du compte, le *Gizmo* fut le seul des sept bateaux en lice à terminer la course. L'un d'eux perdit son mât sous une bourrasque et il fallut le remorquer jusqu'à Newport. Une prétendue collision avec une baleine endormie en endommagea un autre. Un troisième, un trimaran, se

retrouva démâté au beau milieu de l'Atlantique. Prossin affirme qu'un quatrième coéquipier lui tint compagnie d'un bout à l'autre de la traversée : à l'en croire, ce coéquipier fantôme possédait une existence aussi tangible que la sienne, au point qu'il estimait nécessaire de lui donner à manger. Sa présence s'inscrivait toutefois dans une autre dimension. « J'y ai vu le signe d'une force qui nous guidait, ou d'un ange gardien », conclut Prossin.

Comment expliquer que certains rencontrent un ami bienveillant qui leur tend une main secourable, alors que d'autres sont victimes d'hallucinations qui mettent leurs jours en danger ? Pourquoi tout le monde n'a-t-il pas affaire à un sauveur ? Différentes théories coexistent. Si l'on en croit l'une d'elles, boire de l'eau salée induirait des hallucinations. D'après une autre, certains d'entre nous ont la chance d'envisager leur situation comme avec des œillères : ils se masquent l'horrible réalité de leur supplice pour se concentrer sur leur survie future. Sans doute l'ego d'un individu joue-t-il un rôle décisif : le sauveur apparaît en effet « plus fréquemment à ceux qui se persuadent qu'ils s'en sortiront[XXV] ». « Il n'y a aucune raison de minimiser l'importance de la détermination à se tirer d'affaire[XXVI]. » La foi en sa propre survie ; voilà ce qui assure en définitive le pouvoir du sauveur.

12

Le compagnon fantôme

Le neurobiologiste suisse Peter Brugger a remis en cause la théorie de Jaynes selon laquelle le troisième homme résulterait d'intrusions de l'hémisphère droit dans le gauche. En 1996, Brugger et ses collègues se sont penchés sur les témoignages de trente et une personnes souffrant de troubles au cerveau (migraine, tumeur ou schizophrénie) ayant « perçu une présence latéralement ». Les chercheurs n'ont mis en évidence aucune corrélation manifeste entre le troisième homme et un quelconque dysfonctionnement de l'hémisphère droit. En réalité, dans la plupart des cas, l'hémisphère gauche semblait encore plus atteint que l'autre. Brugger avance une autre explication à l'« illusion de bénéficier de la compagnie d'un être invisible » : à l'en croire, il s'agirait de l'équivalent, pour le corps entier, de la perception d'un membre fantôme, familière aux amputés[I].

La plupart continuent en effet de percevoir dans certaines positions la partie de leur corps dont ils ont été privés, parvenant même à la situer par rapport au reste de leurs membres et, pour plus de 90 % d'entre eux, en y ressentant une douleur ou un picotement. Si l'on en croit Donald O. Hebb, la sensation d'un membre fantôme prouve que notre perception de notre corps résulte d'une hallucination qui, par un heureux hasard, coïncide en général avec la réalité. Dans le même ordre d'idées, Brugger voit dans le troisième homme un double fantomatique, une « projection dans un espace extracorporel de la conscience de notre propre corps[II] ». Notre cerveau donne l'apparence de la réalité à l'image qu'il se forme de notre corps, que nous prenons par conséquent pour quelqu'un d'autre à côté de nous.

Selon Brugger, il est significatif que « des alpinistes à bout de forces aient surmonté des situations désespérées en veillant sur cet "autre" qui les accompagnait dans leur ascension ». Il évoque à ce propos Frank Smythe partageant sa barre énergétique à la menthe sur les pentes de l'Everest. L'alpiniste polonais Jerzy Kukuczka vécut une expérience de même nature alors qu'il escaladait en solitaire le Makalu, le cinquième

plus haut sommet du monde, à vingt-deux kilomètres de l'Everest. Kukuczka balaya un carré de neige au sol pour y planter sa tente à 8 000 mètres d'altitude, sous un vent violent. Une fois à l'abri à l'intérieur, il se prépara du thé puis se rendit soudain compte qu'il avait de la compagnie. « À ce moment-là m'est venue l'impression inexplicable que je ne me trouvais pas seul, que je préparais du thé pour deux. J'étais tellement convaincu de la présence d'un autre homme auprès de moi qu'un besoin pressant m'est venu de lui parler[III]. » Reinhold Messner connut lui aussi un phénomène similaire lors de son ascension historique de l'Everest par la face Nord en 1980. Il lui restait alors à peine la force de déglutir, tant il concentrait son énergie sur la nécessité de « lutter contre la peur et l'inertie ». Soudain, il entendit une voix lui ordonner : « *Fai la cucina* », c'est-à-dire : « Prépare à manger ». Il lui sembla qu'un invisible compagnon venait de le rejoindre. « J'ai divisé en deux portions égales le morceau de viande séchée que je venais de sortir de mon sac à dos. Ce ne fut qu'en me retournant que je me suis aperçu que j'étais seul[IV]. »

Si l'on en croit Brugger, les victimes de ce genre d'hallucinations ne veillent pas tant à satisfaire les besoins du troisième homme que les leurs[V]. De même, quand le troisième homme se porte au secours d'une personne en détresse, celle-ci se vient en réalité en aide à elle-même. Ce fut le cas de l'Américain Steve Swenson, quand, à l'assaut de l'Everest en 1994, il dut passer deux nuits d'affilée à 8 200 mètres. Swenson prit la résolution de ne pas s'endormir pour mieux parer aux dangers d'un séjour prolongé en haute altitude : « Mon souffle allait fatalement ralentir pendant mon sommeil. Je craignais de me réveiller victime d'un malaise respiratoire. Il m'a semblé préférable de rester assis là en surveillant mon état. » Malgré tout, il ne tarda pas à somnoler. Une voix le réveilla aussitôt en protestant : « Non ! Ne te laisse pas aller ! Il faut que tu restes éveillé. » En se tournant vers la gauche, il aperçut derrière lui une Asiatique au visage avenant. D'une grande gentillesse, elle l'incita à boire une tasse de thé. Swenson ne distinguait que sa tête. Son apparition inopinée ne le surprit même pas. « Sa mission consistait à me tenir en éveil alors que je m'assoupissais de temps à autre. Chaque fois que je piquais du nez, elle me réveillait. Elle se tenait derrière moi en me répétant : "Prends donc une tasse de thé ! Tu ne dois surtout pas t'endormir[VI]." » L'Asiatique demeura toute la nuit auprès de lui. « Elle m'a donné les conseils qu'il fallait que je suive à ce moment-là »,

reconnaît Swenson. La même chose est arrivée à l'alpiniste australien Michael Groom, qui dut passer la nuit à haute altitude sur les pentes du Kangchenjunga en 1987. « J'ai perçu la présence d'un tiers sous la tente, à côté de moi. Il s'est agenouillé à ma droite, a glissé une main ferme sous le creux de mes reins et m'a aidé à m'asseoir. Pris de vertiges, j'ai respiré plus librement en posant ma tête entre ses genoux. À ce moment-là, j'ai compris que quelqu'un veillait sur moi[VII]. »

Brugger ajoute qu'il arrive au troisième homme de reproduire les gestes de celui à qui il apparaît, au moment même où ce dernier les esquisse. Sur les pentes du Nanga Parbat, affirme Reinhold Messner, le « troisième alpiniste » se tenait « à une distance constante », à sa droite. Brugger remarque par ailleurs que l'être invisible, même si on ne l'identifie pas forcément à quelqu'un de particulier, présente souvent une apparence familière. Messner s'est demandé s'il ne s'agissait pas de lui-même, vu « d'un autre niveau de conscience ». Brugger rappelle le cas, mentionné par Critchley, d'une vieille femme atteinte d'atrophie corticale bilatérale, persuadée que quelqu'un se trouvait auprès d'elle dans une pièce où elle se tenait pourtant seule. Il lui semblait qu'elle connaissait cette personne, bien qu'elle ne parvînt pas à mettre un nom sur son visage. Elle en vint à se dire que « cette personne n'était autre qu'elle-même ». Sandy Wollaston vécut une expérience similaire en procédant à un essayage dans la boutique d'un tailleur de Londres : « Dans le miroir apparut le mystérieux homme que Sandy avait suivi dans la jungle, le double qui lui avait sauvé la vie[VIII]. »

Brugger rapproche le phénomène des hallucinations corporelles dont les victimes se retrouvent soudain face à elles-mêmes. Ce fut le cas de l'écrivain français Victor Segalen lors d'une expédition topographique et archéologique aux frontières de la Chine et du Tibet. Après deux mois de marche au fin fond de l'ouest de la Chine en 1909, Segalen, qui se déplaçait pourtant avec un compagnon et plusieurs guides, atteignit ce qu'il qualifia d'étape « la plus extrême » de ses pérégrinations. Il se trouvait alors au cœur des monts Quinling, une chaîne de sommets très découpés qui s'étend d'Est en Ouest dans la province du Shaanxi. En bifurquant vers le Sud, l'expédition franchit un col enfoui sous une épaisse couche de neige à 3 000 mètres d'altitude avant de suivre un étroit chemin le long des gorges du Heishui. Le 17 novembre, Segalen, épuisé, parvint « au pied des derniers contreforts des plateaux […], plus désertiques et plus âpres que les pics les plus déchirés d'Europe ». Il

décrit à ce propos un paysage traversé de ruisseaux où hurlaient les vents. À ce moment-là, il avait marché « un peu plus loin qu'il ne [lui] était permis ». « L'affalement douloureux et l'envie de pleurer de détresse avaient fait place à une inattendue lucidité […] Moi-même et l'autre nous sommes rencontrés ici, au plus reculé du voyage. » Segalen vécut une expérience quasi fantastique. Il se retrouva face à une silhouette incolore, presque transparente, à travers laquelle il distinguait le paysage, « le formidable déboulis de roches et de torrents ».

« L'Autre, raconte Segalen, me barrait silencieusement le chemin prolongé en dehors de moi. » Bien qu'il fût transparent, Segalen reconnut un jeune homme vêtu à l'européenne. Segalen avait surmonté bien des épreuves pour atteindre l'endroit où il se trouvait alors. Curieusement, l'autre ne paraissait nullement affecté par la température ou l'altitude. Segalen se surprit à lui dire : « Tu ne fais pas partie du paysage. Ton veston détonne, et tes souliers et ta figure blanche sans hâle. Tu n'as pas froid ? Tu n'as pas l'air habitué aux hautes altitudes. » La silhouette ne réagit pas. « Il se présentait, oblique, sans me regarder ni peut-être me voir. Je questionnais sans attendre de réponse. Une réponse qui m'aurait bien plus étonné que son silence. Et, en effet, il ne répondit pas. » La silhouette parut alors se fondre dans le paysage. Au dernier moment, Segalen, âgé de trente ans à l'époque, crut la reconnaître : il lui sembla qu'elle n'était autre que lui, son double fantôme, en plus jeune, « un naïf souvenir de jeunesse ». Il n'en revint pas et s'interrogea sur les raisons d'une telle apparition « dans cet endroit, le plus reculé du monde pour [lui] ». Il en conclut qu'elle venait lui délivrer un message : il avait suffisamment voyagé, mieux valait à présent qu'il renonce à vivre en permanence au bord du gouffre. « J'étais allé jusqu'au bout de ma course, – mais j'allais revenir […] – j'ai pris le chemin du retour. »

Segalen évoqua l'épisode dans *Équipée*, une œuvre littéraire à mi-chemin du récit documentaire et du roman. Une note dans ses brouillons permet toutefois d'affirmer que l'apparition, telle qu'il l'a relatée, ne correspond pas qu'au fruit de son imagination[IX] : il admit en effet qu'il n'aurait pas supporté son retour car le « fantôme » serait alors devenu pour lui « un besoin, un compagnon à vie[X] ». Brugger estime qu'il est rare d'assister ainsi au dédoublement de son propre corps. « Un certain nombre d'observations laisse cependant penser que l'inconnu qui apparaît de but en blanc n'est autre qu'un double invisible[XI]. » Brugger souligne que la plupart de ceux qui perçoivent auprès d'eux une présence

fantôme se sentent des affinités avec elle ou lui trouvent un air familier. Peu importe que la présence se distingue de celui qui l'observe et que ce dernier s'assure qu'elle se tient à distance de lui ou encore qu'il l'identifie à un tiers. D'après Brugger et ses collègues, l'apparition d'une présence fantôme résulte d'un mécanisme neurologique qui incite à se projeter dans un espace extérieur à soi. En conclusion, ceux qui rencontrent le troisième homme se retrouveraient en réalité face à eux-mêmes.

La présence d'un être invisible peut aussi se manifester en cas de paralysie du sommeil. Les scientifiques distinguent différentes phases dans l'activité du dormeur. Le sommeil paradoxal, pendant lequel surviennent les rêves, se caractérise par l'immobilisation des membres qui demeurent parfois figés, même au réveil. On parle alors de paralysie du sommeil : le dormeur a conscience de ce qui lui arrive sans pour autant parvenir à bouger le moindre muscle. La paralysie du sommeil ne dure jamais longtemps. Selon les estimations – les chercheurs ne parvenant pas à se mettre d'accord ! –, 30 à 50 % de la population en serait victime au moins une fois dans sa vie. À la paralysie du sommeil s'ajoute le plus souvent l'impression d'une présence invisible : le sujet se figure qu'un tiers se tient dans la même pièce que lui, même si ses sens ne le lui confirment pas. « Je n'ai rien vu mais il y avait vraiment quelqu'un[XII] ! » Une fois sur deux, les victimes de ce genre d'hallucinations ont l'impression que quelque chose ou quelqu'un les épie ou, du moins, les observe. Certains évoquent des « présences fantômes » menaçantes ou même franchement effrayantes.

Dans son étude de la paralysie du sommeil, le chercheur J. Allan Cheyne, du département de psychologie de l'université de Waterloo, identifie la peur suscitée par le phénomène à la « crainte inexprimable d'une puissance inconnue ». Cheyne émet l'hypothèse que les dormeurs victimes de paralysie du sommeil redoublent de vigilance en étant sur la défensive : « L'impression d'une présence auprès d'eux provient d'un mécanisme de détection des dangers potentiels qui les amène à repérer tout ce qui pourrait les menacer[XIII]. » La peur qui envahit le dormeur s'explique d'autant mieux que celui-ci se retrouve alors « démuni, incapable de bouger, le plus souvent en position allongée dans le noir ».

Cheyne et son collègue Todd A. Girard affirment dans une étude plus récente que les épisodes de paralysie du sommeil se caractérisent par un

« redoublement de vigilance ». « Repérer les risques potentiels en les évaluant fait partie des stratégies les plus essentielles à la survie : d'où les tentatives d'acquérir le plus d'informations possible sur une menace même incertaine ou à demi dissimulée[XIV]. » Selon Cheyne et Girard, les êtres humains se montrent « extraordinairement sensibles » aux indices de l'éventuelle présence auprès d'eux d'un agresseur, quitte à s'inquiéter pour rien. Ainsi, le bruissement des feuilles prend parfois un tour alarmant : « Le moindre mouvement brusque sans cause manifeste amène à penser qu'on se trouve en présence d'un tiers qui en serait à l'origine[XV]. »

Le psychologue Justin L. Barrett parle à ce propos de « mécanisme hypersensible de détection d'un agent ». Pour que notre cerveau s'imagine en présence d'un agent extérieur, il suffit qu'« une situation quelconque évolue spontanément de manière à suggérer qu'un objectif déterminé est visé[XVI] ». Voilà pourquoi, selon Barrett, la plupart d'entre nous croient « en Dieu, aux fantômes et aux elfes ». Cheyne ne se contente pas d'établir un rapprochement avec les présences fantômes liées aux cas de paralysie du sommeil : il laisse entendre que le « mécanisme de détection d'un agent » pourrait entrer en jeu dans « d'autres états de conscience modifiée », vu qu'il « se déclenche surtout en cas d'urgence ».

Tore Nielsen, du laboratoire des rêves et cauchemars de l'hôpital du Sacré-Cœur à Montréal, avance une autre explication : « La paralysie déclencherait des hallucinations », qui prendraient la forme d'une présence. Nielsen souligne que les présences n'apparaissent pas seulement en cas de paralysie du sommeil mais dans toutes sortes de conditions : « À la suite d'une naissance ou d'un décès, d'une crise d'épilepsie, d'une tumeur au cerveau, ou encore dans un environnement hostile comme les pôles ou les sommets de plus de 6 000 mètres […] C'est ce qu'illustrent les impressions de la présence d'une entité telle que Dieu, un ange ou même un simple guide spirituel[XVII]. » Nielsen assimile les compagnons imaginaires aux présences fantômes. Il établit un parallèle avec le comportement de certaines femmes qui, au lendemain d'un accouchement, croient leur nouveau-né dans leur lit, au point de le chercher sous les draps, alors que celui-ci dort à poings fermés dans un berceau non loin.

Nielsen affirme que la « présence fantôme ne correspond qu'à un produit de l'imagination, dont le fonctionnement reste par ailleurs parfaitement normal ». Il s'agit simplement d'une « dimension essentielle quoique sous-estimée des processus de cognition ». Dans certaines situations, la présence « encourageante apporte espoir et réconfort ». Du point de vue de Nielsen, c'est la nature « inquiétante car inhabituelle » de la paralysie du sommeil qui suscite la crainte, et même « l'angoisse lorsque le sujet est enclin à des troubles de ce type ». Nielsen estime en conclusion que l'« impression d'une présence dans toutes sortes de situations, menaçantes ou non, invite à penser qu'il s'agit d'une simple variante hallucinatoire de notre imaginaire social et qu'elle n'est pas forcément liée à un état de vigilance accrue[XVIII] ». Quant à la présence elle-même, si l'on en croit Nielsen, elle pourrait « s'apparenter à la structure de base de n'importe quelle entité imaginaire[XIX] ».

Des chercheurs de Lausanne, en Suisse, souhaitant évaluer l'intérêt d'une intervention chirurgicale sur une épileptique de vingt-deux ans, lui fixèrent des électrodes au cerveau. Ils soumirent à un courant électrique de faible intensité la jonction temporo-pariétale gauche, à deux centimètres et demi au-dessus et à l'arrière de l'oreille. Aussitôt, la patiente tourna la tête sur le côté. En renouvelant l'expérience, les chercheurs observèrent une fois de plus la même réaction. « Pourquoi tournez-vous la tête ? » demandèrent-ils à la jeune femme[XX]. Celle-ci leur expliqua qu'elle avait « l'étrange sensation que quelqu'un se trouvait auprès d'elle, alors qu'il n'y avait en réalité personne ». À l'en croire, la présence disparut dès que les chercheurs eurent coupé le courant. Le stimulus électrique suscitait en elle « l'impression d'une présence à l'extérieur de son corps ; celle d'une jeune personne de sexe indéterminé, une "ombre" qui ne parlait pas plus qu'elle ne bougeait et qui se tenait dans une position identique à la sienne[XXI] ». La jeune femme finit cependant par identifier un homme « posté derrière [elle], qui [la] frôlait presque mais pas tout à fait ».

Les chercheurs soumirent la jeune femme à un nouveau stimulus électrique pendant qu'elle se tenait assise, les genoux serrés contre sa poitrine. « Elle affirma que "l'homme" se tenait lui aussi assis et qu'il la serrait contre lui ; ce qui lui déplut d'ailleurs[XXII]. » Soucieux de confirmer la relation entre la posture de la patiente et celle de la personne qui lui apparaissait, les chercheurs firent passer un courant électrique

dans son cerveau alors qu'elle se tenait allongée sur le côté. À chaque fois, il lui sembla que la « personne » se trouvait elle aussi allongée « dans la même position ». Quand l'épileptique se tenait sur le côté gauche, elle prétendait en outre : « Quelqu'un me touche la cuisse droite. » Les scientifiques l'interrogèrent sur l'identité de cette personne. Elle leur répondit qu'il s'agissait « à coup sûr de la même que tout à l'heure[XXIII] ». Les chercheurs renouvelèrent l'expérience tandis que la jeune femme, assise, se soumettait à un test d'expression verbale en tenant une carte dans sa main droite. Elle décrivit une présence assise dans son dos, à sa droite. À l'en croire, celle-ci l'empêchait d'ailleurs de se concentrer. « Elle cherche à m'arracher la carte des mains […] Elle ne veut pas que je lise ce qui est marqué dessus. »

Les chercheurs (dont Shahar Arzy et Olaf Blanke) qui se penchèrent sur le cas de la jeune épileptique sont rattachés à l'unité d'évaluation préchirurgicale de l'épilepsie du service de neurologie des hôpitaux universitaires de Genève ainsi qu'à l'institut du cerveau de Lausanne, où leurs travaux ont permis de remarquables avancées en neurosciences. Dans un article publié en septembre 2006 par la revue *Nature*, ils expliquent par quel moyen ils ont suscité l'« illusion d'une présence fantôme » chez une patiente lors d'un examen clinique. L'un des auteurs, Blanke, avait déjà été témoin du phénomène, quelques années plus tôt : une religieuse de soixante-cinq ans, admise à l'hôpital pour troubles de la vue et de l'élocution, se plaignait d'hallucinations auditives. À l'en croire, elle « entendait une présence auprès d'elle ». En 2003, Blanke et ses collègues lui consacrèrent un article, publié par la revue *Neurocase*. Alors que la religieuse assistait à un office à la chapelle de l'hôpital, l'impression lui vint tout à coup que deux personnes chuchotaient dans son dos. « Leurs murmures ne tardèrent pas à l'agacer. Comme ils n'en finissaient pas, elle se retourna pour demander aux importuns de se taire. À sa grande surprise, il n'y avait cependant personne derrière elle. » Dès qu'elle se retourna vers l'autel, les chuchotements reprirent de plus belle, pour ne cesser qu'à son départ.

L'incident se renouvela dans sa chambre d'hôpital, où elle entendit une voix. « Il lui venait souvent l'impression que quelqu'un se tenait derrière sa chaise, en lui parlant. » Cette personne se postait toujours à sa droite. La religieuse affirma en outre qu'il arrivait à une « ombre » de lui apparaître : « Parfois, elle s'imaginait en présence d'une ombre, celle d'un être humain. Une silhouette grise ou noire en trois dimensions, pas

en aplat. » À en croire la religieuse, il s'agissait d'une femme, qui la suivait en se déplaçant chaque fois qu'elle-même esquissait un mouvement. Blanke attribua ces hallucinations à une « lésion de sa jonction pariéto-temporale », la région du cerveau où, par une stimulation appropriée, les chercheurs avaient fait naître l'impression d'une présence chez l'épileptique de vingt-deux ans.

La partie du cerveau où se rejoignent les lobes temporal et pariétal joue un rôle essentiel dans la perception du corps, en aidant à établir la distinction entre soi et les autres. Le lobe pariétal analyse les informations que nous communiquent nos sens (la vue, l'ouïe, etc.). Des chercheurs ont mis en évidence une modification de l'activité pariétale dans les phases de méditation les plus intenses, quand les sujets témoignent que « tout ce qui appartient à l'univers leur paraît lié » ; ce qui confirmerait que les expériences de nature religieuse prennent naissance dans la jonction temporo-pariétale[XXIV]. Des lésions peuvent y susciter l'impression d'une présence invisible, alors qu'une recrudescence d'activité du cortex temporo-pariétal des schizophrènes les amène parfois à s'imaginer que leur corps appartient à un tiers, auquel ils attribuent par conséquent leurs propres faits et gestes.

Des recherches indépendantes menées sur des épileptiques ont donné lieu à des conclusions similaires : un jeune Suédois y témoignait ainsi de son « impression que quelqu'un se tenait derrière [lui], quelqu'un qui cherchait à [le] soutenir, à [le] réconforter ». « Il me suit partout[XXV]. » La sensation d'une présence étrangère à ses côtés lui laissa un souvenir agréable. Des mesures de la pression sanguine dans son cerveau mirent en évidence un « redoublement d'activité de la zone frontopariétale gauche », d'origine indéterminée.

Sa rencontre avec le troisième homme sur les pentes de l'Aconcagua en 1996 permit à Paul Firth d'éclairer d'un nouveau jour le phénomène. La formation professionnelle de Firth, qui enseignait à de futurs anesthésistes à l'hôpital du Massachusetts de Boston, lui donna en effet les moyens d'analyser son expérience, dont il publia le récit dans la revue *High Altitude Medicine and Biology*. Peu après l'apparition du troisième homme, Firth prit conscience que son « ange gardien […] ne correspondait à rien de plus qu'à un court-circuit de [ses] neurones ». Voilà en tout cas une hypothèse qui apporte de l'eau au moulin de Blanke :

Le cortex pariétal analyse les informations en provenance des sens pour en former une image cohérente […] Le tri et la combinaison entre elles de multiples sensations visuelles, auditives et corporelles nous donnent une perception continue de notre posture dans l'espace […] Le dysfonctionnement d'une région circonscrite de l'encéphale est susceptible de modifier notre perception de notre propre corps. Le manque d'oxygénation de certaines parties du cerveau, comme lorsqu'on frôle de près la mort ou qu'on pratique l'alpinisme à très haute altitude, est susceptible de jouer sur la capacité à se figurer sa position dans l'espace. Il en découle parfois une impression de flotter en l'air ou de se trouver face à une présence fantôme[XXVI].

Selon Firth, « l'hallucination qui nous laisse croire à une "présence" étrangère auprès de nous n'offre qu'un exemple parmi tant d'autres des dysfonctionnements possibles de notre orientation dans l'espace[XXVII] ».

Blanke et ses collègues se sont intéressés à six patients souffrant de migraine ou d'épilepsie, qui présentaient tous les mêmes troubles : eux aussi ressentaient une présence auprès d'eux. Il leur venait en outre des hallucinations qui, selon Blanke, découlaient de l'incapacité de leur cerveau à décortiquer les informations transmises par leurs sens, et en particulier certains signaux visuels et tactiles censés les renseigner sur la position de leur corps dans l'espace. « Il en résulte que le sujet se voit parfois dans une certaine posture alors qu'il a l'impression de se tenir dans une autre[XXVIII] », écrit Blanke dans le *British Medical Journal*. Selon lui, « tout vient de la jonction temporo-pariétale du cerveau ».

Blanke et ses collègues connaissent le phénomène pour l'avoir observé à maintes reprises chez des patients traités en psychiatrie ou en neurologie, bien qu'il touche aussi des personnes en parfaite santé physique et mentale. L'épileptique de vingt-deux ans n'avait aucun antécédent psychiatrique : elle s'étonna autant que les chercheurs de leur capacité à susciter en elle l'illusion d'une « présence fantôme » en actionnant « une sorte d'interrupteur à l'intérieur de son cerveau[XXIX] ». Selon les scientifiques, la jeune femme projetait ses propres mouvements sur une silhouette à laquelle son cerveau donnait corps. « C'est assez ahurissant : elle a bien remarqué que la "personne" se tenait dans la même posture qu'elle, sans pour autant établir le rapprochement », explique Blanke. À aucun moment, elle ne l'a identifiée comme son double. « À l'en croire, elle avait affaire à quelqu'un d'autre, un

inconnu ; c'est ce que prétendent d'ailleurs les schizophrènes[XXX]. » L'article de *Nature* suggère qu'un courant électrique dans la jonction temporo-pariétale perturbe l'analyse des informations transmises par les sens en provoquant ainsi « l'illusion de la présence d'un tiers ». Blanke estime qu'un processus de même nature pourrait rendre compte des expériences vécues par les alpinistes[XXXI].

C'est une chose de stimuler une région du cerveau pour faire surgir le troisième homme dans un environnement clinique ; ça n'explique pas qu'il apparaisse spontanément dans certaines conditions extrêmes ! Les alpinistes à l'assaut des plus hauts sommets du monde n'ont pas d'électrodes sur la tête, pas plus que les navigateurs à la dérive au beau milieu de l'océan. Dans une étude britannique publiée en 2002 par la revue *Lancet*, Dennis Chan et Martin N. Rossor ont émis une hypothèse sur l'origine du troisième homme : « Ce genre d'hallucinations résulterait d'une tentative du cerveau de composer une image du sujet à partir de stimuli sensoriels partiels dans les moments de panique. Une attention particulière portée à l'environnement immédiat, combinée à un déficit de stimuli, pourrait expliquer la récurrence des hallucinations non visuelles chez les naufragés et les alpinistes[XXXII]. » Le cerveau tenterait de donner corps à une forme humaine dans sa globalité en s'appuyant sur des « données sensorielles incomplètes ». En d'autres termes : il provoquerait l'apparition d'un compagnon fantôme.

Pourquoi le cerveau réagit-il ainsi ? D'autres facteurs entrent en jeu, dont le syndrome de la lassitude et le principe des déclencheurs multiples. Pourquoi une telle expérience marque-t-elle autant ceux qui la vivent, sur le plan émotionnel ? Le contrecoup du veuvage, la réceptivité à l'appel des muses et le pouvoir du sauveur nous apportent là encore quelques éléments de réponse. Le phénomène du troisième homme ne résulte ni d'une bizarrerie de la structure du cerveau humain ni de son dysfonctionnement imprévisible. Au contraire, tout laisse penser que, si le troisième homme a la possibilité de se manifester, c'est avant tout pour remplir le rôle qui est le sien auprès des personnes en détresse. Peut-être faut-il y voir le fruit de notre adaptation, en tant qu'espèce, à des conditions de vie hostiles ? Imaginez un peu l'avantage qu'un homme de la préhistoire, perdant de vue sa tribu au cours d'une chasse, retirerait de la présence auprès de lui d'un compagnon lui indiquant le moyen de rejoindre les siens.

13

Le commutateur de l'ange

Les explorateurs et les aventuriers dont il est question ici ont « percé le vernis à la surface des choses », pour reprendre les mots de Sir Ernest Shackleton. Ils se sont lancé des défis, qui, en les obligeant à se confronter à leurs limites, les ont poussés à des extrémités telles qu'un compagnon à la présence inexplicable a fini par leur apparaître.

Le troisième homme a souvent été attribué à une illusion des sens ou une hallucination due à l'épuisement ou un environnement monotone. Certains y voient le symptôme d'un taux de glycémie particulièrement bas ou d'un œdème cérébral causé par un séjour prolongé en altitude. D'autres le qualifient d'apparition fantomatique, d'expérience médiumnique, d'ange gardien ou de « figure compensatoire » qui mobiliserait les « ressources intérieures dans lesquelles la personne en souffrance n'est plus en mesure de puiser normalement[I] ». Un explorateur m'a confié en privé qu'il se demandait parfois s'il n'existait pas qu'« un seul et unique troisième homme » qui, au fil du temps, aurait tendu une main secourable à ceux qui en éprouvaient le plus le besoin. « Avez-vous entendu dire, m'a-t-il demandé, que cet être s'était déjà manifesté en deux endroits différents au même moment ? » J'ai dû admettre que non. Il a hoché la tête d'un air qui en disait long.

Comme l'a remarqué l'alpiniste Greg Child, si l'on voulait dissiper le mystère qui entoure le troisième homme, il faudrait imiter le détective « sur la piste de l'homme invisible, qui ne laisse aucune empreinte digitale ni la moindre preuve tangible de son passage. Les indices, c'est en nous qu'il faut les chercher[II] ». C'est en effet là que nous devons espérer trouver un jour la solution de l'énigme : en nous, dans notre cerveau équipé d'un mécanisme que ceux qui outrepassent le seuil de tolérance de leur organisme activent à leur insu. Les dernières études scientifiques en date ne laissent plus planer le doute : en stimulant par un courant électrique la jonction temporo-pariétale gauche (une région du cerveau dont le rôle consiste à trier les informations en provenance des sens), Olaf Blanke et ses collègues de l'École polytechnique fédérale de

Lausanne ont réussi à faire apparaître une présence à une jeune épileptique de vingt-deux ans dans leur laboratoire. Chaque fois qu'ils stimulaient cette région de son cerveau, la présence se manifestait à la jeune femme. En revanche, elle a disparu dès que les scientifiques ont cessé l'expérience. Blanke donne le nom de « commutateur » au mécanisme mis en évidence par ses recherches.

La possibilité de faire apparaître un troisième homme reste latente chez la plupart d'entre nous : notre quotidien ne nous offre que rarement l'occasion d'actionner le commutateur. Il arrive toutefois que celui-ci bascule chez ceux qui touchent aux limites de leur endurance, à la suite d'un traumatisme ou dans le cadre d'une tentative de réaliser l'impossible. Un être ineffable qui ne leur veut que du bien leur vient alors en aide.

Stephen Venables, un célèbre alpiniste britannique, rencontra le troisième homme en 1988 alors qu'il venait de découvrir avec trois équipiers une nouvelle voie d'accès à la face Kangshung de l'Everest. Lors de l'ultime étape de son ascension, Venables ouvrit la marche, seul pour ainsi dire, car les autres le suivaient à distance, à la traîne. Il prit soudain conscience d'une présence auprès de lui ; celle, s'il faut l'en croire, d'une personne âgée. « Je ne l'ai jamais identifiée mais cet alter ego n'allait pas me quitter de la journée ; il devait me réconforter, me donner des conseils ou encore solliciter mon appui[III]. » Au moment de rebrousser chemin, Venables, à bout de souffle, n'y voyant presque plus, dut lutter pour rejoindre le col Sud. Là, « le vieil homme, mon invisible compagnon, me rejoignit […] Ensemble, nous avançâmes, résolus à ne pas y laisser notre peau. » Il faisait alors presque nuit. Venables ne savait plus quelle direction emprunter. « Le vieil homme me proposa de marquer une halte en attendant le lever du jour pour nous repérer. » Plus tard, Venables confierait : « Il s'est comporté comme un ange gardien, une partie de moi-même dotée d'une sagesse supérieure, qui m'a incité à rester sur mes gardes en réveillant mon instinct de survie[IV]. »

À l'été 1986, un désastre frappa un groupe de vétérans de l'Himalaya, dont l'Autrichien Kurt Diemberger, à l'assaut du K2. Un blizzard se mit à souffler à haute altitude alors que les alpinistes venaient à peine d'entamer leur descente. Ils s'attendaient à ce que la tempête se calme, mais non : elle souffla cinq jours durant, sans répit, affaiblissant considérablement les grimpeurs. Ceux-ci durent lutter pour ne pas se laisser mourir à mesure que leurs provisions diminuaient. Le temps

épouvantable fit de Diemberger et ses six coéquipiers les spectateurs impuissants d'un drame qui coûterait la vie à cinq d'entre eux. Diemberger parvint en fin de compte à rejoindre son campement avec un seul de ses camarades. Il admettrait par la suite que, pendant tout ce temps, la « sensation » s'était imposée à lui qu'« une présence invisible veillait sur [lui], une force au plus profond de [lui], un ange gardien ». « Il ne m'a pas quitté ces derniers jours ; pas même sous la tente[V]. »

Le troisième homme assume souvent le rôle d'un ange gardien ; c'est même ainsi que certains alpinistes le décrivent. En revanche, quand on leur demande s'il s'agit bel et bien d'un ange, la plupart affirment que non. Reinhold Messner s'est montré très clair : « Non, non, non. Il me semble qu'il s'agit d'un phénomène tout à fait naturel et que n'importe qui ressentirait la même chose dans une situation aussi menaçante. En cas d'urgence, le corps trouve un moyen de survivre envers et contre tout[VI]. » Peter Hillary tient le même discours. Selon lui, le troisième homme prend naissance dans le cerveau ; il n'est autre que le produit d'un mécanisme destiné à nous tirer d'affaire. « Sa présence ne m'a ni surpris ni effrayé. Je ne me suis pas demandé "D'où viens-tu, toi ?", pour la bonne raison que je l'ai tout de suite identifié à une projection de mon esprit. À mon avis, tout ça s'est passé dans ma tête[VII]. » Comme l'a déclaré Greg Child : « Je n'ai pas pris peur comme on pourrait s'y attendre face à un phénomène surnaturel. Il m'a semblé qu'il trouvait son origine en moi et non en une cause extérieure[VIII]. »

Il existe donc un « être bienveillant destiné à veiller en permanence sur chacun d'entre nous et qui se charge le plus souvent de sa mission avec toute la discrétion d'un domestique attaché depuis toujours à la famille, bien qu'il lui arrive aussi de se manifester ouvertement quand les circonstances l'exigent ; ponctuellement (en cas de péril imminent) ou sur le long terme, comme les compagnons de jeu imaginaires des enfants[IX] ». Cet être bienveillant ne vit cependant qu'en nous. Il nous donne la force de survivre et nous vient d'une faculté époustouflante et méconnue de notre esprit que j'ai surnommée le commutateur de l'ange.

Le plus étonnant, c'est que les hallucinations finissent parfois par se communiquer d'une personne à l'autre. Il semblerait qu'un état d'esprit puisse devenir aussi contagieux qu'une maladie. Il a été prouvé qu'une intime certitude était susceptible d'induire une réaction de type allergique par le biais de subtils indices corporels ou d'on ne sait quel

autre mécanisme. Les épidémies de danse de Saint-Guy au Moyen Âge en fournissent une éclatante illustration.

La « danse » en question se caractérise par des bonds et des gestes désordonnés accompagnés de cris, qui donnent toute l'apparence de la folie. Au Moyen Âge, le « spectacle » des malades attirait les foules : parmi elles, de nombreux observateurs finissaient par entrer dans la « danse » à leur tour. Un homme atteint de la danse de Saint-Guy aurait ainsi contaminé pas moins de 400 personnes en s'agitant nuit et jour pendant un mois. L'épidémie s'explique autant par des causes médicales que par une hystérie collective. À l'instar du troisième homme, la danse de Saint-Guy est apparue à une époque « de grandes tensions et de souffrance en Europe, alors que les ravages de la peste noire terrifiaient les populations en minant la stabilité de la société[X] ».

Et si le troisième homme aussi était contagieux ? Sir Ernest Shackleton, Frank Worsley et Tom Crean n'ont-ils pas tous perçu une présence auprès d'eux sur l'île de la Géorgie du Sud ? La même remarque s'applique à Harry Stoker et ses deux compagnons en Turquie. Dans son livre *Beyond Risk : Conversations with Climbers*, Nicholas O'Connell relate le cas du grimpeur polonais Voytek Kurtyka et de son coéquipier Robert Schauer, qui frôlèrent la mort sur les pentes du Gasherbrum IV en 1985. Des conditions climatiques épouvantables les contraignirent à marquer une halte, deux nuits d'affilée. Comme le confierait Kurtyka à O'Connell :

Le plus incroyable, c'est que Robert Schauer et moi l'avons ressenti au même moment. Elle m'a tellement marqué, cette impression qu'une troisième personne se trouvait auprès de nous, que j'ai voulu en parler à Robert. Quand j'ai ouvert la bouche, hélas ! je n'ai pas su quoi dire.

— Robert, lui ai-je déclaré en substance. J'aimerais te faire part d'un truc vraiment bizarre.

— Je sais ce que tu vas me dire : tu la perçois, toi aussi, cette autre personne.

— Oui. Toi aussi, alors ?

— Eh oui[XI].

Un célèbre alpiniste américain, Lou Whittaker, et son épouse Ingrid, partagèrent eux aussi ce que Lou qualifierait plus tard d'« expérience métaphysique » à l'assaut du Kangchenjunga en 1989. Ingrid randonnait dans les environs quand une migraine la contraignit à passer trois jours

sous la tente au campement de son mari pendant que celui-ci escaladait le sommet. Alors qu'elle souffrait le martyre, « la silhouette d'une Népalaise apparut sous la tente, telle une ombre en aplat ». Sa présence se révéla d'un grand secours pour Ingrid. « Elle posa une main apaisante sur son front et demeura auprès d'elle sous la tente pendant trois jours. » Quoique consciente d'être victime d'hallucinations, « Ingrid se sentit réconfortée par la présence ». De retour aux États-Unis, Ingrid confia ce qui lui était arrivé à Lou. Lui aussi avait ressenti la même chose sous la tente : « Je me suis glissé sous la tente à la nuit tombée et là, j'ai eu l'impression que quelqu'un se tenait auprès de moi […] Ça ne m'a pas du tout intimidé, plutôt rassuré[XII]. »

Une simple projection de l'esprit peut-elle devenir contagieuse ? Pourquoi pas ! À moins de considérer l'apparition du troisième homme comme une expérience métaphysique collective ; ce que Shackleton laisse d'ailleurs entendre. Peut-on imaginer que l'explorateur et ses compagnons aient tous atteint, indépendamment les uns des autres, un état de faiblesse extrême ayant déclenché en eux une réaction psychologique ou neurologique revêtant la forme du troisième homme ?

À un moment donné des aventures relatées dans ce livre, les uns et les autres se sont crus perdus. Combien d'entre nous auraient renoncé à tout espoir dans les mêmes circonstances ? Se résigner à sa fin prochaine face à des obstacles insurmontables à première vue n'a rien d'indigne. La volonté de s'en sortir offre toutefois des ressources insoupçonnées aux gens ordinaires confrontés à une situation hors du commun ; au même titre, d'ailleurs, que ce « facteur indéfinissable mais pourtant essentiel : le moral[XIII] ». Si les survivants dont il a été question ici nous ont appris une chose (je pense à James Sevigny, balayé six cents mètres en contrebas sur les pentes du Deltaform par une avalanche qui coûta la vie à son ami en le blessant lui-même grièvement, à Tony Streather à l'assaut du pic Haramosh ou encore à Ensio Tiira, à la dérive sur l'océan Indien pendant trente-deux jours, au bout desquels il ne pesait plus que vingt-cinq kilos), c'est que les êtres humains, dans l'ensemble, sont plus résistants qu'on le pense souvent.

Le supplice enduré en avril 2003 par Aron Ralston, un jeune homme de vingt-sept ans en parfaite condition physique, en apporte une preuve supplémentaire. Un rocher de 360 kilos tomba sur le bras de Ralston alors qu'il escaladait seul un canyon dans l'Utah. Le voilà tout à coup

confronté à une épreuve dont dépendrait sa survie ! Il tenta de faire basculer le rocher en s'appuyant dessus de tout son poids ; en vain. Il essaya de fabriquer une espèce de treuil à l'aide des cordes et des poulies de son matériel d'escalade, sans plus de résultat. Il chercha enfin à casser le rocher avec son Opinel. Rien n'y fit. Trois jours plus tard, Ralston, à court de vivres, comprit qu'il allait devoir se couper le bras s'il voulait garder un espoir de s'en sortir. Il prépara une « table d'opération » : il sortit son couteau, sa trousse de secours et ligota son biceps avec un garrot. La lame de son couteau était tellement émoussée qu'il ne réussit même pas à s'entamer la peau : il dut admettre qu'il n'arriverait jamais à sectionner son os. Il passa tout de même plusieurs jours à essayer en perforant les muscles de son avant-bras et finit par briser son radius en s'y appuyant de tout son poids, avant de s'attaquer au cubitus. Ralston enveloppa son moignon dans un sachet plastique avant de descendre en rappel une paroi rocheuse de dix-huit mètres à l'aide du seul bras qui lui restait encore. Il but de l'eau qui stagnait au fond d'une flaque et parcourut dix kilomètres avant de rencontrer deux randonneurs qui lui vinrent en aide. Ralston confierait plus tard aux journalistes qu'il avait senti des « présences » auprès de lui dans le canyon. « Je crois qu'il y avait dans ce canyon une présence autre que la mienne, d'une dimension supérieure à la mienne. J'ai perçu auprès de moi plusieurs de mes amis et de mes proches. Comme je n'ai pas fermé l'œil un seul instant, il m'a semblé vivre un rêve éveillé[XIV]. »

Il arrive qu'un phénomène similaire se produise suite à une catastrophe naturelle ou pendant des conflits armés. Airey Neave, un prisonnier de guerre britannique, crut ainsi déceler une présence invisible à ses côtés après son évasion de la prison militaire la mieux gardée du Troisième Reich : le célèbre château de Colditz. Neave traversait des champs couverts de neige près de la frontière suisse, après déjà plusieurs jours de cavale avec un autre évadé hollandais, quand il eut tout à coup l'impression qu'une silhouette se tenait auprès de lui. En se retournant, il vit son « vieux colonel qui avançait au pas dans la neige, en uniforme, ses bottes aux pieds ». « Je me suis adressé à lui, d'un ton plein de respect[XV]. » Le Hollandais en resta médusé. « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda-t-il à Neave en l'incitant à conclure sa discussion. Peu après, les deux hommes traversèrent en courant un *no man's land* au bout duquel les attendait la liberté.

Penchons-nous maintenant sur le cas du soldat israélien Avi Ohry. Le 6 octobre 1973, l'armée égyptienne déclencha la guerre du Kippour en attaquant une ligne de fortifications édifiée par les Israéliens le long du canal de Suez, suite à leur occupation du Sinaï. À l'avant-poste israélien d'El Ferdan, seule une poignée de soldats survécut à l'assaut initial et aux exécutions sommaires qui suivirent. Parmi eux se trouvait Ohry, un médecin de vingt-cinq ans.

Emmené en détention, il se retrouva bientôt plus mort que vif. Ses geôliers l'empêchaient de dormir en le rouant de coups avant de le soumettre à des parodies d'exécutions. Ils l'obligeaient en outre à demeurer debout des heures durant, quand ils ne le ligotaient pas à une chaise. Au bout de deux semaines de « lutte pour survivre », alors qu'Ohry se tenait assis dans une minuscule cellule, un bandeau sur les yeux, les bras attachés dans le dos, il perçut une présence à ses côtés : celle de son épouse, alors à Genève, avec laquelle il échangea quelques mots. Peu après, il reçut une autre « visite » : celle d'un ami du temps de la faculté de médecine. « Je les ai suppliés de me sortir de mon horrible situation[XVI] », raconte Ohry. Les présences le réconfortèrent avant de disparaître dès que les pas de ses geôliers retentirent. « Je ne comprenais pas par quel moyen ils avaient réussi à pénétrer dans ma prison ni à s'en échapper ensuite. » Les visites « redonnèrent du courage » à Ohry. « Je me suis convaincu qu'on me relâcherait bientôt[XVII]. » Ohry finit en effet par être rapatrié en Israël.

Nicholas Tu fit partie de ceux qu'on nommerait les « *boat people* », des centaines de milliers de réfugiés vietnamiens que la volonté de fuir un régime communiste répressif incita à quitter leur pays en pleine crise économique. En mars 1987, Tu prit le large à bord d'un petit bateau avec dix de ses compatriotes. Un terrible supplice les attendait. Des pirates thaïlandais pillèrent leur embarcation en violant les passagères. Ils essuyèrent ensuite une violente tempête. Dans son récit, *The Purple Storm*, Tu raconte qu'il a été aidé par la présence d'un de ses défunts frères : « Au beau milieu de la mer pourpre qui me cernait de toutes parts, […] il m'a semblé qu'il se trouvait à côté de moi, qu'il m'écoutait pleurer, qu'il me réconfortait au moment le plus critique de mon existence. »

Plus récemment, en Somalie, une étude menée sur les anciens combattants, les veuves de guerre et les orphelins à la demande du

programme des Nations Unies pour le développement a mis en évidence l'importance du « sentiment d'une présence » en tant que stratégie destinée à surmonter les horreurs de la guerre[XVIII].

Une écrasante majorité de personnes s'adaptent même aux pires catastrophes : elles y font face en se venant en aide, à elles-mêmes et à leur entourage. La panique ne survient que rarement dans les situations où l'on pourrait pourtant s'attendre à ce qu'elle prenne le dessus. Peter Suedfeld qualifie l'*homo sapiens* d'espèce « invincible ». « La plupart de ceux qui s'en sortent témoignent d'une capacité étonnante à surmonter des événements de prime abord destructeurs en y puisant même des forces[XIX]. » La tendance générale à prêter une attention excessive à ceux qui se laissent déborder par leurs problèmes ne doit pas inciter à « minimiser ni surtout à passer sous silence la force de caractère de ceux qui, au contraire, réussissent à se tirer d'affaire ». Il semblerait que l'accent soit plus souvent mis sur la souffrance liée à un traumatisme ou à un deuil que sur la capacité à les surmonter, alors qu'un désastre suscite plus rarement le défaitisme que la volonté tenace de s'en sortir. Tant pis si le destin semble s'acharner ! Ceux qui ont eu à lutter contre l'adversité sont souvent mieux armés que les autres contre les coups du sort. « Un grand nombre de personnes de retour d'un séjour prolongé dans l'espace ou aux pôles prônent des valeurs mûrement réfléchies. Elles mènent en outre une vie plus équilibrée, conscientes de ce qui donne son véritable but à l'existence. La majorité de ceux qui ont surmonté un traumatisme tel que l'Holocauste ou d'autres génocides encore se construisent par la suite des vies heureuses, bien que non exemptes de souffrances occasionnelles. » Le troisième homme offre sans doute le meilleur exemple de la résilience des êtres humains. Même quand un être humain arrive à bout de ressources et que le courage lui manque, une force mystérieuse reste susceptible de lui venir en aide.

Le basculement du « commutateur de l'ange » suffit-il à assurer la survie d'un être humain en péril ? Non. L'exemple de Maurice Wilson, un Anglais qui tenta d'escalader l'Everest en 1934, le prouve assez. Wilson, pourtant courageux, manquait d'expérience en tant qu'alpiniste. Sa tentative de conquérir le plus haut sommet du monde allait tourner à la tragédie. Des conditions climatiques épouvantables empêchèrent d'abord Wilson d'entamer son ascension mais, le 12 mai 1934, en compagnie de deux sherpas, il résolut de se mesurer au sommet

proprement dit. Il parvint au quatrième campement de l'expédition britannique de 1933, où un vent infernal accompagné de neige souffla pendant plusieurs jours. Dès que le temps s'éclaircit, Wilson manifesta le désir de continuer mais ses sherpas refusèrent de le suivre : aller plus loin reviendrait à se porter au-devant d'une mort certaine. Leur volonté de survivre l'emporta. Le 27 mai, alors qu'il s'agitait dans son sac de couchage, à demi aveuglé par la neige, épuisé, Wilson eut la sensation qu'il ne se trouvait pas seul mais que quelqu'un se tenait auprès de lui sous sa tente. « C'est curieux, note-t-il dans son journal, mais il me semble qu'il y a quelqu'un avec moi sous la tente en permanence[XX]. »

À ce moment-là, Wilson aurait mieux fait de rebrousser chemin. Hélas ! Il semblait résolu à empirer sa situation, pourtant déjà peu reluisante. Le lendemain, il se lança une dernière fois à l'assaut du sommet. « Attendez-moi, dit-il à ses sherpas, et si, d'ici dix jours, je ne suis pas de retour, repartez sans moi. » Wilson entama son ascension lentement mais sûrement. « Me voilà de nouveau en route par une journée magnifique » – tels furent les derniers mots qu'il inscrivit dans son journal. Wilson ne parvint pas bien loin et on ne peut qu'imaginer ce qu'il dut souffrir pendant ses dernières heures. Son corps et son journal ont été découverts en 1935, un an après sa disparition, à 6 700 mètres d'altitude, par Eric Shipton et Charles Warren, membres d'une autre expédition britannique à la conquête de l'Everest. Sitôt découvert ce « document pathétique », ils enveloppèrent le corps de Wilson dans la toile de leur tente et le déposèrent au fond d'une crevasse. Nul ne saura jamais si son compagnon invisible demeura auprès de lui jusqu'au bout. La triste fin de Wilson démontre que rien ni personne ne peut sauver celui qui ne veut pas se sauver lui-même. Le troisième homme a besoin que l'on coopère avec lui.

Le secret qui permet de franchir des obstacles en apparence insurmontables réside dans la conviction, ou plutôt la foi, que l'on triomphera d'une manière ou d'une autre d'une situation désespérante. C'est dans un tel état d'esprit que ceux qui finissent par s'en sortir se préparent au supplice qui les attend. Ce n'est que lorsque le doute les assaille et que la mort leur semble inévitable que le troisième homme se manifeste auprès d'eux. Qu'arrive-t-il alors ? Comment passent-ils de la certitude de leur fin prochaine au miracle de leur survie ? Eh bien : en se persuadant de la présence auprès d'eux d'un compagnon. Il s'agit là d'un phénomène incroyable, en vérité ! Comme si notre cerveau possédait une

sorte de sens social placebo ; sans nul doute le fruit de notre évolution, tant il se révèle utile à notre survie. Nos ancêtres devaient à coup sûr affronter des situations beaucoup plus périlleuses que nous. J'y vois pour ma part l'ultime et néanmoins magnifique illustration de notre condition d'animaux sociaux. Aux moments de solitude les plus intenses, notre esprit trouve un moyen de nous rassurer en nous convainquant que nous ne sommes pas seuls. En dernier ressort, c'est un tel sentiment de communion avec le reste de l'humanité qui fait pencher la balance du côté de la survie plutôt que de la mort.

Peter Suedfeld pense que le troisième homme se manifestera de plus en plus fréquemment au cours des années à venir, compte tenu de « l'exploration de sites jusque-là inaccessibles » dans les fonds marins ou aux pôles, et de la popularité croissante des sports extrêmes. Cela dit, c'est encore dans l'espace que le troisième homme reste le plus susceptible d'apporter son aide précieuse. Un voyage au-delà de la lune, plus que dans n'importe quelle région du globe, exposera au stress, à bien des dangers, à un isolement complet et à une monotonie décourageante.

Rien de comparable à une expédition sur la planète Mars n'a encore été tenté : au moins cinquante-cinq millions de kilomètres séparent Mars de la Terre. Des astronautes en partance pour Mars se retrouveraient isolés de leur famille et de leurs amis plus longtemps que jamais auparavant : pas moins de trois ans. Il leur faudrait en outre patienter trois quarts d'heure avant d'établir la moindre communication avec leur base sur terre. Pour couronner le tout, personne ne pourrait se porter à leur secours en cas d'avarie matérielle. En dehors de quelques moments d'activité fébrile à bord du vaisseau spatial, l'essentiel du vol se déroulerait selon un emploi du temps monotone au possible. Les astronautes consacreraient leurs loisirs à des tâches uniquement destinées à tuer le temps. Dans de telles conditions, le syndrome de la lassitude les atteindrait de plein fouet. Sans parler des inconnues : il semblerait que voir la Terre depuis l'espace ait développé les penchants de nombreux astronautes à la spiritualité[XXI], or personne ne peut prévoir l'incidence psychologique de la disparition de notre planète du champ de vision ; un phénomène auquel nul n'a jusqu'ici été confronté[XXII]. Tout porte à croire que des êtres invisibles se joindraient, à un moment ou un autre, à l'équipage d'une mission sur Mars.

Les apparitions du troisième homme se multiplient et, à mesure que l'on explorera le système solaire et que l'on repoussera les limites de l'endurance, de plus en plus de gens le rencontreront. Comme le dit le spectre de l'astronaute disparu David Bowman dans le film *2010*, adapté d'un roman d'Arthur C. Clarke, quelque chose se passe, « quelque chose de fantastique ».

Dans le premier chapitre, j'ai évoqué ma confrontation avec un serpent à sonnettes, enfant. Wilfrid Noyce explique dans *Victoires sur la mort* qu'il a commencé à s'intéresser au phénomène alors qu'il luttait pour atteindre le sommet de l'Everest sans réserve d'oxygène. À ce moment-là, lui-même a ressenti une sorte de manifestation embryonnaire du troisième homme sous la forme d'une impression de dédoublement. L'alpiniste britannique Doug Scott a vécu une expérience comparable sur les pentes de l'Everest : « Une curieuse impression m'est venue qu'une partie de mon esprit se détachait de moi, qui n'en pouvais plus, pour me donner des conseils[XXIII]. » Ce qui leur est arrivé tend à prouver que la présence du troisième homme résulte bel et bien d'un dédoublement inconscient.

Le troisième homme n'apparaît pourtant que rarement comme un double. Beaucoup y voient en revanche un ami, un sauveteur.

« Quand nous sommes seuls ou en difficulté, explique Noyce, le troisième homme personnifie ce qu'il nous manque pour échapper à l'isolement. Compte tenu des expériences dont nous gardons inconsciemment le souvenir, il revêt l'apparence d'une tierce personne. Selon moi, il pourrait bel et bien s'agir d'une tierce personne, surgie des profondeurs de notre esprit où, à l'insu de notre moi conscient, survivent ceux qui ont joué un rôle dans notre passé[XXIV]. »

Si l'on en croit Noyce, il serait donc possible que les « cellules dont nous sommes composés envoient un SOS au plus profond de notre être, et même au-delà ». Nous posséderions ainsi la capacité, hélas méconnue, de puiser des forces dans un inconscient collectif : « Les situations où la survie demeure incertaine réveillent des aptitudes jusque-là insoupçonnées et qui se fondent sur nos relations essentielles avec autrui. »

Et si une telle disposition demeurait en sommeil en chacun de nous ? Et si un mécanisme de notre cerveau nous permettait de jouir de la compagnie d'un tiers en cas de profonde solitude ? Je ne songe pas

nécessairement ici à un être issu de notre inconscient collectif ; cela dit, sa présence n'en resterait pas moins étonnante et surtout, révélatrice de notre capacité à faire surgir auprès de nous un compagnon quand le besoin s'en manifeste le plus cruellement. Voilà une idée stimulante ! Notre évolution nous rattache à un réseau complexe d'autres êtres humains. Même nos rêves en sont peuplés. Nous sommes programmés pour évoluer en société !

Ce qui nous amène à soulever une autre question fascinante : le troisième homme, le compagnon qui vient en aide aux explorateurs des pôles, aux alpinistes et à bien des victimes d'une catastrophe, naturelle ou non, pourrait-il se porter au secours de ceux qui affrontent des crises dans un contexte plus ordinaire ? Imaginez un peu à quoi ressemblerait notre quotidien si nous avions la capacité de convoquer le troisième homme à volonté ! Finie, la solitude ! Plus jamais nous ne devrions surmonter d'épreuves sans personne à nos côtés pour nous soutenir. Une idée pareille paraît-elle vraiment tirée par les cheveux ? Après tout, les enfants solitaires soumis à une forte tension parviennent à faire surgir auprès d'eux un ami imaginaire qui leur tient compagnie ; de même que certains veufs ou veuves. Des cultures que l'Occident tient pour primitives connaissent le phénomène depuis des milliers d'années. Sans parler des mystiques ! Songez un peu à ce qu'impliquerait la possibilité pour nous, quand nous souffrons de notre isolement, de stimuler la région de notre cerveau où prend naissance le troisième homme, en nous donnant ainsi le petit coup de pouce qui nous aidera à surmonter l'adversité.

Le cerveau est-il bien le seul à jouer un rôle dans l'apparition du troisième homme ? Ceux qui le rencontrent sont persuadés d'entrer en contact avec un être invisible pétri de compassion, voire avec une puissance supérieure. Paul Firth, le médecin alpiniste que le troisième homme a rejoint sur les pentes de l'Aconcagua, prétend qu'un mystère subsiste en dépit des explications neurologiques à l'apparition du troisième homme :

Éclaircir le phénomène sur le plan biologique n'empêche pas de lui attribuer une origine métaphysique ; démêler la question du « comment » ne résout en rien celle du « pourquoi ». Peu importent les conditions physiologiques d'une telle expérience […] Qui peut dire pourquoi ces spectres bienveillants errent dans la pénombre, aux limites de notre champ de conscience[XXV] ?

Oui, une sorte de commutateur de l'ange existe bel et bien à l'intérieur du cerveau ; ce qui n'enlève rien à l'intérêt du phénomène, dans la mesure où il se révèle être une aide précieuse à la survie. Richard Dawkins et d'autres athées traitent avec mépris les élans religieux ou mystiques. Le troisième homme, alors même qu'il revêt toutes les apparences d'une expérience religieuse ou mystique, est toutefois parvenu à sauver plus d'une vie humaine.

Le troisième homme me semble un phénomène vraiment extraordinaire. Son apparition annonce le dépassement d'une situation désespérée. En dernier ressort, il est pour nous un instrument d'espoir dans la mesure où il nous pousse à nous convaincre de cette vérité essentielle : nous ne sommes jamais seuls.

Remerciements

J’aimerais remercier tous ceux dont les noms suivent et qui m’ont fait part de leur remarquable expérience en m’autorisant à citer ici leurs propos : Ron DiFrancesco, Jerry Linenger, Peter Hillary, Doug Scott, Rob Taylor, Jim Wickwire, le commandant William King, Tony Streather, Reinhold Messner, Jim Sevigny, Ann Bancroft, Stephanie Schwabe, Sir Ranulph Fiennes, Robert Swan, Greg Child, Avi Ohry, Douglas Robertson, Dr Paul G. Firth, le capitaine Brian Shoemaker, Andrew Prossin, Steve Swenson, Walter Welsch, Alan Parker et le défunt Dr Parash Moni Das. Ma reconnaissance va aussi au défunt Nicholas Wollaston, le fils de Sandy, ainsi qu’à Ralph Barker.

Peter Suedfeld fait aujourd’hui autorité au sujet des présences perçues dans des environnements extrêmes. Il m’a beaucoup aidé en me soufflant nombre d’idées. J’ai eu l’honneur de rédiger en collaboration avec lui un essai sur le troisième homme. Merci également à Jane S. P. Mocellin, Peter Brugger, Allan Cheyne, Tore Nielsen, Olaf Blanke et Michael Persinger.

Merci à Heather Wilson, à la bibliothèque de référence virtuelle de Toronto ; à la bibliothèque Gerstein, à l’université de Toronto ; au Massey College ; à la bibliothèque Robarts, à la bibliothèque d’État de la Nouvelle-Galles du Sud, à la bibliothèque Alexander Turnbull, à la bibliothèque nationale de Nouvelle-Zélande, à la British Library, à la bibliothèque Paul D. Fleck, au centre Banff, à la bibliothèque nationale du Canada, aux archives du *National Post*, à Anne Morton, aux archives de la compagnie de la baie d’Hudson et aux archives de la province du Manitoba.

Ce livre n’aurait jamais vu le jour sans les encouragements de mon agent Patrick Walsh, de l’agence Conville and Walsh, et d’Andrea Magyar de la branche canadienne des éditions Penguin. Merci aussi à Dianna Symonds, Karen Cossar, Susan Folkins, Sam Hiyate, Jonathan Webb et Carl Honoré. Jeff Warren a lu mon manuscrit en me donnant des conseils avisés, de même que Kate Fillion et Sean Fine. Gerald Owen m’a apporté bien des précisions sur les anges. Leila Hadley Luce m’a donné une belle leçon de courage.

J’aimerais remercier mes amis et tous ceux qui m’ont accompagné pendant cette aventure, en m’apportant leur aide ou leurs conseils : John R. Smythies, Vincent Lam, Margaret Atwood, Gavin Fitch, Andrew Duffy, Dr Rhodri Hayward, John Fraser du Massey College, Anna Luengo, le professeur Abraham Rotstein, Dr Denis St-Onge, Veikko Kammonen, Robert Burton, David Harris, Nicolas Jiménez et Tony Hendrie. Sans oublier la compagnie Quark Expeditions, anciennement Peregrine Adventures.

Je suis reconnaissant à Edward Greenspon, le rédacteur en chef du *Globe and Mail*, d’avoir perçu comme une bonne chose mes « pôles de connaissances idiosyncrasiques ».

Pour finir, je tiens à remercier Shirley et Eddie Keen, le Dr K. W. et Jean Geiger, Beck Geiger et surtout mes fils, Alvaro et Sebastian, ainsi que Marina Jiménez, qui m’ont accompagné au long de cet éprouvant périple en partageant mon émerveillement et mes peines.

Notes

Chapitre 1

I. Brian Clark, « Above the Impact: A Survivor's Story », Nova Online, http://www.pbs.org/wgbh/nova/wtc/above.html.

II. Andrew Duffy, « Last One Out Alive: A 9/11 Survivor's Tale », *National Post*, 4 juin 2005.

III. *Ibid*.

IV. Dennis Cauchon et Martha T. Moore, « Machinery Saved People in WTC », *USA Today*, 17 mai 2002.

V. Andrew Duffy, « Last One Out Alive ».

VI. Brian Clark, « Above the Impact ».

VII. *Ibid*.

VIII. Andrew Duffy, « Someone Told Me to Get Up », *National Post*, 6 juin 2005.

IX. Ron DiFrancesco, interrogé par John Geiger, le 23 août 2005.

X. *Ibid*.

XI. http://www.freerepublic.com/focus/news/689589/posts.

XII. Ron DiFrancesco, interrogé par John Geiger, le 23 août 2005.

XIII. *Ibid*.

XIV. Andrew Duffy, « Someone Told Me to Get Up ».

XV. Voir aussi Dennis Cauchon, « Four Survived by Ignoring Words of Advice », *USA Today*, 18 décembre 2001.

XVI. James Sevigny, interrogé par John Geiger le 14 novembre 2003.

XVII. James Sevigny, lettre à John Geiger datée du 22 décembre 2004.

XVIII. James Sevigny, interrogé par John Geiger.

XIX. Allan Derbyshire, lettre à John Geiger datée du 14 février 2006.

XX. *Calgary Herald*, avril 1983.

XXI. Milbry Polk et Mary Tiegreen, *Women of Discovery*, Clarkson Potter, New York, 2001.

XXII. Stephanie Schwabe, lettre à John Geiger, datée du 6 mars 2007.

XXIII. Le passage qui relate l'incident est paru pour la première fois sous le titre « I Was Two People in Two Places » dans le recueil de Jason Schoonover, *Adventurous Lives, Adventurous Dreams*, Rocky Mountain Books, Vancouver, 2007.

XXIV. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort*, Éditions France-Empire, Paris.

XXV. Claude A. Piantadosi, *The Biology of Human Survival: Life and Death in Extreme Environments*, Oxford University Press, New York, 2003.

XXVI. Rob Schultheis, *Bone Games*, Breakaway Books, New York, 1996.

XXVII. Reinhold Messner, interrogé par John Geiger, le 13 janvier 2004.

Chapitre 2

I. Oliver Shepard, « Virginia Fiennes », *The Guardian*, 24 février 2004.

II. Ranulph Fiennes, *To the Ends of the Earth*, Hodder and Stoughton, Londres, 1983.

III. Ranulph Fiennes, interrogé par John Geiger le 10 février 2006.

IV. Ranulph Fiennes, *To the Ends of the Earth.*

V. Weston La Barre, *Les Plantes psychédéliques et les origines chamaniques de la religion*, L'esprit frappeur, Paris, 2000.

VI. G. Daniel Steel, « Polar Moods: Third-Quarter Phenomena in the Antarctic », *Environment and Behavior*, vol. 33, no. 1, janvier 2001.

VII. Lawrence A. Palinkas et Deirdre Browner, « Effects of Prolonged Isolation in Extreme Environments on Stress, Coping, and Depression », *Journal of Applied Social Psychology*, 25, 1995.

VIII. Peter Suedfeld et G. Daniel Steel, « The Environmental Psychology of Capsule Habitats », *Annual Review of Psychology*, 2000.

IX. Jane S. P. Mocellin, « A Behavioural Study of Human Responses to the Arctic and Antarctic Environments », Ph.D. Thesis, University of British Columbia, Vancouver, 1988.

X. Jane S. P. Mocellin, « Transcriptions of Cases Related to the Third Person Phenomena », inédit à ce jour.

XI. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments », *Environment and Behaviour*, janvier 1987.

XII. Graham Reed, *The Psychology of Anomalous Experience*, Hutchinson University Library, Londres, 1972.

XIII. Constanta Parhon-Stefanescu et Thea Procopiu-Constantinescu, « Considérations sur l'impression de présence », *Annales médico-psychologiques*, 125, 1967.

XIV. Weston La Barre, *Les Plantes psychédéliques et les origines chamaniques de la religion.*

XV. Woodburn Heron, « Cognitive and Physiological Effects of Perceptual Isolation », in *Sensory Deprivation : A Symposium Held at Harvard Medical School*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1961.

XVI. W. De la Mare, *Desert Islands*, Faber, Londres, 1947.

XVII. Constanta Parhon-Stefanescu et Thea Procopiu-Constantinescu, « Considérations sur l'impression de présence ».

XVIII. Leonard Zusne et Warren H. Jones, *Anomalistic Psychology*, Lawrence Erlbaum Assoc., Hillsdale, N.J., 1989.

XIX. Peter Suedfeld, « The Sensed Presence Phenomenon », *Réunion annuelle de la Société pour l'hypnose clinique et expérimentale*, San Antonio, Texas, octobre 2001.

XX. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments ».

XXI. Leonard Tripp, mémoire à l'intention du Dr. H. R. Mill, 1er mars 1922 ; bibliothèque Alexander Turnbull, bibliothèque nationale de Nouvelle-Zélande.

XXII. Duncan Carse, *The Times* (édition de Londres), 16 mars 1956.

XXIII. Harold Begbie, *Shackleton, A Memory*, Mills & Boon Ltd., Londres, 1922.

XXIV. Robert Service, « The Call of the Wild » in *The Spell of the Yukon and Other Verses*, Barse & Co., New York, 1916.

XXV. Harold Begbie, *Shackleton, A Memory.*

XXVI. Leonard Tripp, mémoire à l'intention du Dr. H. R. Mill.

XXVII. Et plus précisément le livre II d'*Endymion*.

XXVIII. Sir Ernest Shackleton, *L'Odyssée de l'« Endurance »*, Phébus, Paris, 1988.

XXIX. *Ibid*.

XXX. Sara Wheeler, *Terra Incognita*, Random House, New York, 1996.

XXXI. Margery Fisher et James Fisher, *Shackleton*, Barrie, Londres, 1957.

XXXII. A. J. P. Taylor, *The First World War: An Illustrated History*, Hamish Hamilton, Londres, 1969.

XXXIII. W. H. Salter, « An Enquiry Concerning "The Angels at Mons" », *Journal of the Society for Psychical Research*, décembre 1915.

XXXIV. Margery Fisher et James Fisher, *Shackleton.*

XXXV. Harold Begbie, *Shackleton, A Memory*.

XXXVI. Margery Fisher et James Fisher, *Shackleton.*

XXXVII. Frank W. Boreham, *A Casket of Cameos*, Epworth Press, Londres, 1926.

XXXVIII. Boreham ne fut pas le seul à rapprocher la présence auprès de Shackleton d'un quatrième équipier de la « figure du quatrième » dans le livre de Daniel. On trouve ainsi, dans un numéro du *Church Army News*, un poème de John Keble, prêtre anglican qui enseignait la poésie à Oxford, dont les « pensées en vers » jouissaient d'une grande popularité à son époque. « Ils étaient trois – qui les a fait passer au nombre de quatre ? Or, assurément, une forme divine Il avait revêtue, Semblable, même, à celle du Fils de Dieu. » Voir : John Keble, *The Christian Year*, 1927.

XXXIX. Hugh Robert Mill, *The Life of Sir Ernest Shackleton*, William Heinemann Ltd., Londres, 1923.

XL. Peter King, *South: The Story of Shackleton's Last Expedition 1914-17*, Pimlico, Londres, 1991.

XLI. Roland Huntford, *Shackleton*, Carroll & Graf Publishers, New York, 1998.

XLII. *Daily Telegraph* (édition de Londres), 1er février 1922.

XLIII. Les alpinistes parlent du « troisième homme » ou du « syndrome du troisième homme ». Voir Gavin Daly, « Peak Practice », *Sunday Business Post*, 5 mars 2006.

XLIV. T. S. Eliot a modifié le nombre des équipiers de Shackleton, qui sont passés sous sa plume de trois à deux. Dans ses notes sur « La Terre vaine », le poète évoque les Saintes Écritures : l'épisode des pèlerins d'Emmaüs dans l'évangile selon saint Luc lui aurait inspiré la cinquième partie de son œuvre, intitulée « Ce que dit le tonnerre ». Dans l'évangile selon saint Luc (chapitre 24, versets 13 à 16), deux hommes sur la route d'Emmaüs rencontrent une présence ; ils ne reconnaissent pas tout de suite le Christ ressuscité :

« Et voici, ce même jour, deux disciples allaient à un village nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades ; et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Pendant qu'ils parlaient et discutaient, Jésus s'approcha, et fit route avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. »

Lorsque Jésus bénit et rompit le pain au dîner, les disciples le reconnurent enfin mais, alors, Jésus disparut. Eliot établit un lien entre ce qui se passa sur la route d'Emmaüs et sur l'île de la Géorgie du Sud. Le ton du récit qu'Eliot en livre dans son poème diffère toutefois de la référence de Shackleton à une présence « proche de nos cœurs », dans la mesure où Eliot insiste sur leur camaraderie avec la Mort. Au lieu d'inspirer le sentiment du divin, affirme un critique, « l'apparition dans le poème instille de la crainte ».

XLV. Nicholas Roe, « Be Inspired by the View from the Top If You Can See Through Your Tears », *The Times*, 14 mai 2003.

Chapitre 3

I. Frank Smythe, *Camp Six: An Account of the 1933 Everest Expedition*, Hodder and Stoughton, Londres, 1937.

II. *Ibid*.

III. Frank Smythe, *The Adventures of a Mountaineer*, J.M. Dent & Sons Ltd., Londres, 1949.

IV. Hugh Ruttledge, *Everest 1933*, Hodder and Stoughton, Londres, 1934.

V. *Ibid*.

VI. Peter Gillman et Leni Gillman, *Everest: Eighty Years of Triumph and Tragedy*, The Mountaineers Books, Seattle, 2001.

VII. Eric Shipton, *Sur cette Montagne*, B. Arthaud, Grenoble, 1950.

VIII. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort*, Éditions France-Empire, Paris.

IX. Joshua Slocum, *Seul autour du monde sur un voilier de 11 mètres*, É. Chiron, Paris, 1930.

X. Joshua Slocum, « Spook on Spray », *Boston Globe*, 14 octobre 1895.

XI. William Laird McKinlay, *The Last Voyage of the Karluk*, St. Martin's Griffin, New York, 1999.

XII. A. F. R. Wollaston, « An Expedition to Dutch New Guinea », *Geographical Journal*, mars 1914, vol. 43.

XIII. Nicholas Wollaston, lettre à John Geiger, datée du 11 juin 2003.

XIV. Nicholas Wollaston, *My Father, Sandy*, Short Books, Londres, 2003.

XV. *Ibid*.

XVI. H. G. Stoker, *Straws in the Wind*, Herbert Jenkins, Ltd., Londres, 1925.

XVII. Peter King, « Who Was the Fourth Man ? », *Fate*, mars 1967.

XVIII. Fred et Elizabeth Brenchley, *Stoker's Submarine*, Harper-Collins, Sydney, 2001.

XIX. H. G. Stoker, *Straws in the Wind.*

Chapitre 4

I. Macdonald Critchley, « Idea of a Presence », *Acta Psychiatrica Neurologica*, vol. 30, 1955. Reproduit dans : Critchley, *The Divine Banquet of the Brain and Other Essays*, Raven Press, New York, 1979.

II. E. Allison Peers, *The Life of Teresa of Jesus*, Image Books/ Doubleday, New York, 1991.

III. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments ».

IV. Aldous Huxley, *Moksha, expériences visionnaires et psychédéliques : 1931-63*, Éd. du Lézard, Paris, 1998.

V. http://www.kagyu-asia.com/l_mila_life10a.html.

VI. Ruth Fulton Benedict, *The Concept of the Guardian Spirit in North America*, Kraus Reprint Corp., New York, 1964.

VII. Weston La Barre, *Les Plantes psychédéliques et les origines chamaniques de la religion.*

VIII. Ruth Fulton Benedict, *The Concept of the Guardian Spirit in North America.*

IX. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort.*

X. Nathan L. Comer, Leo Madow et James J. Dixon, « Observations of Sensory Deprivation in a Life-Threatening Situation », *American Journal of Psychiatry*, 124:2, août 1967.

XI. Moon Ihlwan, « Dream Keeps Seoul Girl Alive for 16 Days », *Reuters*, 15 juillet 1995.

XII. Dennis Cauchon et Martha T. Moore, « Miracles Emerge from Debris », *USA Today*, 6 septembre 2002 Cf. www.usatoday.com.

XIII. Ruben V. Napales, « "I Actually Saw Jesus Coming Toward Me" – 9/11 Survivor », *Inquirer*, 22 juillet 2006.

XIV. Lynn Vincent, « Purpose-Driven Life », *World*, 12 août 2006.http://www.worldmag.com/articles/12122.

XV. Jean XXIII, « Meditation for the Feast of the Guardian Angels », 2 octobre 1959. www.catholic-forum.com.

XVI. Livre de Tobie, traduction en français du Chanoine Crampon.

XVII. Première partie de la *Summa Theologiae*, Question 111, article 2.

XVIII. Nancy Gibbs, Sam Allis, Nancy Harbert et Lisa H. Towle, « Angels Among Us », *Time*, 27 décembre 1993.

XIX. Michael Murphy, *The Future of the Body*, Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1992.

XX. James Redfield, Michael Murphy et Sylvia Timbers, *God and the Evolving Universe*, Putnam, New York, 2002.

XXI. Harold Bloom, *Omens of Millenium*, Riverhead Books, New York, 1996.

XXII. William James, *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, F. Alcan, Paris, 1906.

XXIII. *Ibid*.

Chapitre 5

I. Peter Suedfeld, « Extreme and Unusual Environments », *in* D. Stokols, I. Altman (éditeurs), *Handbook of Environmental Psychology*, Wiley, New York, 1987.

II. Charles A. Lindbergh, *New York-Paris*, Seghers, Paris, 1967.

III. Charles A. Lindbergh, « 33 Hours to Paris », *Saturday Evening Post*, 6 juin 1953.

IV. Brian Horrigan, « "My Own Mind and Pen" : Charles Lindbergh, Autobiography, and Memory », *Minnesota History*, printemps 2002.

V. Woodburn Heron, « The Pathology of Boredom », *Scientific American*, janvier 1957.

VI. Peter Suedfeld et G. Daniel Steel, « The Environmental Psychology of Capsule Habitats », *Annual Review of Psychology*, vol. 51, février 2000.

VII. W. Grey Walter, « The Human Brain in Space Time », *in* N. W. Pirie, *The Biology of Space Travel*, Institut de biologie, Londres, 1961.

VIII. Bianca C. Wittmann, Nathaniel D. Draw, Ben Seymour et Raymond J. Dolan, « Striatal Activity Underlies Novelty-Based Choice in Humans », *Neuron*, 26 juin 2008, p. 967-73.

IX. John A. Sours, « The 'Break-Off' Phenomenon », *Archives of General Psychiatry*, 13 novembre 1965.

X. D. O. Hebb, « The American Revolution », *American Psychologist*, 15, 1960.

XI. Stuart C. Miller, « Eco-Autonomy in Sensory Deprivation, Isolation, and Stress », *The International Journal of Psycho-analysis*, 43, 1962.

XII. Leonard Zusne et Warren H. Jones, *Anomalistic Psychology*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, N.J., 1989.

XIII. Woodburn Heron, « The Pathology of Boredom ».

XIV. D. O. Hebb, *Essay on Mind*, Lawrence Erlbaum AssociatesHillsdale, N.J., , 1980.

XV. Mayme Evans, « I Never Flew Alone… », *Fate*, mai 1969.

XVI. Brian Shoemaker, entretien avec John Geiger du 9 mai 2006.

XVII. *Ibid*.

XVIII. Brian Shoemaker, correspondance avec John Geiger, 15 mai 2006.

XIX. Jerry M. Linenger, *Off the Planet*, McGraw-Hill, New York, 2000.

XX. Woodburn Heron, « The Pathology of Boredom ».

XXI. Jerry M. Linenger, *Off the Planet.*

XXII. Jerry Linenger, entretien avec John Geiger du 19 juillet 2005.

XXIII. *Ibid.*

Chapitre 6

I. Peter Hillary et John E. Elder, *In the Ghost Country*, Free Press, New York, 2003.

II. Roger Mear et Robert Swan, *In the Footsteps of Scott*, Jonathan Cape, Londres, 1987.

III. Robert Swan, entretien avec John Geiger du 29 mars 2004.

IV. *Ibid*.

V. *Ibid*.

VI. Peter Hillary et John E. Elder, *In the Ghost Country.*

VII. *Ibid*.

VIII. Peter Hillary, interrogé par John Geiger le 31 octobre 2005.

IX. Liv Arnesen et Ann Bancroft, en collaboration avec Cheryl Dahle, *No Horizon Is So Far*, Da Capo Press, Cambridge, MA., 2003.

X. Ann Bancroft, interrogée par John Geiger, le 29 octobre 2004.

XI. Ann Bancroft, journal de son expédition, à la date du 25 novembre 2000, cité par l'auteur dans une lettre à John Geiger datée du 11 novembre 2004.

XII. Ann Bancroft, interrogée par John Geiger le 29 octobre 2004.

XIII. Mera M. Atlis, Gloria R. Leon, Gro M. Sandal et Michael G. Infante, « Decision Processes and Interactions During a Two-Women Traverse of Antarctica », *Environment and Behavior*, vol. 36, no. 3, mai 2004.

XIV. E. Ll. Lloyd, « Hallucinations and Misinterpretations in Hypothermia and Cold Stress », *in* B. Harvald et H. Hansen (éditeurs) *Circumpolar 81: Proceedings of the Fifth International Symposium on Circumpolar Health*, Nordic Council for Arctic Medical Research, Oulu, Finlande, 1982.

XV. Richard G. Hoffman, « Human Psychological Performance in Cold Environments », *in* K. B. Pandolf, R. E. Burr, C. B. Wenger, R. S. Pozos (éditeurs), *Medical Aspects of Harsh Environments*, Vol. 1. In R. Zajtchuk et R. F. Bellamy (éditeurs), *Textbook of Military Medicine*, Department of the Army, Office of the Surgeon General, et Borden Institute, Washington, DC, 2001.

XVI. E. Ll. Lloyd, « Hallucinations and Misinterpretations in Hypothermia and Cold Stress ».

XVII. *Ibid*.

XVIII. Fiona Godlee, « Walking Across Antarctica », *British Medical Journal*, vol. 307, no 6919. 18 décembre 1993.

XIX. Mike Stroud, *Survival of the Fittest: Understanding Health and Peak Physical Performance*, Jonathan Cape, Londres, 1998.

XX. Claude A. Piantadosi, *The Biology of Human Survival: Life and Death in Extreme Environments*, Oxford University Press, New York, 2003.

XXI. Fiona Godlee, « Walking Across Antarctica ».

XXII. Peter Suedfeld, « Extreme and Unusual Environments ».

XXIII. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The “Sensed Presence” in Unusual Environments ».

XXIV. Alan Parker, de la division antarctique australienne, édifiait des abris provisoires sur le plateau de l’île Macquarie quand il se retrouva pris par une tempête des plus rudes, en mars 1968. Ce ne fut pas seulement le froid mais aussi ses difficultés à se repérer et son sentiment d’impuissance qui l’amenèrent à percevoir auprès de lui un troisième homme. Celui-ci lui disait d’ailleurs : « Ne t’inquiète pas, continue ! »

Chapitre 7

I. David Miller, « Macdonald Critchley (1900-97) », *Journal of Medical Biography*, vol. 14, no. 3.

II. *British Medical Journal*, 316, 7 février 1998.

III. Macdonald Critchley, « Idea of a Presence ».

IV. *Ibid*.

V. Francis T. McAndrew, *Environmental Psychology*, Brooks/Cole Publishing, Pacific Grove, Calif., 1993.

VI. Macdonald Critchley, « Idea of a Presence ».

VII. *Ibid*.

VIII. Karl Jaspers, *Psychopathologie générale*, C. Tchou pour la Bibliothèque des introuvables, Paris, 2000.

IX. Karl Koehler et Heinrich Sauer, « Jaspers’ Sense of Presence in the Light of Huber’s Basic Symptoms and DSM-III », *Comprehensive Psychiatry*, vol. 25, no. 2, mars-avril 1984.

X. Constanta Parhon-Stefanescu et Thea Procopiu-Constantinescu, « Considérations sur l’impression de présence ».

XI. Macdonald Critchley, « Idea of a Presence ».

Chapitre 8

I. Hermann Buhl, *Du Tyrol au Nanga Parbat*, Hoëbeke, Paris, 1997.

II. *Ibid*.

III. Karl M. Herrligkoffer, *Nanga Parbat*, Julliard, Paris, 1954.

IV. Hermann Buhl, *Du Tyrol au Nanga Parbat.*

V. Karl M. Herrligkoffer, *Nanga Parbat.*

VI. Herbert Tichy, *Cho Oyu: By Favour of the Gods*, Methuen, Londres, 1957.

VII. Michael Hellier, « Mountain Ghosts », *San Francisco Chronicle*, 18 janvier 1971. Voir aussi : Curtis Fuller, « I See by the Papers », *Fate*, vol. 24, no. 8, août 1971.

VIII. Donald Heath et David Reid Williams, *Man at High Altitude*, Churchill Livingstone, Édimbourg, 1981.

IX. Charles S. Houston, *Monter plus haut : une histoire de l'homme et de l'altitude*, Arnette, Paris, 1982.

X. *Ibid*.

XI. Donald Heath et David Reid Williams, *Man at High Altitude.*

XII. Ruth Seifert et Charles Clarke, « The Third Man », *World Medicine*, no. 15, 1er décembre 1979.

XIII. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" *in* Unusual Environments ».

XIV. Greg Child, *Théorème de la peur*, Guérin, Chamonix, 1997.

XV. Macdonald Critchley, « Idea of a Presence ».

XVI. M. Svendsen, « Children's Imaginary Companions », *Archives of Neurology and Psychiatry*, 32, 1934.

XVII. Julian Jaynes, « Verbal Hallucinations and Pre-Conscious Mentality », *in* Manfred Spitzer et Brendan A. Maher (éditeurs), *Philosophy and Psychopathology*, Springer-Verlag, New York, 1990.

XVIII. D. Pearson, H. Rouse, S. Doswell, C. Ainsworth, O. Dawson, K. Simms, L. Edwards et J. Faulconbridge, « Prevalence of Imaginary Companions in a Normal Child Population », *Child : Care, Health and Development*, 27, 2001.

XIX. Julian Jaynes, « Consciousness and the Voice of the Mind », *Canadian Psychology*, avril 1986.

XX. Inge Seiffge-Krenke, « Imaginary Companions in Adolescence : Sign of a Deficient or Positive Development », *Journal of Adolescence*, 20, 1997.

XXI. Hilary Evans, *Visions, Apparitions, Alien Visitors*, Aquarian Press, Wellingborough, Northamptonshire, 1984.

XXII. Eduardo Garrido, Casimiro Javierre, Josep L. Ventura, Ramón Segura, « Hallucinatory Experiences at High Altitude », *Neuropsychiatry, Neuropsychology and Behavioral Neurology*, vol. 13, no. 2, 2000.

XXIII. Ralph Barker, *The Last Blue Mountain*, Chatto & Windus, Londres, 1959.

XXIV. *Ibid*.

XXV. *Ibid*.

XXVI. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort.*

XXVII. Tony Streather, entretien avec John Geiger, 31 janvier 2004.

XXVIII. *Ibid*.

XXIX. *Ibid*.

XXX. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort.*

XXXI. Tony Streather, entretien avec John Geiger, 31 janvier 2004.

XXXII. Tony Streather, correspondance avec John Geiger, 21 janvier 2005.

XXXIII. Reinhold Messner, *La Montagne nue*, Guérin, Chamonix, 2006.

XXXIV. Reinhold Messner, entretien avec John Geiger, 13 janvier 2004.

XXXV. Reinhold Messner, *La Montagne nue.*

XXXVI. *Ibid*.

XXXVII. *Ibid*.

XXXVIII. Reinhold Messner, entretien avec John Geiger, 13 janvier 2004.

XXXIX. *Ibid*.

XL. Parash Moni Das, *Storms and Sunsets in the Himalaya: A Compilation of Vignettes from the Experiences of a Mountaineer*, Lotus PublishersJalandhar City, , 2000.

XLI. *Ibid*.

XLII. P. M. Das, « Mountains and Mysticism », *Indian Mountaineer, 1999-2000,*http://www.123himachal.com/eco/26.html.

XLIII. P. M. Das, *Storms and Sunsets in the Himalaya.*

XLIV. P. M. Das, correspondance avec John Geiger, 22 août 2005.

XLV. Greg Child, *Thin Air*, Peregrine Smith Books, Salt Lake City, 1988.

XLVI. Greg Child, *Théorème de la peur* (Chamonix : Guérin, 1997)

XLVII. *Ibid*.

XLVIII. Greg Child, correspondance avec John Geiger, 28 septembre 2005.

XLIX. Sherry Simon-Buller, Victor A. Christopherson et Randall A. Jones, « Correlates of Sense the Presence of a Deceased Spouse », *Omega*, vol. 19, no. 1, 1988-89.

L. Gillian Bennett et Kate Mary Bennett, « The Presence of the Dead: An Empirical Study », *Mortality*, vol. 5, no. 2, 2000.

LI. W. Dewi Rees, « The Hallucinations of Widowhood », *British Medical Journal*, 2 octobre 1971.

LII. Joe Yamamoto, Keigo Okonogi, Tetsuya Iwasaki et Saburo Yoshimura, « Mourning in Japan », *American Journal of Psychiatry*, 125, 12 juin 1969.

LIII. M. O'Mahony, K. Shulman et D. Silver, « Roses in December: Imaginary Companions in the Elderly », *Canadian Journal of Psychiatry*, 29 mars 1984.

LIV. *Ibid*.

LV. Constanta Parhon-Stefanescu et Thea Procopiu-Constantinescu, « Considérations sur l'impression de présence », *Annales médicopsychologiques*, 1967.

LVI. A. Grimby, « Bereavement Among Elderly People: Grief Reactions, Post-Bereavement Hallucinations and Quality of Life », *Acta Psychiatrica*, 87 1993.

LVII. Gillian Bennett et Kate Mary Bennett, « The Presence of the Dead: An Empirical Study ».

LVIII. Marshall McLuhan, le gourou des spécialistes de la com', fait partie des défunts les plus célèbres à s'être manifestés après leur mort. La veuve de McLuhan, Corinne, déclara, après le décès de son mari, qu'elle continuait à le croiser, « plus vrai que nature », dans leur maison de Toronto. « Apparemment, elle considérait Marshall comme un esprit qui veillait sur elle. » (Correspondance de Philip Marchand avec Gerald Owen, 3 juillet 2008.)

LIX. A. Grimby, « Bereavement Among Elderly People ».

LX. Maurice Herzog, *Annapuma premier 8000*, Le Club français du livre, Paris, 1953.

LXI. Reinhold Messner, interrogé par John Geiger, le 13 janvier 2004.

Chapitre 9

I. Julian Jaynes, « Hearing Voices and the Bicameral Mind », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 9, no. 3, 1986.

II. Julian Jaynes, « Consciousness and the Voice of the Mind ».

III. Benson Hai, G. Ong et Ib Odderson, « Involuntary Masturbation as a Manifestation of Stroke-Related Alien Hand Syndrome », *American Journal of Physical Medicine and Rehabilitation*, vol. 79, no. 4, 2000.

IV. Mike Holderness, « In Two Minds about Consciousness », *New Scientist*, 17 juillet 1993.

V. Julian Jaynes, *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*, Presses universitaires de France, Paris, 1994.

VI. Julian Jaynes, « Verbal Hallucinations and Pre-Conscious Mentality ».

VII. Livre d'Amos, Chapitre 7, versets 14-15 ; traduction de Louis Segond.

VIII. Julian Jaynes, « Hearing Voices and the Bicameral Mind ».

IX. J. Hamilton, « Auditory Hallucinations in Nonverbal Quadriplegics », *Psychiatry*, 48, novembre 1985.

X. Julian Jaynes, *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit.*

XI. Julian Jaynes, « Hearing Voices and the Bicameral Mind ».

XII. Terry R. Barrett et Jane B. Etheridge, « Verbal Hallucinations in Normals, I: People Who Hear 'Voices' », *Applied Cognitive Psychology*, vol. 6, no. 5, 1992.

XIII. Julian Jaynes, « Verbal Hallucinations and Pre-Conscious Mentality ».

XIV. Douglas S. Holmes et Louis W. Tinnin, « The Problem of Auditory Hallucinations in Combat PTSD », *Traumatology*, vol. 1, no. 1, 1995.

XV. Fred Rebell, *Seul sur les flots*, Hachette, Paris, 1948.

XVI. Joe Simpson, *La Mort suspendue*, Glénat, Grenoble, 1989.

XVII. Peter Suedfeld et John Geiger, « The Sensed Presence as a Coping Resource in Extreme Environments », *in* J. Harold Ellens (éditeur) *Miracles: God, Science, and Psychology in the Paranormal*, Vol. III, Praeger, Westport, Conn., 2008.

XVIII. *Psychobabble*, no. 147, mars 2001.

XIX. Peter Suedfeld, « Extreme and Unusual Environments ».

XX. Peter Suedfeld et John Geiger, « The Sensed Presence as a Coping Resource in Extreme Environments ».

XXI. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments ».

XXII. *Ibid*.

XXIII. Peter Suedfeld, correspondance avec John Geiger, 28 mai 2007.

XXIV. Peter Suedfeld et John Geiger, « The Sensed Presence as a Coping Resource in Extreme Environments ».

XXV. Peter Suedfeld, « Extreme and Unusual Environments ».

XXVI. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments ».

XXVII. *Ibid*.

XXVIII. Peter Suedfeld et John Geiger, « The Sensed Presence as a Coping Resource in Extreme Environments ».

XXIX. Peter Suedfeld, « Extreme and Unusual Environments ».

XXX. Peter Suedfeld, correspondance avec John Geiger, 29 mai 2007.

XXXI. J. N. Booth, S. A. Koren et M. A. Persinger, « Increased Feelings of the Sensed Presence and Increased Geomagnetic Activity at the Time of the Experience During Exposures to Transcerebral Weak Complex Magnetic Fields », *International Journal of Neuroscience* 115, 2005.

XXXII. Walter Randall et Steffani Randall, « The Solar Wind and Hallucinations — A Possible Relation Due to Magnetic Disturbances », *Bioelectromagnetics*, 12, 1991.

XXXIII. M. A. Persinger et Katherine Makaree, « The Feeling of a Presence and Verbal Meaningfulness in Context of Temporal Lobe Function: Factor Analytic Verification of the

Muses ? » *Brain and Cognition*, 20, 1992.

XXXIV. L. S. St-Pierre et M. A. Persinger, « Experimental Facilitation of the Sensed Presence Is Predicted by the Specific Patterns of the Applied Magnetic Fields, Not by Suggestibility: Re-Analyses of 19 Experiments », *International Journal of Neuroscience*, 116, 2006.

XXXV. J. N. Booth, S. A. Koren et M. A. Persinger, « Increased Feelings of the Sensed Presence ».

XXXVI. Jack Hitt, « This Is Your Brain on God », *Wired*, novembre 1999.

XXXVII. C. M. Cook et M. A Persinger, « Experimental Induction of the "Sensed Presence" in Normal Subjects and an Exceptional Subject », *Perceptional and Motor Skills*, 85, 1997.

XXXVIII. L. S. St-Pierre et M. A. Persinger, « Experimental Facilitation of the Sensed Presence ».

XXXIX. Raj Persuad, « Holy Visions Elude Scientists », *Daily Telegraph*, 20 mars 2003.

XL. Pehr Granqvist, Mats Fredrikson, Patrik Unge, Andrea Hagenfeld, Sven Valind, Dan Larhammar, Marcus Larsson, « Sensed Presence and Mystical Experiences Are Predicted by Suggestibility, Not by the Application of Transcranial Weak Complex Magnetic Fields », *Neuroscience Letters*, 379, 2005.

XLI. Michael Persinger, « The Granqvist Group and Politics of the Sensed Presence, the Importance of Frequent InterLaboratory Communication », 31 janvier 2005, www.laurentian.ca.

XLII. John Horgan, *Rational Mysticism: Dispatches from the Border Between Science and Spirituality*, Houghton Mifflin, Boston, 2003.

XLIII. « God and the Gap », *The Economist*, 16 décembre 2004.

XLIV. Peter Suedfeld et Jane S. P. Mocellin, « The "Sensed Presence" in Unusual Environments ».

Chapitre 10

I. E. R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Flammarion, Paris, 1977.

II. Shahar Arzy, Moshe Idel, Theodor Landis, Olaf Blanke, « Why Revelations Have Occurred on Mountains ? Linking Mystical Experiences and Cognitive Neurosciences », *Medical Hypotheses*, 65, 2005.

III. Joe Simpson, *Storms of Silence*, Mountaineers, Seattle, 1996.

IV. Shahar Arzy, Moshe Idel, Theodor Landis, Olaf Blanke, « Why Revelations Have Occurred on Mountains ? ».

V. Rob Taylor, *The Breach: Kilimanjaro and the Conquest of Self*, Coward, McCann & Geoghegan, New York, 1981.

VI. Rob Taylor, interrogé par John Geiger, le 16 septembre 2005.

VII. Rob Taylor, *The Breach: Kilimanjaro and the Conquest of Self.*

VIII. Journal de Jim Wickwire, à la date du 15 mai 1981, à 10 h 50. Cf. Greg Child, « The Other Presence », *Backpacker*, janvier 1989.

IX. Jim Wickwire et Dorthy Bullitt, *Addicted to Danger*, Pocket Books, New York, 1998.

X. Jim Wickwire, interrogé par John Geiger, le 15 août 2005.

XI. Walter Welsch, « Eine Besteigung des Fuji-san », *Der Bayerländer*, Mitteilungen der Sektion Bayerland des Deutschen Alpenvereins, 71. Heft, S. 54-56, Munich, 1985.

XII. Walter Welsch, correspondance avec John Geiger, 29 septembre 2005.

XIII. Paul Firth, correspondance avec John Geiger, 28 novembre 2004.

XIV. Paul G. Firth et Hayrunnisa Bolay, « Transien High Altitude Neurological Dysfunction: An Origin in the Temporoparietal Cortex », *High Altitude Medicine & Biology*, vol. 5, no. 1, 2004.

XV. Paul Firth, interrogé par John Geiger le 24 novembre 2005.

XVI. Paul Firth, « The Man Who Wasn't There », *The Guardian*, 29 mai 2003.

XVII. Paul Firth, correspondance avec John Geiger, 29 novembre 2004.

XVIII. Paul Firth, interrogé par John Geiger le 24 novembre 2005.

XIX. http://www.sparknotes.com/psychology/abnormal/personality/terms.html.

XX. R. R. McCrae et P. T. Costa, « Conceptions and Correlates of Openness to Experience », *in* R. Hogan, J. Johnson et S. Briggs (éditeurs), *Handbook of Personality Psychology*, Academic Press, Boston, 1977.

XXI. Corina Sas et Gregory O'Hare, « The Presence Equation: An Investigation into Cognitive Factors Underlying Presence », http://astro.temple.edu/lombard/P2001/Sas.pdf.

XXII. Marianne Barabasz, Arreed F. Barabasz et Charles S. Mullin, « Effects of Brief Antarctic Isolation on Absorption and Hypnotic Susceptibility – Preliminary Results and Recommendations : A Brief Communication », *International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis*, vol. XXXI, no. 4, 1983.

XXIII. M. A. Persinger et Katherine Makarec, « The Feeling of a Presence and Verbal Meaningfulness in Context of Temporal Lobe Function: Factor Analytic Verification of the Muses ? », *Brain and Cognition*, 20, 1992.

XXIV. Shahar Arzy, Moshe Idel, Theodor Landis, Olaf Blanke, « Why Revelations Have Occurred on Mountains ? ».

Chapitre 11

I. Macdonald Critchley, *Shipwreck-Survivors: A Medical Study*, J. & A. Churchill, Londres, 1943.

II. E. C. B. Lee et Kenneth Lee, *Safety and Survival at Sea*, W.W. Norton, New York, 1980.

III. Macdonald Critchley, *Shipwreck-Survivors.*

IV. *Ibid*.

V. E. C. B. Lee et Kenneth Lee, *Safety and Survival at Sea.*

VI. Ruth Seifert et Charles Clarke, « The Third Man ».

VII. Kenneth Cooke, *Cinquante jours à la dérive*, Calmann-Lévy, Paris, 1963.

VIII. *Ibid*.

IX. *Ibid*.

X. Ensio Tiira, *Raft of Despair*, Hutchinson, Londres, 1960.

XI. *Ibid*.

XII. William Willis, *Le Chant du Pacifique : 6 700 milles seul en radeau du Pérou aux îles Samoa*, Le livre contemporain, Paris, 1956.

XIII. Willis fait partie des nombreux navigateurs à s'être mis en tête d'étudier le problème de la survie en mer. Deux années plus tard, Hannes Lindemann, un médecin allemand, traverserait l'Atlantique en solitaire, en partant du port de Las Palmas, aux Canaries, à bord d'une embarcation de cinq mètres de long. Lindemann était convaincu que la maîtrise de soi, acquise à force de prières et de concentration, lui permettrait de survivre en haute mer. Hélas ! au bout d'un mois, il se surprit à parler à un compagnon invisible, un jeune homme noir, en l'occurrence. Cf. Hannes Lindemann, *Alone at Sea*, Random House, New York, 1958). Le docteur David Lewis vit quant à lui dans une course transatlantique de voiliers en 1960 l'occasion rêvée d'approfondir ses recherches. Les participants devaient parcourir seuls les cinq mille kilomètres qui séparent Plymouth de New York. Alors que le sloop de Lewis, *Cardinal Virtue*, approchait de Terre-Neuve par un impénétrable brouillard, lui aussi eut « l'impression qu'[il n'était] pas seul ». Auparavant lui était déjà venu le sentiment « qu'une autre personne se tenait à la poupe ». Cf. David Lewis, *The Ship Would Not Travel Due West*, Temple Press, Londres, 1961.

XIV. Douglas Robertson, interrogé par John Geiger, le 28 janvier 2004.

XV. *Ibid*.

XVI. Dougal Robertson, *Survivre à la mer cruelle*, Gallimard, Paris, 1976.

XVII. William King, lettre à John Geiger datée du 28 octobre 2004.

XVIII. William King, lettre à John Geiger datée du 4 octobre 2004.

XIX. William King, *Adventure in Depth*, G.P. Putnam's Sons, New York, 1975.

XX. *Ibid*.

XXI. William King, lettre à John Geiger datée du 4 octobre 2004.

XXII. Angus Matheson MacKinnon, *Atlantic Challenge*, Catalone Press, Sydney, N.S., 1995.

XXIII. Andrew Prossin, entretien avec John Geiger, 4 mai 2006.

XXIV. *Ibid*.

XXV. L. Lusne et W. Jones, *Anomalistic Psychology: A Study of Thirdodinary Phenomena of Behaviour and Experience*, Lawrench Erlbaum Associates, New Jersey, 1982.

XXVI. Macdonald Critchley, *Shipwreck-Survivors.*

Chapitre 12

I. Peter Brugger, Marianne Regard et Theodor Landis, « Unilaterally Felt “Presences” : The Neuropsychiatry of One’s Invisible Doppelgänger », *Neuropsychiatry and Behavioral Neurology*, vol. 9, no. 2.

II. Peter Brugger, « Phantomology: the Science of the Body in the Brain », www.artbrain.org/phantomlimb/brugger/html.

III. Jerzy Kukuczka, *De la mine aux sommets*, Denoël, Paris, 1990.

IV. Reinhold Messner, *The Crystal Horizon*, The Crowood Press, Marlborough, 1989.

V. Peter Brugger, « Phantomology ».

VI. Steve Swenson, interrogé par John Geiger, le 10 octobre 2005.

VII. Michael Groom, *Sheer Will*, Random House, Sydney, 1997.

VIII. Nicholas Wollaston, *My Father, Sandy.*

IX. Henry Bouiller, *Victor Segalen*, Mercure de France, Paris, 1986.

X. Henry Bouiller (éditeur), *Victor Segalen : Œuvres complètes, Vol. 2 (Équipée)*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1995.

XI. Peter Brugger, Marianne Regard et Theodor Landis, « Unilaterally Felt “Presences” ».

XII. J.A. Cheyne, « The Ominous Numinous: Sensed Presence and “Other” Hallucinations », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 8, no. 5-7, 2001.

XIII. *Ibid*.

XIV. J. Allan Cheyne & Todd A. Girard, « Paranoid Delusions and Threatening Hallucinations: A Prospective Study of Sleep Paralysis Experiences », *Consciousness and Cognition*, vol. 16, 2007.

XV. J. Allan Cheyne et Todd A. Girard, « The Nature and Varieties of Felt Presence Experiences: A Reply to Nielsen », *Consciousness and Cognition*, vol. 16, 2007.

XVI. Justin L. Barrett, *Why Would Anyone Believe in God ?*, AltaMira Press, Winter Creek, CA, 2004.

XVII. Tore Nielsen, « Felt Presence: Paranoid Delusion or Hallucinatory Social Imagery ? », *Consciousness and Cognition*, vol. 16, 2007.

XVIII. *Ibid*.

XIX. *Ibid*.

XX. Sandra Blakeslee, « Out-of-Body Experience ? Your Brain Is to Blame », *The New York Times*, 3 octobre 2006.

XXI. Shahar Arzy, Margitta Seek, Stephanie Ortigue, Laurent Spinelli, Olaf Blanke, « Induction of an Illusory Shadow Person », *Nature*, 443, 21 septembre 2006.

XXII. *Ibid*.

XXIII. *Ibid*. On trouvera des informations supplémentaires sur le site www.nature.com.

XXIV. « A Mystical Union : Spiritual Meurology », *The Economist*, 6 mars 2004.

XXV. Anne-Marie Landtblom, « The "Sensed Presence": An Epileptic Aura with Religious Overtones », *Epilepsy & Behavior*, 9, 2006.

XXVI. Paul Firth, « The Man Who Wasn't There ».

XXVII. Paul G. Firth et Hayrunnisa Bolay, « Transient High Altitude Neurological Dysfunction: An Origin in the Temporoparietal Cortex », *High Altitude Medicine & Biology*, vol. 5, no. 1, 2004.

XXVIII. Olaf Blanke, « Out of Body Experiences and Their Neural Basis », *British Medical Journal*, 329, 18 décembre 2004.

XXIX. Michael Hopkin, « Brain Electrodes Conjure Up Ghostly Visions », news@nature.com, 20 septembre 2006.

XXX. *Ibid*.

XXXI. Olaf Blanke, correspondance avec John Geiger, 7 février 2007.

XXXII. Dennis Chan et Martin N. Rossor, « But Who Is That on the Other Side of You ? Extracampine Hallucinations Revisited », *The Lancet*, 21 décembre 2002.

Chapitre 13

I. Michael Murphy et Rhea A. White, *The Psychic Side of Sports*, Addison-Wesley, Reading, Mass., 1978.

II. Greg Child, *Théorème de la peur*, Guérin, Chamonix, 1997.

III. Stephen Venables, *Everest : le rêve accompli*, Glénat, Grenoble, 2003.

IV. Stephen Venables, correspondance avec John Geiger, 22 décembre 2005.

V. Kurt Diemberger, *K2, rêve et destin*, Arthaud, Paris, 1992.

VI. Reinhold Messner, interrogé par John Geiger, le 13 janvier 2004.

VII. Peter Hillary, interrogé par John Geiger, le 31 octobre 2005.

VIII. Greg Child, correspondance avec John Geiger, 28 septembre 2005.

IX. Hilary Evans, *Visions, Apparitions, Alien Visitors.*

X. E. W. Anderson, « Abnormal Mental States in Survivors, with Special Reference to Collective Hallucinations », *Journal of the Royal Navy Medical Service*, no. 28, 1942.

XI. Nicholas O'Connell, *Beyond Risk: Conversations with Climbers*, The Mountaineers, Seattle, 1993.

XII. Lou Whittaker et Andrea Gabbard, *Lou Whittaker: Memoirs of a Mountain Guide*, The Mountaineers, Seattle, 1996.

XIII. Macdonald Critchley, *Shipwreck-Survivors.*

XIV. Nancy Lofholm, « Hiker Who Amputated His Own Arm Relives Ordeal », *Denver Post*, 9 mai 2003. Cf. Aron Ralston, *Plus fort qu'un roc*, M. Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2005.

XV. Airey Neave, *They Have Their Exits*, Hodder and Stoughton, Londres, 1953.

XVI. Avi Ohry, « The Idea of Presence, Etc. », inédit à ce jour. Cf. A. Ohry, « Extracampine hallucinations », *The Lancet*, vol. 361, no. 9367, 2003.

XVII. Avi Ohry, correspondance avec John Geiger, 2 janvier 2004.

XVIII. Jane Mocellin, correspondance avec John Geiger, 21 juillet 2008. Voir aussi : Jane S. P. Mocellin, « Reintegrating Demobilized Militia and Former Combatants into Society : Lessons Learned from Somalia » *in* Mari Fitsduff et C. Stout (éditeurs), *The Psychology of Resolving Global Conflicts: From War to Peace* (Volume 3, Interventions), Praeger Security International, West Port, 2006.

XIX. Peter Suedfeld, « *Homo Invictus* : The Indomitable Species », *Canadian Psychology*, vol. 35, no. 3, 1997.

XX. Dennis Roberts, *I'll Climb Mount Everest Alone : The Story of Maurice Wilson*, Robert Hale, Londres, 1957.

XXI. Peter Suedfeld et Tara Weiszbeck, « The Impact of Outer Space on Inner Space », *Aviation, Space and Environmental Medicine*, 75, juillet 2004.

XXII. Nick Kanas et Jennifer Ritsher, « Psychological Issues During a Mars Mission », 1st Space Exploration Conference: Continuing the Voyage of Discovery, 30 janvier-1er février 2005, Orlando, Floride.

XXIII. Christine Gee, Garry Weare et Margaret Gee (éditeurs), *Everest: Reflections from the Top*, Rider, Londres, 2003. Au cours de l'ascension de l'Everest en 1975 par une équipe britannique sous la direction de Sir Chris Bonington, le médecin de l'expédition, Charles Clarke, affirma qu'après un bivouac à haute altitude, deux membres de l'équipe, Doug Scott et Dougal Haston, lui auraient « fait part de leur curieuse impression qu'une tierce personne occupait le trou qu'ils avaient creusé dans la neige pour y passer la nuit ». (Charles Clarke, « On Surviving a Bivouac at High Altitude », *British Medical Journal*, 10 janvier 1976. Voir aussi Ruth Seifert et Charles Clarke, « The Third Man », *World Medicine*, 1er décembre 1979.) En revenant du sommet, Scott affirma qu'il avait également « perçu la présence, le même genre d'impression – [il] lui [a] répondu – elle en a fait de même. Sur le coup, ça [lui] a paru tout à fait normal […] mais maintenant, [il] trouve ça bizarre ! » (C. J. Williamson, « The Everest Message », *Journal of the Society of Psychical Research*, no. 48, septembre 1976.) Scott m'a confié que sa rencontre avec le troisième homme l'avait « aidé en lui redonnant confiance […] sur le moment, ça ne [lui] a pas paru bizarre du tout ». (Doug Scott, interrogé par John Geiger, le 9 mars 2004.) Un autre membre de l'expédition, Nick Estcourt, conserva l'impression persistante d'une présence à ses côtés. Il déclara à Bonington qu'il s'était senti « suivi par ce qui ressemblait à s'y méprendre à un homme ». À l'en croire, il s'agissait « à n'en pas douter d'une silhouette humaine pourvue de bras et de jambes ». C. Bonington, *Everest, Ultime défi*, Flammarion, Paris, 1977.

XXIV. Wilfrid Noyce, *Victoires sur la mort.*

XXV. Paul Firth, « The Man Who Wasn’t There ».

Table of Contents

Copyright
Dédicace
Exergue
Table
Préface
1. Le troisième homme
2. L’ange de Shackleton
3. Les fantômes sortent du placard
4. L’ange gardien
5. Le syndrome de la lassitude
6. Le principe des déclencheurs multiples
7. Le sentiment d’une présence (1)
8. Le contrecoup du veuvage
9. Le sentiment d’une présence (2)
10. L’appel des muses
11. Le pouvoir du sauveur
12. Le compagnon fantôme
13. Le commutateur de l’ange
Remerciements
Notes